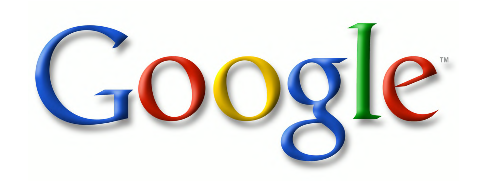
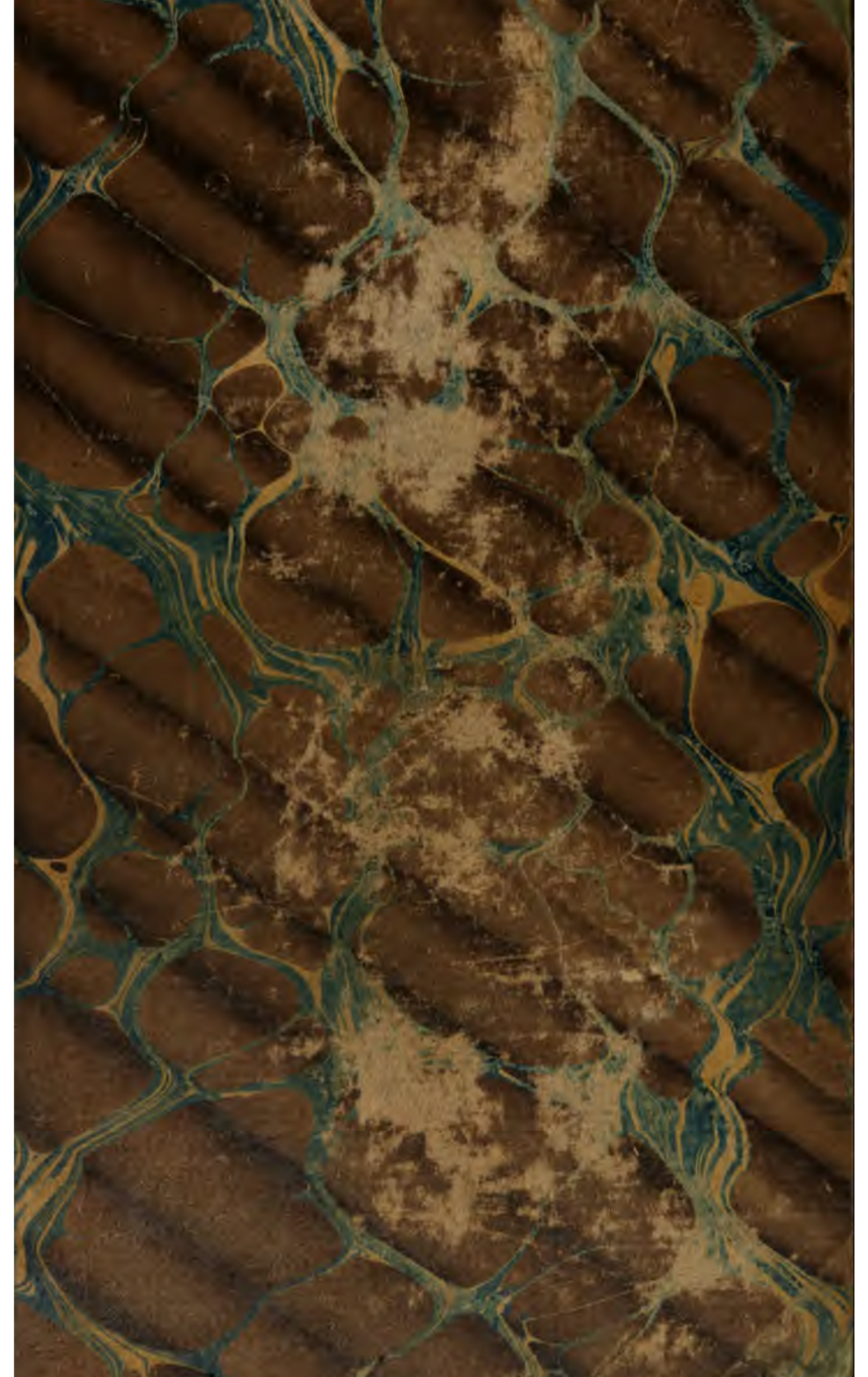
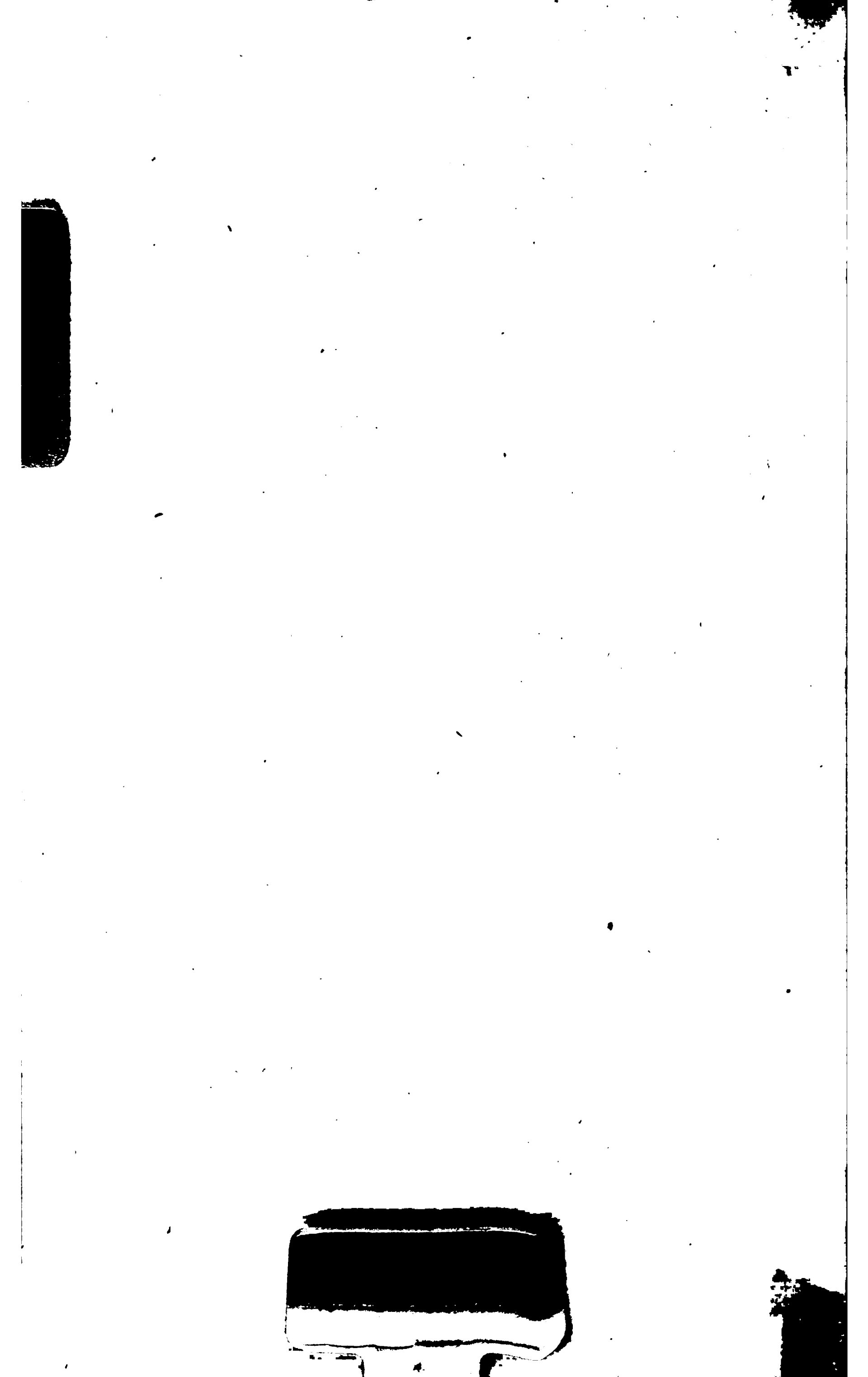
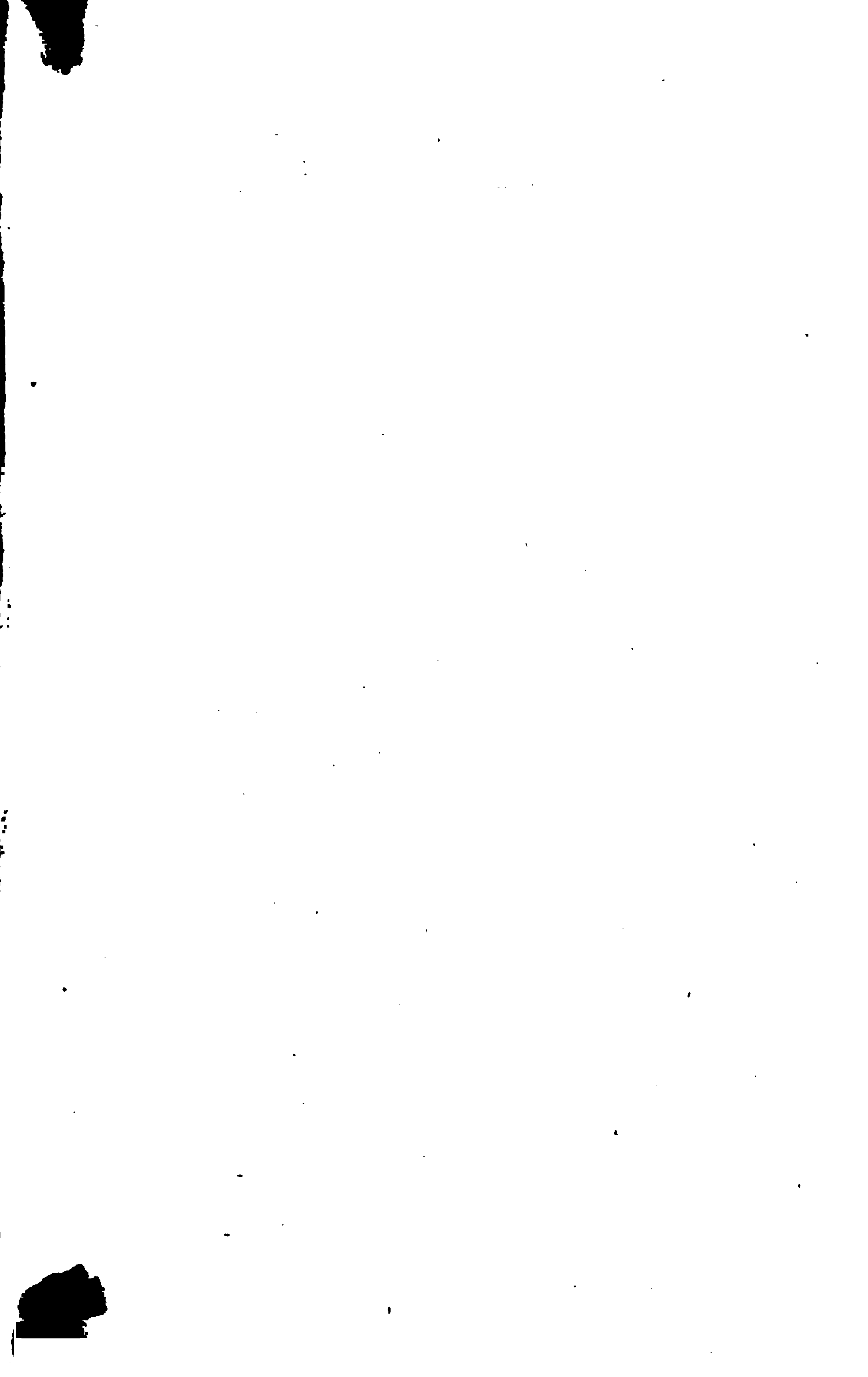
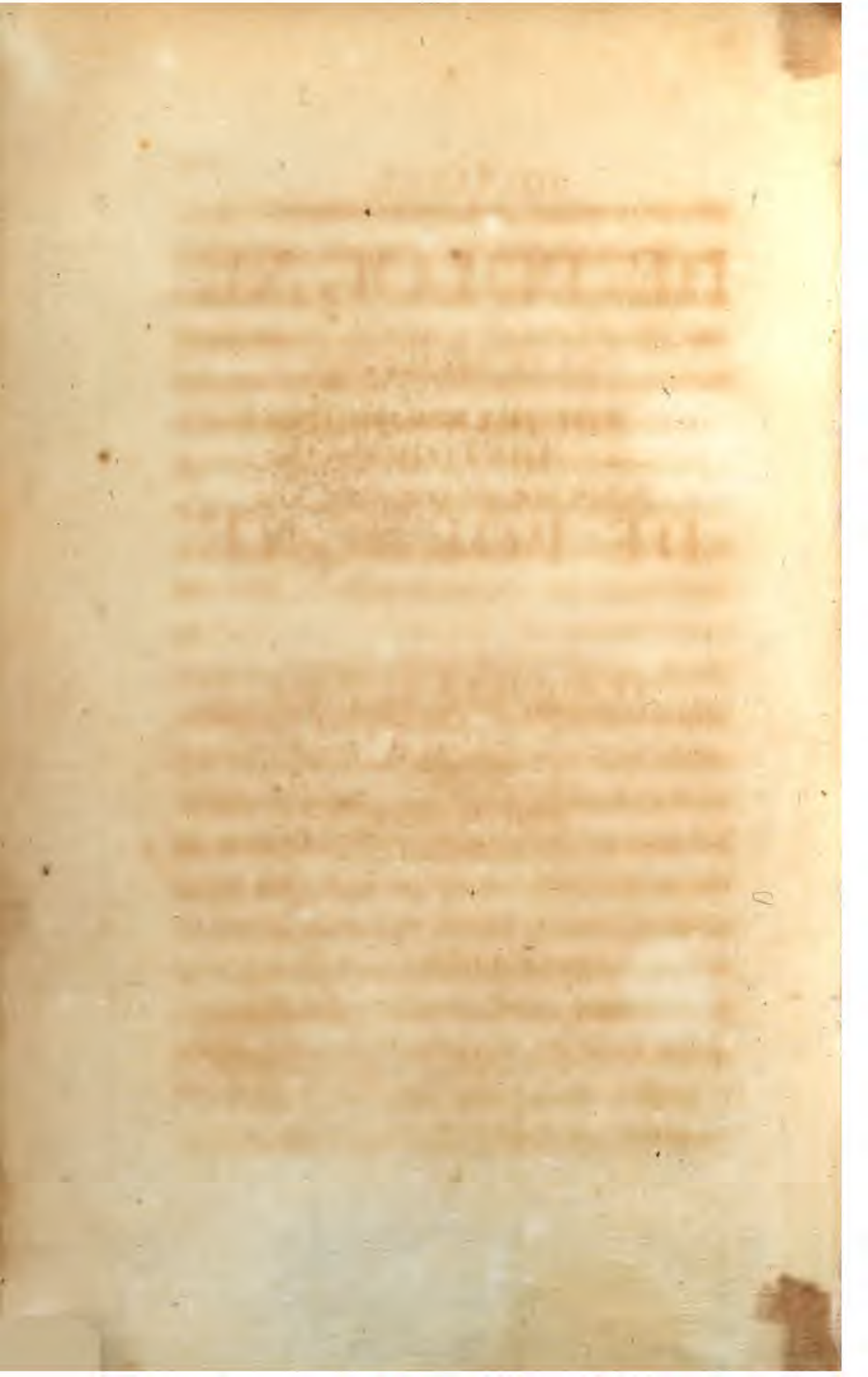










# HISTOIRE
# DE POLOGNE
AVANT ET SOUS
# LE ROI JEAN SOBIESKI.

---

TOME I.

*A BRUXELLES*,

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE,

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

RUE DE LA MADELEINE, N° 438.

*A WARSOVIE*,

CHEZ GLUHKSBERG, LIBRAIRE.

*A ST.-PÉTERSBOURG*,

BELLIZARD ET C°, LIBRAIRES,

*A MOSCOU*,

URBAIN, LIBRAIRE.

---

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE N° 14.

# HISTOIRE
# DE POLOGNE

AVANT ET SOUS

# LE ROI JEAN SOBIESKI,

PAR N.-A. DE SALVANDY.

..... Ferrea jura,
Insanumque forum....
VIRG.

---

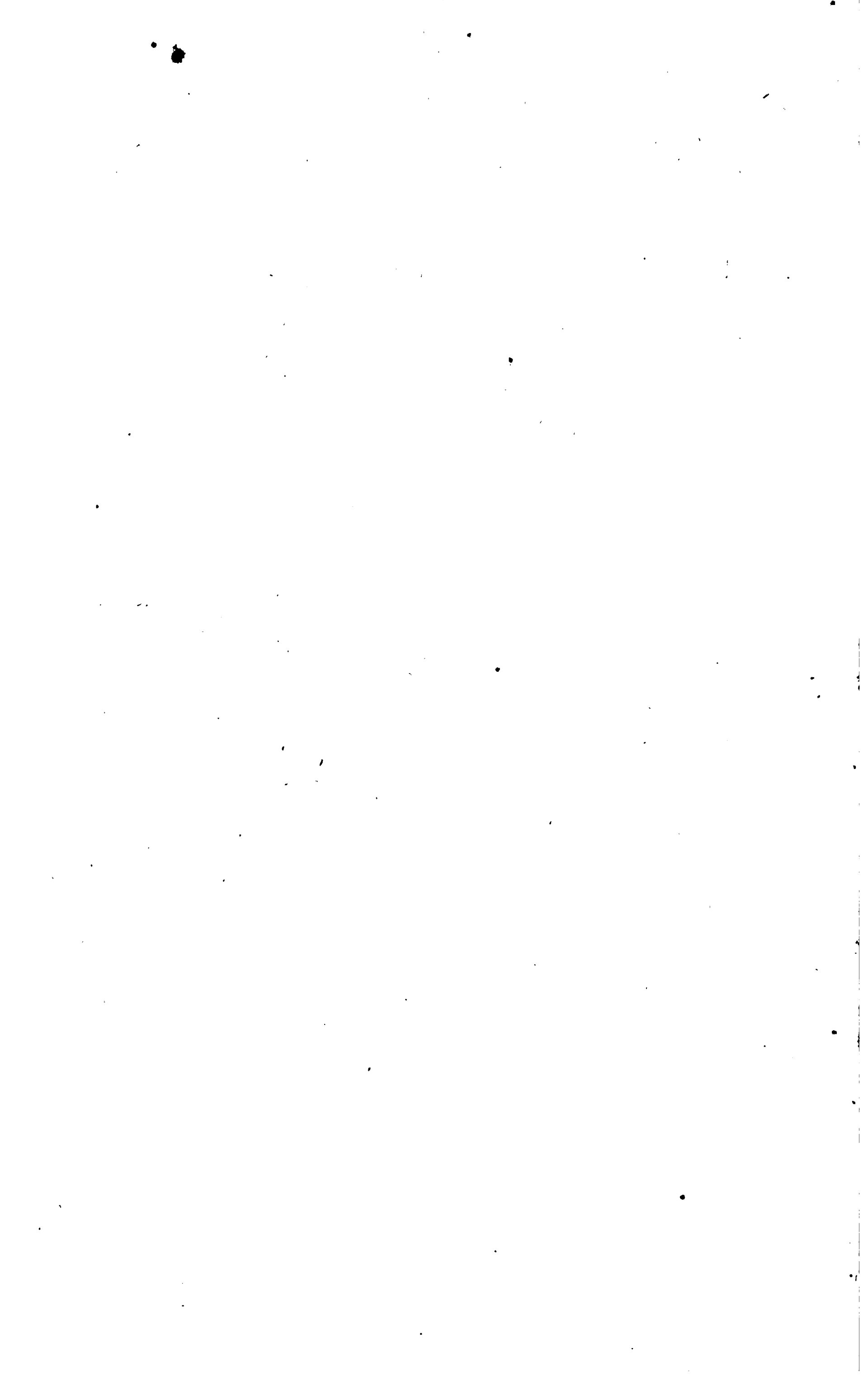
Seconde Édition.




TOME PREMIER.

PARIS,
A. SAUTELET ET C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE NEUVE-SAINT-MARC, N° 10;
ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,
PLACE DE LA BOURSE.

MDCCCXXX.



NOUVELLES

# OBSERVATIONS

## PRÉLIMINAIRES.

**Mai 1830.**

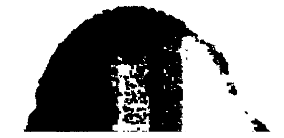
Dans un temps où la marche de la Russie sur le Danube et le Balkan, la renaissance sanglante de la Grèce et la lutte suivie parmi nous pour assurer le dénouement de quarante ans d'orages, étaient les grands intérêts qui occupaient tous les esprits, il me parut que les Annales polonaises pouvaient offrir un double aliment à l'attention publique.

L'histoire de la Pologne n'est rien moins que celle de l'Orient et du Nord, tant les destinées de ce peuple vaillant et agité ont toujours été mêlées dans les révolutions des nations voisines. Comment tracer le tableau de ses vicissitudes sans embrasser dans le même cadre les progrès

de la civilisation et de la puissance russe, les travaux des Gustave-Adolphe, des Christine, des Charles-Gustave, la fortune des margraves de Brandebourg, les combats et la chute de la liberté hongroise, l'agrandissement de la maison d'Autriche, et, plus que tout, les longues conquêtes de ces Turcs qui, pendant trois cents ans, s'avancent pas à pas sur l'Europe consternée? C'est au héros de la Pologne qu'il était réservé de marquer le terme fatal de leur grandeur; et ce ne fut pas pour Jean Sobieski, comme on le suppose, l'affaire d'une grande journée : ce fut l'œuvre de trente ans de travaux et de victoires. Si l'Europe ne lui avait pas été infidèle, il eût rétabli l'empire grec et rejeté le croissant en Asie. En ce temps-là, l'histoire de Pologne ne fait plus qu'un avec la nôtre. C'est le complément du *Siècle de Louis XIV*. Tout ce que Voltaire a laissé dans l'ombre, les affaires du Nord, les ressorts de la conduite des cabinets sont ici en lumière. On voit à découvert cette politique de Mazarin et de Louis qui triomphe aux Pyrénées, à Oliva, à Nimègue, fléchit à Riswick, se relève

à Utrecht; qui tour à tour humilie Rome, secourt Candie, foudroie Alger, abandonne Tékéli, livre Vienne, bat en ruines ou sauve l'Empire; qui enfin couronne la maison de Bragance, soutient les Wasa, perd les Stuarts, étend le sang de France sur les trônes du midi, et trouve dans la Pologne, tantôt le point d'appui qui assure ses desseins, tantôt l'obstacle qui les renverse. Un jour nouveau éclaire le caractère et la conduite de Charles XII comme les travaux de Pierre-le-Grand. On comprend trop bien pourquoi une nation qui naguère contrecarrait la France, et délivrait l'Allemagne, disparaît de l'Europe avant ces musulmans qu'elle fut près d'en bannir. Son sort est écrit d'avance dans toutes les pages de son histoire. Aussi cette histoire a-t-elle le triste avantage d'offrir en quelque sorte une action achevée; et les mœurs singulières des Polonais, le mouvement de leur vie politique, le jeu de leurs institutions, leurs longs combats, tout, jusqu'au dénouement inévitable, répand un intérêt animé sur ce vaste drame.

Mais ce drame ne promet pas seulement d'at-



tachaus spectacles : il renferme aussi de grandes leçons. Car nulle part ailleurs ne se font si bien sentir les périls où des institutions mal pondérées peuvent jeter un grand peuple. Là éclate la nécessité, pour les nations libres, de la modération et de la sagesse, plus encore que du courage. Là se découvre sans effort la limite où l'anarchie commence, le point d'arrêt au-delà duquel les garanties, de protectrices qu'elles doivent être, ne sont plus que menaçantes, que désastreuses. Et quand on a eu le bonheur de rendre quelques services à la cause des libertés de son pays, on croit avoir acquis le droit de prémunir ses concitoyens contre tous les entraînemens; on croit avoir contracté le devoir d'affermir dans les esprits, comme des ancres, au milieu du choc des intérêts et des maximes contraires, les principes conservateurs sur lesquels reposent la paix, la force, l'indépendance des empires.

Tel est le double intérêt qui a fixé long-temps mes études sur la Pologne. Mon travail, malgré mes efforts pour le rendre digne de la bien-

vaillance publique, a rencontré, au milieu de nombreux témoignages de la plus indulgente bonté, des reproches sévères et de sévères conseils. Il en est contre lesquels je ne réclamerai assurément pas. On s'entend toujours sans peine avec la critique quand elle ne dénie que le talent.

Il est des dissidences que je ne crois pas devoir non plus combattre. A moins d'adopter les formes si heureusement mises en œuvre par le naïf, l'habile historien des ducs de Bourgogne, l'histoire, telle qu'elle a été conçue jusqu'à ce jour, est condamnée, en jugeant les faits, à professer des systèmes. Par exemple, j'ai pensé que les Slaves habitaient de toute antiquité les contrées où on les suppose établis récemment. La prétendue dynastie de Lezko m'a paru un assemblage de traditions confuses des temps barbares et de réminiscences grossières d'Hérodote. J'ai cru voir dans le règne des Jagellons, princes descendus des forêts de la Lithuanie sur cette Pologne ouverte par Casimir-le-Grand aux institutions comme aux lumières du midi, une

M. d'Herbelot, de remarquer que dans les États libres, il y a perpétuel conflit sur toutes les renommées comme sur toutes les doctrines; souvent les opinions contraires se transmettent de générations en générations; elles passent, pour ainsi dire, dans le sang des partis. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, les écrivains anglais jugent diversement, selon les divers points de vue, Strafford et Sidney, Charles I$^{er}$ et Guillaume III. Or, Sobieski était lié au parti de la France, au parti polonais, au parti des grands. Lui opposer, comme autant de faits établis et de jugemens sans appel, toutes les accusations du camp de la petite noblesse, du camp lithuanien, du camp de l'Autriche, ne serait pas justice, mais esprit de parti. Et, je l'avoue, il m'est difficile de ne pas craindre que tel soit le mobile de ces attaques, quand je vois que ceux qui dépriment violemment la gloire de Jean, cherchent en même temps à réhabiliter, contre le cri unanime de l'histoire, le faible Michel Koributh, l'élu de la faction contraire. Quoi qu'il en soit, il n'est pas une seule de ces inculpations que je n'aie

fidèlement relatée. Si la plupart pâlissent en présence des faits, est-ce ma faute? Si, par exemple, j'ai constaté ce reproche d'avarice adressé par tous ses ennemis à sa vieillesse; si j'ai même reconnu que le nombre des témoignages m'obligeait d'y souscrire, puis-je pourtant m'abstenir de raconter que lorsqu'on ouvrit ce trésor dont les factions avaient fait tant de bruit en Europe, on y trouva à peine deux années du revenu des domaines de ses pères?

Loin de nourrir une prévention aveugle, j'ai signalé dans sa vie publique et privée des fautes que nul avant moi n'avait relevées; notamment son mariage si étourdi, si funeste, avec Marie d'Arquien, et l'abandon de Tékéli. Mais apparemment ce n'était pas un homme que, malgré ses torts, on pût s'abstenir d'admirer, ou même n'admirer qu'à demi; car un écrivain, le plus sévère de ses détracteurs comme le plus indulgent de mes critiques, termine en ces termes l'acte d'accusation qu'il dresse contre sa mémoire (1):

(1) *Revue encyclopédique.*

« Disons que Sobiesky a eu sa part dans les
« malheurs de la Pologne : mais avouons en même
« temps qu'il ne pouvait la perdre plus glorieu-
« sement. Quels que soient les torts de sa poli-
« tique, il lui reste une renommée impéris-
« sable ; sa valeur fut digne des anciens preux,
« et sa science de la guerre fit l'admiration du
« monde, au temps de Turenne, du prince de
« Condé et de Charles de Lorraine. La campagne
« de 1672 contre les Turcs nous a rappelé ces
« jours d'éternelle mémoire, où Napoléon, tom-
« bant du trône, illustrait par un combat chaque
« canton de la Champagne; et certes, les pro-
« diges de Kalusz, de Budziacz et de Chotcim ne
« sont pas inférieurs à ceux de Brienne, de
« Montmirail et de Champeaubert. Quant à la
« délivrance de Vienne, c'est un des exploits les
« plus éblouissans dont l'histoire ait gardé le
« souvenir; c'est un de ces triomphes qui suffisent
« à immortaliser un prince et *une nation*. Le
« lendemain de cette bataille, Sobieski était vrai-
« ment le héros de la chrétienté, le Charles Mar-
« tel du dix-septième siècle, et certes il est plus

« d'un homme de guerre qui eût troqué toute « sa vie contre cette seule journée. »

Ces lignes d'un ennemi ne risquent-elles pas de paraître plus partiales que toute mon Histoire? A coup sûr, elles me justifient.

J'arrive à des accusations plus sérieuses, à des accusations qui sont près de blesser l'homme même. Celles-là exigent une réponse.

On s'est, je ne sais pourquoi, attaché dans quelques recueils à contester les longues et patientes recherches, les efforts consciencieux que mon travail m'a coûtés. C'était me contester mon respect pour la vérité, pour le public et pour moi-même.

Certes, je suis bien loin de croire que, malgré plusieurs années d'études, des erreurs ne se soient pas glissées sous ma plume; et je ne sais ce qui m'étonne le plus, du mauvais succès des critiques qui se sont appliqués à en découvrir, ou de l'étrange légèreté de leurs assertions et de leurs démentis.

J'insisterai peu sur des attaques fort âpres du *Bulletin scientifique* de M. de Férussac. On m'a

reproché de n'être pas remonté aux *sources*, parce que les travaux d'écrivains dont la Pologne s'honore aujourd'hui, me seraient restés inconnus. C'est oublier qu'il n'y a de sources historiques que les ouvrages contemporains des époques que l'on retrace, les chroniques, les monumens, les archives, les pamphlets, les journaux, et je me suis arrêté dans mon récit précisément à l'époque où le latin cessait d'être sans partage la langue savante et politique de la Pologne.

On m'oppose plusieurs pages d'une aride nomenclature des publications qui ont eu lieu depuis 1824 à Warsovie, et celui qui fait cet emprunt à je ne sais quel journal de la librairie, ne sait pas que plusieurs des livres qu'il mentionne sont des reproductions d'ouvrages qui couvrent depuis deux cents ans les rayons de nos bibliothèques.

Il traite de fables des récits qui sont littéralement ceux de Cromer, de Kadubko, de Sarnicki, de Dlugoss, de Lengnich, de tous les annalistes considérables de la Pologne, les guides

nécessaires de ses historiens modernes. Il fait grand bruit de ce que j'appelle Verync un bourgeois allemand, magistrat de Cracovie sous le grand Casimir, ignorant que c'est l'orthographe fournie par Cromer. Permis à lui de préférer celle qu'adopte aujourd'hui Naruszéwicz. Je comprends même qu'il en tire occasion de regretter que ma narration soit loin d'offrir le mérite littéraire de cet habile écrivain, non plus que celui *des autres* historiens polonais. Mais, après cette observation, que sa généralité rend peu patriotique, il ne faudrait pas ajouter que j'emploie des mots qui ne sont pas reçus en français, tels que *pospolite* et *interroi;* car il s'expose à me voir récuser les jugemens d'un homme qui prouve ainsi qu'il n'a lu ni Rulhière, ni Rousseau, ni Voltaire.

Une seule de ses objections est sérieuse. Oui: on a imprimé à tort dans un passage que *Szcziponowski* fut le nom de famille de saint Stanislas; mais lui-même se trompe quand il m'avertit d'écrire *Sczezepanowski.* S'il veut bien ouvrir le nobiliaire du P. Niesiecki intitulé *Korona Polska,* ou l'*Orbis Polonus* de Simon

Obolski, ou la *Vie de saint Stanislas* de *Bialinski*, il reconnaîtra que c'était *Szczepanowski* qu'il aurait dû dire.....

J'ai honte de paraître m'arrêter sérieusement sur ces misères. Je cours à une guerre et plus vive et plus grave, car elle a été plus opiniâtre : onze numéros d'un même journal y ont été consacrés ; encore cette sorte de siège a-t-il été levé tout à coup sans que le corps de l'ouvrage fût presque atteint. C'est à en ruiner tous les fondemens que s'est attachée cette critique minutieuse et obstinée. Elle a fait usage de toutes armes ; elle a été prodigue de citations qui étaient infidèles, d'assertions qui étaient inexactes : sous un rare luxe d'érudition, elle cachait, je suis obligé de le dire, une ignorance plus rare encore, et cette ignorance se montrait si belliqueuse, si assurée, si triomphante, que les lecteurs pouvaient en être asservis.

Ils pouvaient l'être d'autant mieux que le journal où les articles que je signale ont trouvé place est d'ordinaire plus érudit et plus mesuré. Ils y avaient apparemment été reçus sans exa-

men; j'aime à en trouver la preuve dans le loyal empressement avec lequel y furent réfutées aussitôt les prétendues réfutations que m'opposait celui de ces articles qui est resté le dernier : c'était sans doute le seul que les rédacteurs accoutumés de *l'Universel* eussent pris la peine de lire.

L'auteur inconnu de cette longue controverse, M. J. H. S., s'est proposé d'établir que mon Histoire a été composée sans lecture, et, disons-le, sans conscience. Les inexactitudes qu'il y a découvertes, sont de nature à en *rendre suspects les plus authentiques récits.* Quand j'annonce mes autorités, je le fais de manière à *n'inspirer que de la défiance*, à témoigner que je n'ai pas lu les écrits que j'invoque. L'imputation est grave; on en donne deux preuves.

La première est que j'appelle *Kadlubko* l'évêque *Kadlioubek*, le plus ancien historien de la Pologne, et « comment comprendre qu'un « écrivain, qui aurait fait une étude du livre, « eût pu dénaturer ainsi le nom de l'auteur! » La seconde est qu'à propos de Charlemagne, j'ai cité le moine de Saint-Gall, et apparemment j'ai

voulu parler de *Martinus Gallus*, publié par M. Bandtke, sur les manuscrits du prince Adam Czartoriski.....

Voilà un savoir malencontreux : il prouve que M. J. H. S. ignore des choses que le monde entier connaît. Qu'il veuille bien feuilleter Basnage, Duchêne, dom Bouquet, dom Rivet; qu'il ouvre le tome III des Mémoires traduits par M. Guizot, le tome V de l'*Histoire littéraire de France*, il y trouvera la *Chronique des faits et gestes de Charlemagne*, attribuée à Notker-le-Bègue, dite du moine de Saint-Gall, l'un des plus curieux et des plus célèbres documens de ces temps reculés.

Quant à l'évêque de Cracovie, auteur ou plutôt continuateur des plus anciennes annales de la Pologne, qu'il prenne la peine de recourir à l'ouvrage même; il verra les quatre livres de la *chronique vincentienne*, réunis sous le titre : *Vincentii Kadlubkonis historiæ*. A la vérité, les noms de Kadlubk, Kadlubeus, (1) Kadlubek, (jamais Kadlioubek) lui ont été donnés quelque-

(1) Angelus Manrique, *Annal. cistert.*

fois, notamment par les écrivains allemands; mais Starovolski qui a écrit son histoire (Vita Vincentii Kadlubkonis), Simon Obolski en parlant de la maison des Rose de laquelle il était issu, presque tous les écrivains polonais enfin, et, ce qui est plus décisif encore, l'épitaphe même du prélat conservée dans le monastère d'Andreiow, où il mourut le 8 mars 1223, justifient l'orthographe à laquelle je me suis arrêté, et que, dans tous les cas, il y aurait eu du pédantisme à changer, puisque les écrivains français l'avaient adoptée avant moi.... Quand on lance de telles accusations, il serait bien de prendre des points de départ plus solides.

Mais non. A l'appui de mon opinion sur l'ancienneté des établissemens de la race slavonne, j'ai rappelé en courant que des tribus des bords du Danube étaient connues par les Grecs sous les noms d'*Auchètes* et d'*Alazones*, traductions évidentes, traductions littérales de celui de Slaves qui veut dire les glorieux. L'inconnu m'arrête, me combat, me raille. Il ne *peut croire que je parle sérieusement.* « Car enfin ἀλάζω, dit-il, ne

« signifie pas, comme αὐχέω, se glorifier, mais « crier, hurler.... »

Avant de railler un homme et un travail sérieux, il serait à propos d'avoir notion des sujets dont on parle, et M. J. H. S., qui s'annonce très-fort sur le slavon, n'a évidemment pas compris le grec dans ses études. En feuilletant un lexique pour y scruter mes étymologies, il a lu ἀλάξω (qui n'existe pas) dans ἀλαλάζω, qui signifie crier, non dans le sens de hurlement, mais dans celui des cris de guerre et de victoire du soldat, des cris du prêtre appelant les dieux; et il a supposé que c'était de cet ἀλαλάζω, dont il fait le barbarisme ἀλάξω, que je faisais venir les Alazones, tandis que ce mot vient d'ἀλαζωνεία. Ἀλαζονεύομαι a exactement le sens d'αὐχέω. Que M. J. H. S. ouvre un Henri Étienne, il trouvera ἀλαζὼν, *jactator*, *ostentator*, *gloriosus*. La racine de l'un est λαλεῖν parler; la racine de l'autre λάσθη, qui veut dire honte et mépris.

On comprend que je ne puisse suivre pas à pas un tel critique. Signaler ses méprises serait trop longue affaire, quoiqu'il ait adopté une mé-

thode sûre pour en diminuer le nombre. Si j'ai attentivement distingué les Russies diverses et leurs diverses destinées, il assure que j'ai rangé à la fois sous le sceptre de la Pologne la grande et la petite Russie, et il prouve ensuite victorieusement que ce serait réduire à peu de chose la monarchie des Wladimir et des Iwan.

Si j'ai rappelé que les Slaves dans leurs excursions guerrières mêlèrent leur sang au pur sang de la Grèce, et laissèrent après eux les Maïnottes indomptés, ce fait, qui est partout, mais qu'il ignore, lui donne à penser que j'ai confondu les Monténégrins avec les Spartiates, et il démontre passablement bien que *l'erreur est grossière*.

Si j'ai dit que le commerce d'Archangel *avait créé des relations suivies* entre les Hollandais et le gouvernement moscovite, il s'indigne, évoque en foule les souvenirs historiques, amasse presque autant d'erreurs que de souvenirs, se fait loyalement redresser par *l'Universel* lui-même, mais tient bon parce que j'ai dit que les Hollandais *avaient créé le commerce d'Archangel*, et

que mes erreurs grossières sont l'unique point qui importe au public. Dans tout le cours de cette polémique, c'est même science, même justice.

Voici une autre méthode de l'inconnu pour faire toucher au doigt et à l'œil l'inconsistance de mes études et l'étendue de son savoir. Si j'ai nommé la ville de Kaminiec, parlé des Lesczinski, des Jablonowski, des Czartoricki, il ne me citera point sans accompagner rudement chaque nom de cet erratum, lisez : Kaminietz; lisez : Tchartoriiski ; lisez : Iablonofski; lisez : Letchinnski. Le public doit croire que je n'ai pas même pris la peine de regarder comment s'appellent les Montmorency, les Maillé, les Crillon de la Pologne. Or, l'orthographe de M. J. H. S. n'est autre que la prononciation même, la prononciation russe bien plus que polonaise. Il veut qu'on écrive Sinkantin, Mess, Rinss pour nos villes; Mayé, Monmoranssi, Bovo, pour nos noms illustres; Ioum, Checspire, Bomarchès pour Beaumarchais, Hume, Shakespeare. L'anonyme est le Marle de l'histoire.

Le système peut être beau ; mais il eût été bien de prévenir le public que c'était un système.

Ce qui eût été bien surtout, c'était de ne pas attribuer à mon Histoire un esprit précisément contraire à celui qui l'a dictée. M. J. H. S. semble avoir pris à tâche de la signaler comme une apologie de l'anarchie polonaise. Il veut bien me donner des lumières sur ce qu'il faut entendre par le mot de liberté. Il regrette que j'aie *pallié* les leçons sévères qui naissent des annales de la Pologne ; *une seule fois* j'ai fait une *justice tardive !...* Cette seule fois est tout mon livre ; cette justice tardive, empreinte sur le frontispice du monument que j'essayai d'élever, est tracée sur toutes ses assises, comme la sentence divine sur les murs du palais de Baltazar. Je l'avoue, je suis plus près de comprendre l'écrivain qui me taxe d'inclination pour le despotisme. Celui-là ne prouve qu'une chose, assurément fort permise, c'est qu'il ne connaît pas ma vie. Comment puis-je faire pour me persuader que l'autre ne connaissait pas mon livre ?

Il a un autre soin. Bien que je réhabilite sous de

nombreux rapports l'ancien gouvernement russe; bien que je restitue au czar Alexis, fils de Pierre-le-Grand, sa gloire trop méconnue; bien que dans l'expression de ma sympathie profonde pour le généreux caractère des Polonais et pour leurs malheurs, je me sois abstenu, comme d'une tâche cruelle, de tout ce qui pouvait irriter sans fruit ce vaillant peuple contre les lois auxquelles la Providence l'a soumis, il a plu à M. J. H. S. de signaler en moi un ennemi déclaré de la Russie; et en conséquence il se donne beaucoup de peine pour défendre contre ce qu'il appelle *mes répugnances*, un empire suffisamment défendu, ce semble, par la grandeur de son territoire, la puissance de ses armées, les progrès de sa civilisation et la gloire de ses princes.

Il faut savoir qu'une intrigue avait été ourdie pour fermer à mon histoire de Pologne l'accès de la Pologne et de la Russie. Certainement, le critique de *l'Universel* a ignoré ces manœuvres; certainement, il n'aurait pas voulu y tremper par de tels moyens. Je me borne à m'affliger pour lui de cette triste coïncidence, qui lui fera sentir

le péril des traductions fautives. Du reste, qu'il se rassure : il ne m'a porté nul préjudice, non plus que les auteurs des menées dont je parle. Mon livre a pu pénétrer en Pologne; il y a même obtenu des suffrages dont je suis fier. Le gouvernement russe a trop de lumières pour s'être montré accessible à d'obscures dénonciations. Il ne pouvait descendre à les accueillir plus que moi à les réfuter.

A mes yeux, l'histoire a une haute et religieuse mission : cette mission, je l'ai d'abord exposée; j'ai ensuite essayé de la remplir. Je comprends trop que le succès n'ait pas répondu à mes vœux; mais j'ai le droit de croire que quiconque méconnaît l'intention n'a pas voulu ou n'a pas su me lire.

La préface, qui sera conservée ci-après, aurait dû me dispenser de toute explication. On y voit que, lorsque l'Histoire de Pologne fut écrite et fut imprimée, c'était dans le feu même de la lutte animée où je m'étais engagé pour la défense de libertés qui sont à mes yeux le complément nécessaire de la restauration, qui,

sous des mains loyales et fortes, seront ses plus sûrs remparts. En suivant cette lutte, je ne pensais pas seulement aux intérêts du jour; j'attachais mes regards sur le lendemain; et, comme il est dans ma foi politique que toutes les fautes entraînent des fautes, toutes les réactions des réactions, je redoutais ce lendemain; je le redoutais dans l'intérêt de l'ordre légitime, dans l'intérêt de l'autorité souveraine dont je combattais les conseils. J'écrivis pour frapper à l'avance les esprits, par un triste et mémorable exemple, de la vérité de ces maximes qui sont la moralité de mon livre, et qui le terminent: LA NÉCESSITÉ DE LA JUSTICE DANS LA DOMINATION, LA NÉCESSITÉ DU POUVOIR AUPRÈS DE LA LIBERTÉ.

Quand mon travail parut, les circonstances étaient autres. J'aurais eu mauvaise grace alors à me vanter de cette sollicitude pour les droits du pouvoir souverain. Aujourd'hui que mes relations avec le pouvoir sont changées comme les conjonctures, je puis dire ma pensée tout entière: l'estime publique m'en tiendra compte.

# ANCIENNE PRÉFACE

Septembre 1827.

J'avais promis à M. le comte Plater, gentilhomme lithuanien, éditeur de Lettres récemment découvertes du roi Jean Sobieski, une notice biographique sur ce grand homme. Mais la Pologne est un pays tellement à part qu'on ne peut entendre le moindre récit, détaché de ses annales, sans avoir dans l'esprit l'ensemble de sa constitution ; et sa constitution est son histoire même. Au lieu d'une notice, je fis un livre. C'est ce livre que je publie.

Je me suis dès lors consacré tout entier à essayer de le rendre digne de son nouveau caractère. Nulle étude n'y a été né-

gligée. Cet ouvrage aurait droit à quelque bienveillance par les soins qu'il a coûtés, si le public était un juge près de qui les efforts dussent suffire.

Ce n'est donc plus simplement la vie d'un grand homme, mais celle de tout un peuple que j'ai essayé de reproduire. Il m'a fallu renfermer dans un cadre étroit le tableau des temps qui ont précédé l'avènement de la maison de Wasa au trône de Pologne, parce qu'alors les fastes de cette contrée lointaine et barbare ne présentaient que l'éternel retour des mêmes agitations ou des mêmes guerres, toujours sans intérêt comme sans résultat. La forme biographique, qui domine le reste du récit, m'a permis d'entrer plus avant dans ces détails de mœurs que recherche le public de nos jours, qui l'initient en effet au secret des institutions comme des coutumes, et dont l'ensemble donne en quelque sorte une physionomie à l'histoire.

Les difficultés qui abondent dans l'exa-

men des siècles reculés se sont trouvées aplanies pour moi par des recherches antérieures, élémens d'une composition plus vaste, où seront exposées la filiation des races diverses, leurs migrations, leurs vicissitudes. Admise ici, sans discussion, comme la loi sous laquelle les nations se sont formées et ont grandi, là sera démontrée, ce me semble, cette haute dispensation de la Providence qui, au lieu de partager ses dons d'une façon égale entre toutes les branches de la grande famille, a fait de leur mélange la condition des progrès éclatans et soutenus des sociétés humaines.

Ce n'est qu'au dix-huitième siècle que les Polonais ont écrit généralement dans l'idiome national. Jusqu'alors il n'est pas de monumens qui ne soient tracés dans la langue du monde politique d'alors. Le latin était d'ailleurs la langue politique et officielle de la Pologne. Toutes les recherches m'ont donc été faciles, graces à l'obligeance infinie de ce savant infatigable qui

a dévoué ses jours à l'instruction et à la gloire d'autrui. Les lettres reconnaissantes nomment M. Vanpraët.

Dans l'exposition des temps modernes, je ne me suis pas contenté du témoignage des documens et des livres. Plus de deux cents volumes des gazettes et journaux ont passé sous mes yeux pour l'étude d'un intervalle de soixante-dix années. C'est une source d'instruction trop négligée d'ordinaire. On ne saurait croire combien cette sorte d'écrits, informes dans leurs commencemens et marqués si souvent au coin de l'ignorance ou du mensonge, jettent sur l'histoire des lumières nouvelles. Le passé s'y montre tout vivant. On l'y voit renaître avec ce flux et reflux quotidien d'intérêts, de passions, d'intrigues, de craintes, d'espérances, dont se compose l'existence active des hommes et celle des nations. On y suit le monde dans son labeur de chaque jour. Le mensonge n'est qu'une révélation de plus; car ses artifices

ne sauraient abuser la critique tenue en garde de tous côtés par les contradictions, par les démentis, et plus que tout par la suite des événemens. Enfin on y trouve une chronologie à la fois constante et minutieuse qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est un avantage dont l'auteur de cet ouvrage est particulièrement frappé. Je l'avoue, j'ose penser que les maîtres de l'art tiennent trop peu de compte de l'ordre des faits; en négligeant de conduire les événemens de front comme fait la fortune, les plus grands historiens m'ont paru souvent ravir à la narration historique son premier attribut, celui d'être un miroir fidèle des temps accomplis. N'est-ce pas en effet dans la perpétuelle réaction des choses de ce monde les unes sur les autres que réside le véritable esprit de l'histoire? Quand on raconte de suite tous les événemens qui se sont passés aux pieds des Alpes, comment discerner leur influence sur ceux dont le théâtre est aux bords du Rhin ou

de la Seine? Il n'est pas de si faible anachronisme que les ressorts les plus importans de la politique d'un règne, d'un siècle peut-être, ne puissent s'y perdre tout entiers. Souvent un système, adopté d'un accord unanime par les historiens, se serait écroulé devant une date. Une délibération du parlement anglais en apprendra plus que les mémoires du temps sur la paix de Nimègue; la marche de Jean Sobieski sur Vienne donnera la clef du siège de Courtray; l'arrivée d'un ministre turc près le conseil aulique suffira pour expliquer l'invasion du Palatinat par Louis XIV. Si donc je me suis attaché à reproduire les événemens dans leur succession première, à tenir à la fois dans la main tous les fils, à écrire l'histoire par mois et presque par jour, comme les marges en feront foi, c'est moins pour le plaisir de la difficulté vaincue que par conviction de l'utilité de la tentative et de l'excellence de la méthode. Les inconvéniens qui pourront en résulter

dans mon ouvrage, ne me dissuaderont pas. D'autres feront mieux que moi.

Une autre opinion qui se lie à celle-ci est de penser que les historiens ont tort de s'enfermer si exclusivement dans le sujet qu'ils traitent, que leur lecteur ignore ce qui se passe dans le reste de l'univers. Toutes les révolutions se tiennent par quelques points. On ne sait pas bien les annales d'un peuple ou d'une époque quand les regards, toujours fixés sur un coin de terre, ne s'étendent point au dehors, pour saisir les rapports de l'événement particulier qui occupe l'écrivain, avec la destinée générale des nations. Combien d'hommes, en lisant Rollin pour la première fois, s'imaginent que Cyrus et ses conquêtes ont précédé de plusieurs centaines d'années le temps où on est convenu de faire vivre Romulus!

L'histoire que je soumets au public serait dépourvue de toute instruction si j'eusse procédé ainsi; car ce qui rend utile l'étude des annales polonaises est précisément l'ob-

servation des contrastes de mœurs, de coutumes, de lois qui distinguent ce vieux peuple de tous les autres, et qui ont fait sa ruine. Quand on arrive au grand sècle, celui où le génie de la France, personnifié dans son roi, éblouit le monde du double éclat des lettres et des armes, alors il n'y a en quelque sorte plus d'histoire particulière : pour quiconque sait y regarder de près, il y a communauté d'action entre tous les empires. Le monde roule sur un axe unique. Louis XIV tient à tout. Il est près de tout remplir. Si c'est trop souvent par des torts et par des fautes qu'il intervient dans les affaires des différens peuples, ces torts qui ne l'empêchent pas d'être respecté, ces fautes qui ne l'empêchent pas d'être puissant et formidable, sont autant de témoignages de sa grandeur. C'est pour n'avoir eu que des points de vue étroits que la plupart des écrivains ont mal compris et mal jugé la politique du cabinet de Versailles dans ce long période où elle re-

mua l'Europe. Chaque historien étranger ne s'est occupé que de sa patrie sans discerner les mille fils qui la rattachaient, ou comme instrument ou comme obstacle, au vaste système du roi de France. Les écrivains nationaux de leur côté n'ont vu que la France dans le tableau de ce règne qui embrassa le monde; le Nord surtout s'est dérobé aux regards, parce que les mémoires, les correspondances ne s'étendaient point jusque sur ces régions lointaines. J'ai essayé d'y porter la lumière, de montrer ce que fut dans le septentrion ce siècle créateur qui a changé la face de l'univers. On verra comment alors le Nord et le Midi participèrent aux mêmes vues, comment tombèrent les barrières antiques, comment la Pologne en particulier intervint dans toutes les transactions, en mettant dans la balance des destinées publiques de l'Europe, un poids qui fut trente ans immense, l'épée de Jean Sobieski.

Mon livre s'arrête au dix-huitième siè-

cle, à cet âge de renouvellement qui commence avec la vieillesse de Louis XIV et la maturité du czar Pierre. Alors la Pologne est en première ligne sur la scène du monde. Les événemens de son histoire font partie de l'histoire de l'univers. Elle est mêlée à toutes les affaires et du Nord et du Midi; elle y est mêlée comme la proie qu'on se dispute, qu'on délaisse, qu'on dévore. Et qui n'a ces événemens dans la mémoire? quel livre ne les reproduit? Rhulière surtout les a racontés, et bien que ce soit un historien plus habile qu'exact, il est si habile qu'il y aurait eu trop de témérité à reprendre ses récits. Les temps qui ont précédé, sont au contraire ensevelis pour nous dans des ténèbres profondes. La vie de Sobieski a été seule écrite en France avec succès; l'auteur, l'abbé Coyer, obtint ces louanges, en quelque sorte royales, de Voltaire, auxquelles le public conformait docilement son suffrage. Mais il fut loin de les devoir à la vérité des détails et

à la connaissance des faits, autant qu'à son style élégant et à ses opinions philosophiques. Nul écrivain n'est plus que lui sous le charme des institutions de cette malheureuse république que ses institutions ont tuée; et rien n'est pénible comme une semblable illusion, pour des lecteurs de nos jours, qui ont sous les yeux l'arrêt cruel prononcé par la fortune. Dans la passion de liberté qui fit le génie du dernier siècle, ses plus grands hommes furent exposés à juger des choses par les noms; souvent ils sévirent contre la royauté de Warsovie en haine de la royauté de Louis XIV. Peut-être était-il tout simple que l'histoire comme la philosophie fussent partiales : c'était la seule opposition de ce temps-là.

Aujourd'hui, l'histoire doit reprendre son rôle d'institutrice sévère pour tous. En parlant de la Pologne, un régime désordonné, où les masses gémissaient sous un joug de fer ne recevra point de nous le

grand nom de liberté, seulement parce que le roi aussi était esclave ; et on ne criera plus à la tyrannie comme le premier historien de Sobieski, toutes les fois que la couronne essaiera de rappeler aux principes conservateurs une nation que l'anarchie dévore.

Peut-être me dira-t-on que le moment (1) est mal choisi pour publier un livre dont la moralité après tout est le péril des excès de la liberté. On pensera que ce ne sont pas les peuples qui, dans les circonstances où nous sommes, ont besoin d'avertissemens. A cela je répondrai que je suis de l'avis d'un philosophe qui avait habitude de dire, quand il voyait sur sa route se présenter une montagne : Nous allons descendre.

(1) C'était sous le ministère de M. de Villèle, pendant le règne de la censure.

## POST-SCRIPTUM.

Paris, mars 1829 (1).

Cette préface fut écrite lors du dernier établissement de la censure. Qu'on me pardonne de l'avoir conservée !

A l'époque dont on parle, les sept premiers livres, c'est-à-dire deux volumes presque entiers étaient imprimés. Il m'importe d'établir que la sollicitude dont l'ouvrage entier est empreint pour les intérêts de l'ordre, remplissait ma pensée précisément dans le feu de la lutte animée où je m'étais engagé pour la défense des libertés publiques. Mes lecteurs retrouveront, dans les premières pages non moins que dans les dernières, le sentiment de la mission haute et nouvelle que nos institu-

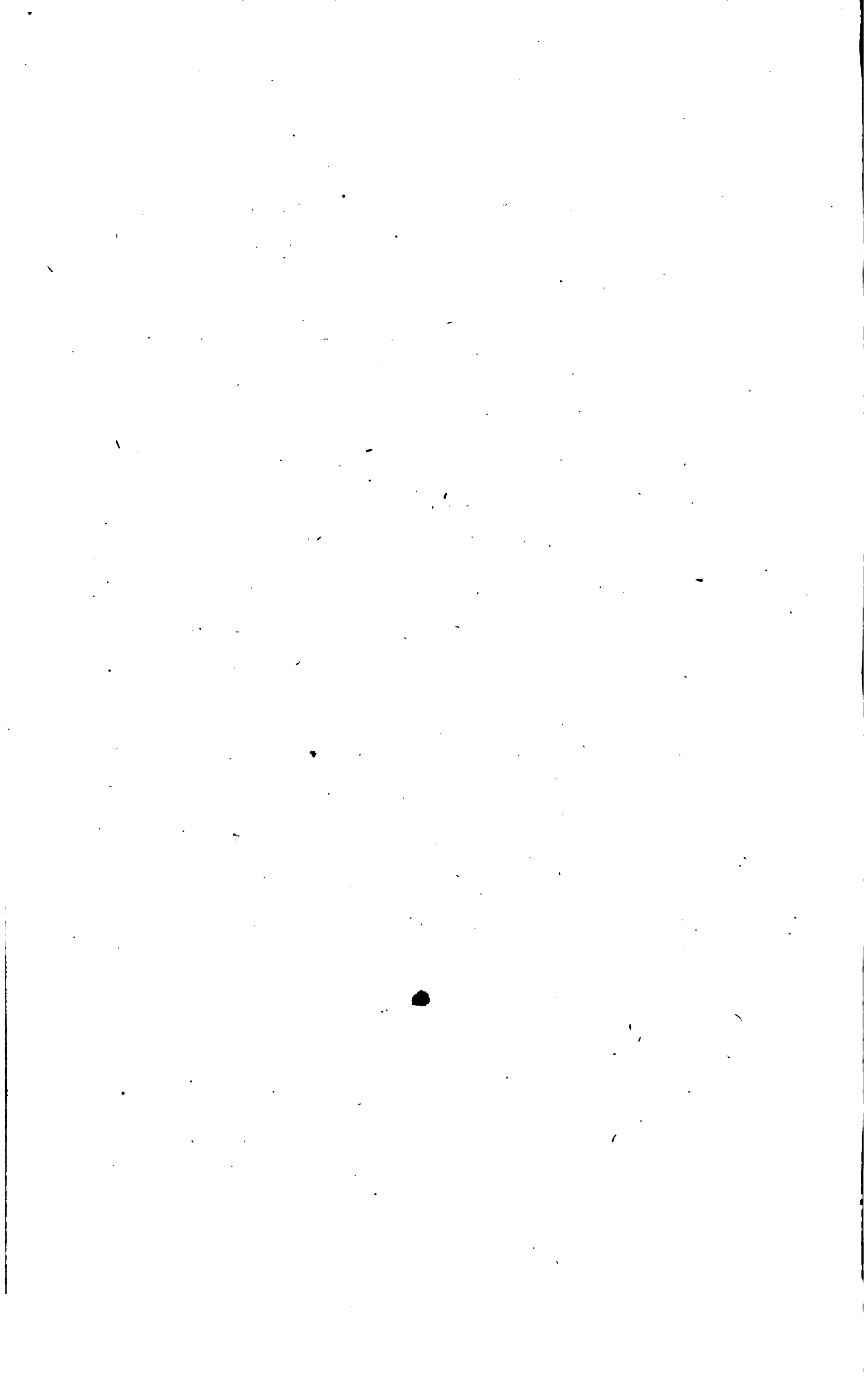
(1) Après la chute du ministère de 1827 et l'entrée de l'auteur dans les affaires.

tions assignent à l'histoire. Ces institutions généreuses l'ont purifiée et ennoblie en l'affranchissant. Quand elle peut tout dire, dire vrai est en même temps pour elle un devoir, une nécessité, une puissance. Ses écarts seraient sans excuse. Sa voix libre doit à tous d'équitables arrêts. La prévention et la colère ne se pardonnent qu'à la servitude.

Ainsi ces institutions glorieuses étendront leur salutaire empire sur les générations même qui ne sont plus. Désormais, justice sera faite envers et contre tous. Le passé sera interrogé, point envahi, par nos doctrines. On lui demandera des leçons, non des armes, pour les passions. On reconnaîtra le bien qu'il y eut dans ses œuvres, en travaillant à ce qu'il y en ait davantage dans les nôtres. Du spectacle des révolutions qui ont ébranlé les empires, perdu des nations dans la poussière, créé enfin ou détruit des États, on ne tirera que des conseils d'ordre et de sagesse. La sagesse doit

être la suite comme elle est la condition de la liberté.

Au temps de Louis XIV, un seul pouvoir régnait. Alors Bossuet appela l'histoire l'institutrice des rois. Aujourd'hui, ses devoirs se sont étendus : ses enseignemens sont dus aussi aux nations.



# HISTOIRE
# DE POLOGNE

AVANT ET SOUS LE ROI

## JEAN SOBIESKI.

## EXPOSITION.

Il semble que ce soit une digne récompense des vertus éclatantes et des éclatans services, que de lier à un nom illustre, et de placer en quelque sorte sous ses auspices l'histoire de tout un peuple. Les temps modernes ont produit peu d'hommes qui aient mieux mérité cette gloire que le roi de Pologne Jean Sobieski. Car il soutint trente ou quarante ans sa patrie sur le penchant d'une ruine inévitable; et ce n'est point là son seul titre aux hommages de la postérité : il changea la face de l'Orient, et voulut relever la Grèce.

L'Europe ne sait pas assez peut-être que la campagne de Vienne, restée à jamais célèbre,

n'est point la plus importante, ni la plus extraordinaire des grandes actions de Sobieski. Cette campagne, dont les contemporains s'expliquèrent les prodiges par l'intervention d'un miracle, ne fut que la répétition de miracles tout aussi frappans et la suite de vastes desseins. Jean était né, il grandit, il vécut pour abattre la puissance ottomane. Tel a été le but, telle a été aussi l'œuvre de sa vie. Ce fut lui dont le bras redoutable posa la borne que la domination des Osmanlis ne devait plus franchir. Ce fut devant ses victoires que cette dernière invasion de barbares, jusque-là toujours indomptable et menaçante, vint briser sa furie : elle n'a fait depuis lors que retirer ses flots. L'Europe a pu reprendre, et conserver l'offensive. Du Pont-Euxin à l'Adriatique, sur le Danube comme sur l'Illissus, ce camp sauvage a replié ses tentes. Les Grecs, enfin, se relevant du milieu des ruines, ont redit leur grand nom oublié aux échos des Thermopyles; et ainsi s'est trouvée, de jour en jour, mieux justifiée par la fortune l'éloquente inspiration de ce prêtre qui s'écria dans Vienne délivrée : Il fut

UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU QU'ON NOMMAIT JEAN!

L'histoire doit à Sobieski cette louange qu'entre les hommes de guerre de tous les siècles, il est celui qui a gagné le plus de batailles dans les situations le plus désespérées; celui qui a le plus souvent sauvé son pays; l'un de ceux qui ont rendu le plus de services à leurs semblables, le glaive à la main. Soldat et prince, tous ses jours s'écoulèrent dans le perpétuel sacrifice de ses penchans, de ses affections, de sa fortune, de sa vie aux intérêts de la Pologne. Lui seul semblait, champion infatigable, occupé à la défendre; ses efforts pour lui conserver des lois et des frontières tiennent du prodige. Cette passion domina le cours entier de son existence. Il réussit à dompter les ennemis qui tenaient la république des Jagellons pressée et envahie de toutes parts, plus facilement qu'à vaincre ceux qu'elle portait dans son sein. Ensuite il expira; et, ce puissant soutien abattu, la Pologne mit en quelque sorte aussi le pied dans la tombe. Elle ne devait plus, sous les successeurs de Jean III, qu'achever de mourir.

Nul héros, peut-être, jusqu'à lui n'avait jeté un aussi grand éclat dans le monde, soit parce qu'il fut donné à peu d'hommes d'accomplir tant de choses extraordinaires, soit encore parce que les circonstances au milieu desquelles l'illustre Polonais a vécu servirent merveilleusement les intérêts de sa gloire.

Jean Sobieski vint dans le temps qu'une grande révolution s'accomplissait en Europe; révolution féconde, trop peu observée jusqu'à ce jour, qui avait alors son siège en France et son arbitre au Louvre. De la longue et vaste lutte du protestantisme était né, au sein de l'univers chrétien, des intérêts communs devant lesquels faiblissaient tous les intérêts et toutes les affections de patrie. Les courses victorieuses de Gustave-Adolphe au travers de l'Allemagne, la politique étendue de Richelieu, les catastrophes des Wasa, des Stuart, des enfans de Rurik, les émigrations opposées que ces bouleversemens provoquèrent, celles qui accompagnèrent nos troubles civils, les victoires enfin et déjà, sinon la monarchie, du moins en quelque sorte la royauté univer-

selle de Louis XIV, plus que tout, les progrès du temps, achevaient d'aplanir toutes les frontières. Digne transition du règne des armes à celui de la parole, la Fronde avait préparé l'aristocratie farouche et menaçante des siècles passés à se résoudre en cette aristocratie élégante, communicative, discoureuse, qu'on appelle la grande compagnie. Élevant ainsi sur les ruines des puissances féodales une autre puissance, celle de l'esprit et de l'opinion, moins facile à soumettre par les doubles armes de la force et de la faveur, les salons savaient déjà converser et correspondre. Les gazettes avaient aussitôt pris naissance. Les gazettes, milices nouvelles de cette nouvelle autorité, combattaient comme les armées de Montécuculli et de Turenne, pour ou contre Louis XIV, et demandaient à ce tribunal, dont l'empire et presque l'existence étaient encore des secrets pour ses fondateurs même, la confirmation des arrêts de la victoire.

Louis, qui mettait une partie de sa sécurité aussi bien que de sa splendeur dans les succès de cette société docile et fière de grands désar-

més, de femmes élégantes, de littérateurs à la fois hommes de cour et hommes de génie; Louis les encourageait lui-même à occuper leurs loisirs de ce qui se passait au-delà du Rhin et de la Manche. Or, dans ce temps-là, mille hasards tenaient fixés sur la Pologne les regards de la cour et du monde de France. Les rapports s'étaient multipliés depuis quarante ans entre les deux états. Des relations de famille s'étaient formées entre la plupart de leurs grandes maisons, à l'ombre d'alliances ou de migrations royales. Une Française d'illustre lignage avait successivement partagé la couche de deux frères, prédécesseurs de Sobieski (1); le dernier des deux (2) était venu donner à la France le spectacle, dirons-nous d'une vie royale commencée et finie dans le cloître, ou d'une existence monastique trou-

(1) Marie Louise de Gonzague, mariée en 1645 à Wladislas IV, et en 1649 à Jean Casimir, frère et successeur de Wladislas.

(2) Jean Casimir, jésuite en 1643; cardinal en 1646; roi en 1648; marié à sa belle-sœur Marie dè Gonzague; en 1649, abbé de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1669; remarié, a-t-on dit, en 1672, à Marie Mignot, veuve du maréchal de l'Hôpital; mort dans son abbaye de St.-Martin de Nevers, en 1673.

blée par une sécularisation, le mariage et la royauté? Cependant, la fille d'un gentilhomme français ceignait avec Sobieski la couronne des Jagellons, et Sobieski lui-même tenait à notre patrie par un séjour de quelques années, par les souvenirs de sa jeunesse, par son apprentissage du métier des armes fait dans la garde de nos rois, par l'alliance qui avait rattaché à la cour de Louis XIV sa vie et sa fortune, par ses relations avec nos plus grands hommes, surtout par ses affections et ses penchans. L'Europe faisait honneur de son élection à l'assistance et au crédit du cabinet de Saint-Germain. Louis encourageait une opinion qui n'était point sans vérité, qu'il voulait que l'on supposât plus vraie encore qu'elle ne l'était, et la France continuait à s'applaudir des succès de ce règne éclatant comme d'une portion des triomphes et des grandes actions de son roi.

Ce fut alors que les périls de Vienne et sa miraculeuse délivrance vinrent frapper les hommes d'état, les guerriers, les beaux esprits, les ames pieuses, les femmes. Jamais, depuis plus d'un

siècle, les Ottomans n'avaient tant menacé l'Europe au cœur. Un homme de moins, et Vienne tombait devant eux; l'Allemagne fléchissait sous leur débordement destructeur; le torrent pouvait arriver par le Milanais aux pieds du Vatican: c'est là qu'un visir ambitieux prétendait le porter. Louis XIV allait avoir à recommencer sur le Rhin ou les Alpes l'œuvre de Charles Martel sur la Loire. Et, sous Louis XIV, les croyances religieuses, vives et sincères qu'elles étaient, fortifiaient dans tous les cœurs cette secrète révolte de l'humanité qui se soulève à l'aspect des barbares. On conçoit l'éclat immense que répandit en Occident l'apparition victorieuse de Sobieski, victorieuse comme une marche du grand Condé, et magique comme une résurrection de l'esprit des croisades.

Le libérateur de Vienne, placé si haut par sa fortune dans l'admiration du monde, ne devait pas en déchoir. Jeté aux extrémités de l'Europe après Gustave-Adolphe et avant le czar Pierre, il fut plus de vingt ans le seul point élevé de cet horizon; et, si lui seul des princes du Nord

fixa les regards de ses contemporains, lui seul des chefs de la république polonaise mérita les hommages de la postérité. Il n'eut pas, à vrai dire, de successeur. Après lui vinrent Charles XII et Catherine; après lui, l'anarchie et le partage.

Cette grande vie intéresse autant qu'elle étonne. Peu d'hommes reçurent de la Providence de plus riches présens. Doté par sa main prodigue des dons de l'ame comme de ceux du corps, comme de ceux du génie, nul ne réunit de plus curieux et de plus touchans contrastes. Grand citoyen, grand orateur, grand capitaine, grand roi, il fut aussi l'un des plus spirituels et des plus excellens hommes qui aient vécu; brillant chevalier, il portait, au milieu des soins du cabinet ou de la guerre, les passions de la vieille galanterie, le culte des femmes, le génie des croisades; chrétien fervent, son esprit se nourrissait des plus hautes spéculations de la philosophie; enfin, amant fidèle de l'étude sous la tente, fidèle disciple des arts sur le trône, mari passionné jusques dans la vieillesse, mari docile et timide jusques dans la puissance, prince parvenu, qui reçut de la royauté

moins d'éclat qu'il ne lui en donna par sa gloire, et eut l'honneur d'être jugé digne de l'envie de Louis XIV, son histoire propose également d'utiles leçons, dans le spectacle de ses vertus et dans celui de ses misères. Là, se montre l'un des plus singuliers exemples de ce que peuvent les faiblesses de l'homme pour gâter les faveurs de la fortune; là, on apprend quel prix cette mystérieuse fortune met à ses présens, et combien un grand homme, un monarque victorieux peut être à plaindre. Mais la pitié qu'inspire Sobieski, entouré des respects du monde et des trahisons de sa famille, salué par la chrétienté reconnaissante du nom de son libérateur, et en butte à l'ingratitude de sujets factieux qui s'agitent de concert, sous sa main puissante, pour mettre leur patrie en lambeaux; cette pitié inattendue répand un triste intérêt de plus sur le drame d'une si belle vie. Ce n'est point *ce je ne sais quoi d'achevé* que la vertu emprunte au malheur, suivant l'expression du premier des historiens modernes (1); c'est tout simplement ce quelque

(1) Bossuet.

chose d'incomplet qui se rencontre à la fois et dans les plus grands caractères, et dans les plus belles destinées. Il y a une haute moralité à voir quelles longues peines suivent des entraînemens d'un jour, jusque sous le bandeau des rois.

Français, nous essayons de retracer l'histoire de l'illustre roi de Pologne, sans craindre que l'éloignement des temps, ou celui des lieux, en affaiblisse l'intérêt au sein de notre patrie. Le temps n'a fait que consacrer parmi nous la mémoire de celui qu'une de nos femmes illustres croyait avoir suffisamment désigné, dans le siècle des grands hommes, en disant : Le héros, le brave roi (1). Le temps aussi a resserré les liens qui attachèrent toujours le génie de la France aux destins de la nation polonaise. On oserait affirmer que nul peuple en Europe n'est aimé davantage des Français ; et la Pologne, aujourd'hui encore, ne compte pas dans ses fastes de nom plus populaire parmi nous que celui du vaillant et sage roi Jean Sobieski.

(1) Correspondance de madame de Sévigné. Voyez la lettre du 18 novembre 1676.

Le vieil attachement de la France pour le pays des Casimir, des Stanislas, des Kosciusko, des Poniatowski s'explique aisément, soit parce qu'un même amour du métier des armes, une même galanterie, une même fierté valeureuse et légère, quelque chose de magnifique et d'aventureux dans les habitudes des deux peuples, établissent entre eux de nombreux rapports de caractère, soit parce qu'une rare communauté d'intérêts religieux et politiques a confondu, dans toute la durée de leur histoire, leurs sentimens aussi bien que leurs drapeaux. C'est un fait digne de remarque que, s'étant rencontrés nombre de fois sur les champs de bataille, ce fut toujours pour s'y voir côte à côte, en face jamais. Aussi la France s'est-elle sentie blessée dans tous les coups qui ont porté sur cet empire lointain. La France seule compta quelques-uns de ses fils parmi les défenseurs malheureux de l'indépendance polonaise. Dans ce naufrage d'un grand peuple, nos enseignes ont recueilli sa vaillance : elles ont hérité de ses exploits, et la sympathie

nationale s'est ainsi accrue sous le double charme du malheur et de la gloire.

Aujourd'hui que la fortune des grands états de l'Orient et du Nord préoccupe tous les esprits, peut-être nous saura-t-on gré d'avoir essayé de réunir dans un rapide tableau les traits principaux de l'histoire polonaise, ceux qui font le mieux connaître l'étrange constitution de cette république de nobles armés, ceux qui font le mieux comprendre sa chute fatale. Puisse en même temps la critique nous pardonner d'avoir rattaché, suivant d'illustres exemples, toute la partie des annales de la Pologne qui a été le moins explorée en Occident à la vie de l'un de ses grands hommes, comme à un centre, et en quelque sorte à un phare commun! Cette vie se lie elle-même à la plupart des grands intérêts du temps où nous sommes. La carrière de Sobieski embrasse tout le siècle de Louis XIV. Il a vu la face des affaires changée en Europe, le Brandebourg érigé en puissance, l'Angleterre renouvelée sous Guillaume, Tékéli abattu avec la constitution antique dont ce brave comte fut le dernier défenseur, la

maison d'Autriche affermie sur tous ses trônes électifs, et une vaste monarchie héréditaire assise au centre du continent sur les ruines de plusieurs nations libres. On ne peut retracer son histoire sans suivre dans leur principe l'agrandissement de la Russie comme la décadence de la Porte, et la chute de la Hongrie comme le réveil de la Grèce. C'est surtout la Pologne dont son règne semble comprendre toutes les destinées; la Pologne qui ne pouvait être effacée du rang des nations sans que tous les états ne fussent ébranlés sur leurs fondemens, et la politique moderne changée tout entière d'objet et de maximes; la Pologne, vaste débris, grande et terrible leçon qui semble avoir été proposée par la divine sagesse, au début du combat de tous les pouvoirs et de toutes les libertés, pour instruire le monde du péril de ces deux excès, de ces deux fléaux déplorablement réunis sous l'empire de la constitution polonaise : l'oppression et la licence.

---

# LIVRE I.

## TABLEAU HISTORIQUE DE LA POLOGNE,

### DEPUIS LES PREMIERS TEMPS

### JUSQU'A LA NAISSANCE DE JEAN SOBIESKI.

(Av. J. C. .... — An. de J. C. 1629.)

## SOMMAIRE.

Singularités de l'histoire de la Pologne. Causes.—Origine, établissemens, destinée des Slaves. Leur esprit d'oppression et d'indépendance.—Introduction de la civilisation. Scission entre les Russes et les Polonais. Penchans et gouvernemens divers. — Commencemens de l'histoire polonaise. Dynastie fabuleuse. Lezko. Cracus. Franc Samon. Wanda. Przémislas. Popiel.—Guerres de Charlemagne. Christianisme.—Dynastie de Piast. Micislas I. Boleslas Chrobri. — Résultats contraires de la conversion des Polonais et des Russes. Affermissement de la liberté en Pologne.—Micislas II. Casimir I. Boleslas l'intrépide. Opposition de St. Stanislas. Servitude des masses. Affaiblissement de la Rép. — XII[e] siècle. Établissement de l'ordre Teutonique. Invasion des Tartares. — Boleslas-le-pudique. Lezko-le-noir. Przémislas II. Wladislas Loketek.—Casimir-le-Grand. Ses institutions. Bourgeoisie. Juifs. Sénat. Louis de Hongrie. Pacta conventa. — Maison de Jagellon. Union de la Lithuanie et de la Pologne. Ses difficultés. Wladislas II. — Les Turcs en Europe. Bataille de Varna. Prise de Constantinople. — Casimir IV. Introduction du système représentatif en Pologne.—Jean Albert. Alexandre I. Sigismond I. Sigismond Auguste. — Réunion définitive de la Lithuanie. Système d'administration. Grandes charges. Fin des Jagellons.—Henri de France. Etienne Batori. — Sigismond Vasa. Il perd la Suède. Il perd la Moscovie. Il compromet la Pologne. Guerre de Turquie. Mort du grand Zolkiewski. Paix de Kotzim. Guerre de trente ans. Désastres.—Naissance de Jean Sobieski.

# LIVRE PREMIER.

**Tableau historique de la Pologne depuis les premiers temps jusqu'à la naissance de Jean Sobieski.**

( .... — 1629.)

La providence a mis un tel enchaînement dans les choses humaines, que, lorsqu'on veut retracer quelques scènes des révolutions d'un peuple, et démêler les causes de ses prospérités ou de ses malheurs, on est involontairement ramené, de degrés en degrés, jusques à son berceau. Il suffit d'un regard jeté sur le cours entier des annales de la Pologne, pour reconnaître qu'à la différence de toutes les grandes sociétés modernes, cette vaillante nation, toujours guerrière et jamais conquérante, n'a fait depuis les pre-

miers temps que déchoir par sa durée. Une autre particularité de son histoire, c'est que l'autorité royale a été s'y affaiblissant de siècle en siècle davantage, à mesure que le corps de l'Etat était plus mutilé par les envahissemens de l'étranger. Tandis que partout ailleurs, liberté, richesse, puissance, gloire, sont biens qui s'enchaînent et marchent d'un pas égal, là, au contraire, l'État a précipité sa décadence, il a couru à sa ruine aussi rapidement que la liberté intérieure étendait son empire. Ces bizarreries funestes tiennent à une seule cause : c'est que, dans l'origine, la race de qui les Polonais descendent ne fut ni conquérante ni conquise. Seule, dans le monde policé, elle s'est conservée jusqu'à nos jours telle que la fit sa vie sauvage. La société s'y est maintenue indépendante des législations aussi bien que des mœurs étrangères. Les résistances, les lumières, les goûts, le sang même de nations vaincues n'ont point corrigé chez elle les penchans du caractère primitif. Les pratiques de l'existence ombrageuse et libre des forêts y sont devenues, y sont restées des lois, et on a vu par

son histoire ce qu'eussent été les races du Nord, si leur impatience native ne s'était pas tempérée dans le commerce et l'alliance de populations à la fois plus flexibles, plus patientes, plus inventives, plus dociles. On a vu aussi par son code politique ce que serait le gouvernement représentatif, si ce beau système avait été, suivant l'expression de Montesquieu, trouvé dans les bois.

La nation polonaise est à la fois la plus nouvelle de l'Europe, si on s'arrête au temps où elle se constitua, et la plus ancienne, si on remonte jusqu'à son origine. Lorsque la digue, opposée durant quelques siècles par la puissance romaine aux torrens de barbares qui grondaient sur les frontières de l'empire, tomba enfin devant leurs assauts, ces peuples débordèrent de toutes parts sur les champs du Midi, et poussés les uns par les autres comme les vagues dans la tempête, ils ne s'arrêtèrent que dans des parages lointains, de proche en proche et à la longue. Les Vandales arrivèrent jusqu'aux ruines de Carthage, les Visigoths et les Suèves à l'Espagne, les Angles et les Saxons aux îles britanniques, les Francs au-

delà des rives de la Loire. Ce grand mouvement de toutes les tribus du septentrion vers des patries meilleures est ce qu'on appelle l'invasion des barbares.

Mais les nations transplantées eurent longtemps à défendre leurs nouvelles demeures contre les peuples moins favorisés du ciel. L'ébranlement s'était communiqué jusque dans le fond du Nord. Les hordes les plus éloignées accoururent. Durant des siècles, chacune battit de ses flots, comme autant de barrières ennemies, les États naissans qui faisaient obstacle à ses progrès. C'est ainsi qu'Attila et ses Huns vinrent aux bords de la Seine épouvanter les bandes déjà mises en possession d'établissemens doux et solides. Les résistances victorieuses des Allemands marquèrent aux Hongares le terme de leurs conquêtes. Les Saxons de Witikind se brisèrent contre le glaive impitoyable de Charlemagne; et grace à la Hongrie, aux Vénitiens, à la Pologne, trois États qui ont peut-être sauvé tous les autres, et qui ne sont plus, lorsque Tchengis-kan, lorsqu'après lui les Osmanlis pa-

rurent, ces dernières colonies de barbares ne purent entamer l'Europe que par ses extrémités.

L'histoire moderne tout entière est remplie de cette grande tourmente. Il a fallu quinze siècles aux nations pour se fixer et s'affermir au sein des domaines qui leur échurent dans ce long partage de la terre.

Au milieu du flux et reflux des races humaines, un peuple se rencontra que la fortune tint opiniâtrément enchaîné aux lieux où la première migration, celle qui se perd dans la nuit des âges, avait conduit ses chariots errans; ce peuple couvrait les steppes immenses de la Sarmatie, et se donnait le nom de Slawe, qui signifie gloire (1). C'est de lui que les Polonais descendent; ils sont demeurés jusqu'à nos jours comme un grand débris de l'ordre antique, étouffé lentement par les progrès du nouveau.

(1) Nous persistons dans cette étymologie, quoique des savans recommandables adoptent aujourd'hui celle de Slowo, qui signifie parole. Il est incontestable que Slawa entre dans la plupart des surnoms honorifiques des langues Slavonnes. Il est donc naturel de penser que la nation entière s'est attribuée ce titre respecté. Ce que nous disons plus bas des Alazones et des Auchètes est un argument nouveau en faveur de notre opinion.

Nulle nation, sans excepter les Celtes, ne s'était répandue sur un aussi vaste territoire que la race Slavonne. Appuyée à trois mers, à la Baltique, à l'Euxin, à l'Adriatique, l'Hœmus et les Alpes Rhœtiennes lui servaient à peine de frontières au midi; au nord, elle n'en avait pas. Ses diverses tribus étendaient leurs courses depuis le pays des Pélasges jusqu'à celui des Mongoles, depuis les demeures des Teutons jusqu'à celles des Finnois et des Scandinaves. Les Vénètes, qui ont depuis fondé Venise, sont les mêmes que les Wendes de Poméranie; les Kriwites de Courlande, les mêmes que les Khrobates, aïeux des Croates d'aujourd'hui; les Kosakes, objets de tant de controverses, les mêmes encore que les Kzèkes ou Bohémiens des temps reculés. On retrouve dans les Triballes de la Thrace les Driwères de la Lithuanie. Les Ross's, Roxolans, Ruthènes, erraient depuis l'Oder et les monts Crapathes jusque vers les rivages de la mer Caspienne. Il y avait des Leskiens sur les deux versans du Caucase comme dans les plaines de la Vistule; et des Esclavons, des Serves, Serviens ou Sorabes, ont laissé leurs

noms à des provinces modernes en Turquie, en Autriche, en Saxe, et jusqu'au fond du nord, c'est-à-dire à toutes les extrémités de la domination slavonne, parce que tous ces noms sont autant de formes du mot Slave (1): la prononciation seule diffère.

Nous espérons pouvoir démontrer ailleurs, contre une opinion commune, que tous ces peuples, unis par les mœurs et le langage, portèrent, dès la haute antiquité, dans les mêmes contrées, le nom national dont leurs fils, après tant de siècles et sous tant de jougs divers, sont fiers encore. On ne saurait en méconnaître la traduction fidèle dans les dénominations d'Auchètes (les glorieux) et d'Alazones (les glorieux encore), attribuées par la géographie grecque à des populations campées vers les bouches du Danube. La Sarmatie, et mieux la Sauro-matie, n'était-elle pas simplement le pays des Serves ou Sorabes? Et n'est-ce point de ces peuples que naquit à Rome

(1) Tout le monde sait que le *l* et le *v* se changent perpétuellement en leurs équivalens *r* et *b*. On trouve constamment Serbes pour Serves, et Sorabes pour Slaves, Slavons, Esclavons.

le vieux mot de *servitude*, comme d'eux aussi est né dans l'Europe moderne celui d'esclavage, apparemment parce que, confinant avec toutes les nations, et toujours en guerre avec elles, ils durent plus souvent approvisionner de leurs guerriers les marchés de captifs (1)? Ainsi, deux fois en vingt-cinq siècles, la race la plus jalouse de sa liberté qu'il y ait eu sur la terre, se trouve avoir prêté son nom à l'asservissement, et comme s'il y avait là quelque secret arrêt du ciel, cette race a presque tout entière passé sous des dominations ennemies; il n'en est demeuré libre, d'une liberté orageuse et périclitante, que les sauvages Monténégrins et la frêle république de Cracovie.

(1) Il n'est pas contesté que Slave ait fait esclave. Quant au latin *servus*, on remarquera qu'il n'a de racines ni dans le grec, ni dans les langues sémitiques. Il faut en dire autant de *laus* (gloire), de *salus* (force, salut), et des dérivés de ce dernier, *salvare* et *servare*, qui ne sont qu'un même verbe prononcé différemment. Ces mots viennent évidemment de Slawa. La prononciation, qui a substitué les Serves aux Slaves, a également prévalu dans *servare*, plus usité que *salvare*. Le latin a fait dans le principe un grand nombre d'emprunts aux langues septentrionales, et particulièrement aux langues slavonnes, qui depuis le lui ont bien rendu. Cette curieuse particularité s'explique aisément par la diversité d'origine des peuplades qui concoururent à bâtir la ville éternelle.

v[e] siècle.

On comprend maintenant pourquoi les Slavons apparaissent tout à coup, lors de la chute de l'Empire, nombreux et formidables, sans qu'on réussisse à découvrir nulle part leurs filiations, leurs travaux, leurs progrès. Cachés sous le voile des formes ou des traductions grecques et latines, ils n'ont dû faire bruit dans l'univers qu'au temps où, la langue des Hellènes et celle de Rome cessant de régner sans partage, il fut donné à toutes ces nations, qui succédaient à l'empire du monde, d'instruire de leurs noms l'univers qu'elles remplissaient. Mais cette révolution s'accomplit sans profit pour les Slaves. Ils avaient plus que d'autres souffert de la grandeur romaine. Rejetés par les légions derrière l'Elbe et le Danube, ils les avaient retrouvées jusque sur le Pont-Euxin; et, ces vieilles barrières abattues, ils ne purent marcher en avant, pressés qu'ils étaient entre les deux grandes routes que suivaient les enfants de la Scandinavie, ou les hordes élancées des extrémités de l'Orient, pour arriver au Capitole, le commun rendez-vous. Toute la zône méridionale de leur territoire disparut sous les pas des bar-

bares; le cours entier du Danube passa sous des lois étrangères; et quand, de cette inondation effroyable, il ne resta plus que le balancement d'une mer agitée long-temps par la tempête et cherchant à rasseoir ses eaux, les pâtres guerriers de la Sarmatie se trouvèrent contenus pour jamais entre les établissemens des peuples qui avaient donné leur nom à la Hongrie, et les expéditions contraires de ces Francs, dont la domination encore flottante pesait à la fois sur l'Elbe et sur les Pyrénées.

Ainsi, dès lors, la race Slavonne se montre en voie de revers. Quand tout songeait à conquérir, elle seule ne fut occupée qu'à se défendre. On remarquera que tel a été le destin de la Pologne dans toute la durée de son histoire, et c'est une des fatalités par lesquelles elle a péri. Les corps politiques seraient-ils assujétis à cette grande loi de toutes les choses de ce monde: croître ou dépérir?

VI^e siècle.

Vainement, du sixième siècle au huitième, quelques peuples Slaves voulurent tenter les aventures. Des armées sorties de leur sein bat-

tirent en brèche le Bas-Empire. La ville de Constantin les vit avec épouvante mettre le siège devant ses murailles. Ils remplissent long-temps cette scène sanglante; mais leurs excursions ressemblent aux sorties d'une place assiégée. Le corps de la nation est resté aux prises sur toutes ses frontières avec des tribus puissantes, maîtresses d'établissemens considérables, et ardentes à les étendre. Ils ne peuvent que semer de rares colonies au travers de la Grèce, mêler quelques gouttes de leur sang au sang affaibli de Lacédémone, et laisser après soi ces Maïnotes qui, toujours indomptés, protesteront jusqu'à nos jours dans leurs montagnes héroïques contre la domination de l'Osmanli (1). Viennent alors des restes d'Alains et d'Herules, des Awares, des Patcinacètes, des Bulgares, qui écrasent, dans leur marche sur la Grèce ou l'Italie, ces bandes conquérantes. Le Slave perd de nouveau, mais non sans retour peut-être, la plus belle partie de l'héritage de ses aïeux : son nom seul restera à

(1) Voyez M. le vicômte de Chateaubriand, Itinéraire, introd.

l'Esclavonie et à la Servie. Adoptée par les nouveaux maîtres du sol, sa langue continuera de s'étendre, assujétie et mutilée comme les peuplades conquises, de la mer Noire au golfe Adriatique. Là, s'élèvent peu à peu de ses débris, groupées le long du Danube, une foule de souverainetés toujours indépendantes et toujours tributaires, vaste proie qui demeurera éternellement à disputer entre les dominations voisines. Après mille ans, aujourd'hui même, la plupart n'ont pas vu encore se fixer leurs destins. On dirait que ce que le Transylvain, le Moldave, le Bosniaque, le Servien, le Walaque, ceux de Bessarabie, conservent de sang slavon, résiste à la servitude, sans suffire pour la liberté.

Mal servis par la fortune, les Slaves n'étaient pas non plus organisés pour la conquête : avec leurs usages, leurs goûts, leurs besoins, le monde policé n'avait rien qui pût tenter leur courage. Ils ne connaissaient de richesses que leur bétail et leur javelot, de boisson que le sang et le lait des cavales, de vêtemens que le wilkzura, ou peau de loup attachée sur les

épaules, qui avait sans doute fait dire au bon Hérodote que les peuples de ces contrées se changeaient en loups à volonté; singulier témoignage de l'exactitude littérale et trompeuse du père de l'histoire!

De tels hommes cherchaient de vastes pâturages, des steppes sans bornes, des déserts. Leur plus vive passion était l'amour de cette liberté sauvage qui se compose d'une existence sans domaine, d'une société sans lois, d'une patrie sans frontières. Ces peuples, qui eussent regardé comme un commencement de servitude la nécessité de s'occuper des soins de la vie, avaient des esclaves, captifs faits dans les combats, ou populations anciennement subjuguées, pour paître leurs troupeaux, conduire leurs chars, fabriquer leurs instrumens de guerre. Là, les esclaves ne portaient point, comme autrefois chez les Germains, un joug léger; c'est en bêtes de somme que les traitaient leurs maîtres. Ces maîtres altiers ne leur auraient pas permis, dans les plus grands périls, de prendre les armes; les malheureux ne pouvaient que mettre la main

à les façonner ou tendre au tranchant un cou docile. Propriété personnelle d'un homme, ils ne constituaient point, comme chez les peuples nouveaux dans leurs établissemens, une seconde nation attachée à la glèbe ou parquée dans les villes et destinée à relever la tête quelque jour : c'était l'esclavage à la façon des Grecs pratiqué par des barbares.

La Pologne allait recueillir cette société partagée en deux classes éternellement distinctes : l'une faite pour le travail, la domesticité, le servage ; l'autre pour l'indépendance, le mouvement, la guerre, le pouvoir ; société malheureuse qui ne connut d'autre principe que la force, et déduisit de ce principe la liberté ou bien l'oppression sans mesure. Ce n'est point là cette chaîne de droits et de devoirs balancés qui, sous le nom de gouvernement féodal, descendit bientôt dans le reste de l'Europe depuis le trône jusqu'à la glèbe, ayant presque autant de contre-poids que d'anneaux. La féodalité, loi de fer sous le poids de laquelle le Nord s'allia au Midi et les races se croisèrent, qui tint en présence des vaincus forts de

leur civilisation, de leurs lois, de leur culte, et des vainqueurs forts de leurs mœurs et de leurs conquêtes, qui mit aux prises la noblesse et le sacerdoce, les communes et la royauté, puissances rivales, hiérarchies jalouses, mères de l'égalité légitime par leurs combats et de la véritable liberté par leurs victoires successives ou par leurs transactions; la féodalité, qui, dans les voies de la Providence, devait, après un travail douloureux de plusieurs siècles, enfanter des biens sans nombre, a manqué aux Polonais, et de là vient que la Pologne n'est plus. De là vient qu'elle a donné le spectacle d'une nation sans peuple, puisque des esclaves ne sauraient porter ce nom, d'armées sans discipline comme sans infanterie, de frontières sans places fortes, de cités sans bourgeoisie, sans commerce, sans industrie; le spectacle enfin d'une république où les contre-poids étaient partout et le pouvoir nulle part.... De là vient que la Pologne n'est plus.

Cependant, deux grandes révolutions s'accomplirent dans le destin des tribus du milieu desquelles la nation polonaise allait sortir : l'une

changea en société policée leur société sauvage, l'autre en lois positives leurs coutumes antiques. Toutes deux furent les effets nécessaires, quoique tardifs, des progrès du temps, et toutes deux, loin d'altérer les formes primitives, ne firent qu'en perpétuer l'empreinte et la rendre ineffaçable.

La première de ces révolutions n'a point d'époque fixe : la civilisation est toujours comme ce fleuve fécond dont on ne connaît pas les sources. Dépossédée de ses frontières du midi et pressée entre les monts Crapathes et la Baltique, la Slavinie, comme on disait alors, occupait encore un territoire immense depuis les bouches de l'Elbe jusques au cours du Don et du Wolga. Ses extrémités opposées touchaient à l'Europe et à l'Asie. Les peuplades campées sur l'Oder et la Vistule regardaient Rome et l'Occident; celles qui paissaient les rivages du Dniester, de la Desna, du Dniéper auquel nous conserverons son vieux nom de Borysthène, pesaient sur Byzance et la Grèce. La diversité de situation produisit la diversité de destinée.

Les habitudes de la vie sédentaire et cultivée

pénétrèrent au milieu des Slaves, plus hâtives chez ceux qui étaient voisins de l'empire grec, plus lentes chez ceux que l'Allemagne séparait des pâlissantes clartés de l'Italie. Ainsi dès lors une différence de génie se prononça selon les établissemens divers : les premiers eurent plutôt des cités populeuses et un ordre régulier; les seconds, pressés de tous côtés par des barbares, furent plus long-temps à se plier aux heureuses servitudes de l'état policé. Leurs demeures restèrent encore pendant plusieurs siècles des huttes que Gibbon (1) n'ose pas, dit-il, de peur d'encourir le reproche de flatterie, comparer à celles du castor. Ce fut l'esprit des anciens temps qui présida à cet ordre nouveau. Les habitations se fixèrent sans se rapprocher. Née du besoin de l'indépendance, cette coutume le fortifia : éloignés et faibles, les propriétaires du sol furent obligés de se réunir constamment pour le conseil aussi bien que pour la guerre ; et ainsi se perpétua dans ces régions sauvages le gouvernement des assemblées nationales, le seul que

(1) Tom. VII, p. 279.

connurent les Pélasges, les Celtes, les Scythes, les Germains, cette grande et noble branche de l'espèce humaine, partout amie de la liberté, des femmes et des combats, qui a couvert en deux fois le sol de l'antique Europe, et fait le généreux, le puissant génie de l'Europe moderne.

Les choses ne se passèrent pas ainsi chez les Slaves d'Orient. Ils fléchissaient sous le poids des hordes Finnoises et Mongoles. Là, le feu du sang slavon s'était perdu dans les flots de peuples sans nombre qui roulaient autour de leurs confins; là, régnaient déjà d'autres mœurs. Des aventuriers Scandinaves, un Rurik, un Oleg, un Igor, y firent accepter aisément leur empire; une organisation prompte et forte naquit de la conquête. Ainsi commença la nation Russe. Le reste continua à ne connaître ni alliance, ni domination étrangère; ce fut la Pologne.

La Pologne, en langue nationale Polący, c'est-à-dire champ des Lakes, s'appela ainsi des Lesgiens ou Lakites, tribu puissante, qui avait ses établissemens au centre de la contrée, entre le Bug et le Niémen. La Russie prit son nom des Roxolans

ou Ruthènes, qui dominaient depuis les sources de la Vistule jusque vers la mer Caspienne. Attirées par les deux grands foyers de civilisation, les deux nations s'appuyèrent, l'une à Gnesne et Cracovie, l'autre à Novogorod, à Kiow, à Moscou plus tard; et entre toutes deux erra, grossie des pirates du nord, la nombreuse famille des Lettons et Driwères ou hôtes des bois, qui consommèrent la séparation des deux autres, en restant plusieurs siècles dans les steppes de la Lithuanie, indépendans, nomades, payens et indisciplinables.

Mais les deux zônes furent loin d'avoir des dénominations tranchées. Long-temps les principautés de Kiow, de Perenslaw, de Susdale, de Moscovie, devaient frapper seules de loin à loin l'Occident du bruit de leurs révolutions, sans porter un nom commun. Celui de Russie comprit une immense région divisée en nombreux gouvernemens, et presque toute entière soumise, il y a moins de deux siècles encore, au sceptre de la Pologne. C'étaient la grande et la petite Russie, la Russie noire, la Russie blanche, la Russie rouge, désignations bizarres qui ont suscité mille débats

dans le monde savant, qui se rattachent peut-être aux différences de races brunes ou blondes auxquelles les premiers habitans se mêlèrent. Dans la grande et la petite Russie seules s'est constituée presque de nos jours, sous le nom de grand-duché de Moscou, la puissante monarchie des Czars, alors fugitive et bannie loin des rives du Borysthène où elle avait pris naissance. La Russie proprement dite, ou Russie rouge, qui comprend les vastes territoires de l'Ukraine et de la Kiovie, fut son premier siège. Mais ce royaume, création de la race de Rurik, n'avait pas tardé à retomber au pouvoir de la Pologne; il y est demeuré jusque vers le temps où naquit Pierre-le-Grand. La Russie blanche, où est Smolensk, suivit constamment le sort de la Lithuanie. La Russie noire, riche district qui occupe le pied des monts Crapathes, fit toujours partie des provinces polonaises; la plupart des grandes maisons y avaient leurs domaines. Ce fut le berceau de Jean Sobieski.

Le territoire des Polaques se divisa de bonne heure en trois grandes régions. La Pologne teutonique embrassait la Bohême, le Mecklem-

bourg, le Holstein, la Lusace, les Marches de Brandebourg, la Silésie. Cette contrée, s'étendant de l'Oder à la mer Baltique, confinait à la Franconie et au Danemarck; le sang Slave y était partout mêlé de Germain. Elle ne tarda pas à passer tout entière sous d'autres lois.

La Poméranie et les lieux où devait fleurir Dantzick, les champs marécageux qu'envahit la race septentrionale des Borusses ou Prucziens descendue tard sur ces rivages, le duché souvent indépendant des Mazwres où Warsovie s'éleva, celui de Cujavie, la province des Polaques proprement dits, enfin tout le centre et le nord s'appelèrent grande Pologne.

La petite Pologne se composa du vieux royaume d'Halicz ou Gallicie, de la Russie noire, de la Wlodomirie. On peut comprendre aussi sous ce nom la Podolie, la Pokute, les deux Wolhynie, vastes et fertiles provinces qui s'étendaient au midi jusque sur les frontières des Hongrois, des Russes rouges, des Walaques, éternels champs de bataille, déserts sanglans où se sont vidées, depuis les anciens temps jusqu'à nos jours, toutes

les querelles des races amassées sur ces confins, et des monarchies nées de leurs alliances ou de leurs combats.

Tels étaient les domaines de la Pologne naissante, à cette époque de confusion où il n'y avait dans le monde que des nations mêlées, que des souverainetés étroites et flottantes. C'était encore une grande partie de ce que les anciens avaient nommé pays des Scythes ou des Sarmates; et ces peuples trouvaient dans l'attachement aux coutumes paternelles un lien commun. Chez eux, rien n'avait rompu la chaîne des traditions et des usages. Aussi la langue, les mœurs, les vêtemens même y sont restés, jusque dans le dernier siècle, semblables aux temps antiques, différens de tout ce qui était ailleurs. Les fourrures, la pelisse flottante, les bonnets de peaux de bêtes fauves, l'absence de linge, et le luxe des armes distinguaient leur costume national. Ils se faisaient remarquer, il y a peu d'années encore, par cette étroite couronne de cheveux qui ceignit, du temps même des Scythes, leur tête rasée; mode singulière où on a voulu trouver une imitation

des formes monastiques et une injonction du Saint-Siège. Le goût d'une vie errante s'est transmis des Slaves à leurs derniers neveux, au milieu de tous les raffinemens de la civilisation. Aller à la campagne sous des tentes, voyager de campement en campement, fut toujours, chez la noblesse polonaise, l'un des passe-temps de l'opulence, l'une des marques de la grandeur.

Malgré des scissions nombreuses, cette communauté d'extraction et de pratiques devait produire celle de gouvernement et de destinée. Mais comment comprendre qu'en formant un même empire, les peuplades sans nombre qui confondaient ainsi leurs rameaux restassent fidèles à la coutume de régler en corps de nation, tous en masse, dans une seule assemblée, les intérêts communs? Camp terrible, ces comices où tous les maîtres du sol étaient convoqués, prononçaient sur les affaires publiques, les discussions privées, les périls, le butin. Les gouvernans, les citoyens, les nobles, qui, sous le nom de diète, décidaient l'ouverture des hostilités, furent aussi les soldats qui, sous le nom de *pospolite*, met-

taient à exécution le décret de guerre. L'absence eût donc été en même temps une abdication et un déshonneur. Malgré les distances, tout noble, c'est-à-dire tout propriétaire, tout homme libre accourait.

Et comme, aux yeux de cette race altière, la volonté de l'homme libre était chose que nulle puissance humaine ne devait plier à ses lois, le principe fondamental de tout ce régime fut l'unanimité des suffrages. Mais l'unanimité ne saurait se rencontrer dans des masses ignorantes et passionnées; il arriva qu'il n'y eut qu'une manière de conclure les débats: la majorité ne pouvant contraindre ses adversaires, parce qu'il y aurait eu oppression sur des égaux, ni s'abstenir de prononcer pour leur complaire, parce qu'il y aurait eu interrègne, elle les massacrait.

On présage tout ce qui se développa d'inimitiés et de discordes sous ces auspices. Tandis que les mœurs, les affections, le sang, la fortune portaient les membres de ce grand corps à rester unis, un esprit contraire les tenait divisés. Cet étrange combat a duré autant que la Pologne.

Les provinces nourrissaient entre elles des rivalités profondes. Entretenues par le feu des assemblées, ces guerres intestines descendirent plus bas encore. Les woiewodies, ou palatinats, dans lesquels chaque province se divisa pour l'administration de la justice et la conduite de la guerre, conservèrent la plupart du temps les noms, les limites des établissemens primitifs d'antiques peuplades. Ils vidèrent souvent dans les diètes des différens dont l'origine remontait au temps des Slaves. Cette hiérarchie d'inimitiés arriva jusqu'aux familles; bientôt les dissidences religieuses vinrent partager en deux moitiés égales, en deux camps implacables, le corps entier de l'État; et la Pologne fut un immense champ-clos, qui ne devait connaître ni paix ni trêve, jusqu'à ce que tout passât sous le joug de l'étranger.

Les commencemens de la nation polonaise, c'est-à-dire les temps où cette société imparfaite cessa, comme la nation russe, d'errer dans ses vastes déserts, sont peu ou mal connus. Kiow avait des chroniques, qu'à peine les Lakites possédaient-ils encore des cités. Le plus ancien

historien de la Pologne, l'évêque Kadlubko, écrivait dans le treizième siècle. Jusqu'alors, et même long-temps après, les annales de ces contrées sauvages sont à peine confusément indiquées par des moines de l'Occident, qui faisaient envoyer du camp d'Alexandre de Macédoine au chef des Slaves l'investiture de leur souveraineté, ou par des philosophes de Byzance qui en étaient revenus à croire sur la foi d'Aristote que le Danube prenait sa source non loin des colonnes d'Hercule. Aussi les récits des premiers temps ne sont-ils que de grossières imitations de toutes les histoires de l'antiquité classique, chargées de noms barbares et de miracles ridicules. Ainsi que dans ces histoires, la narration s'enfonce avec assurance dans les ténèbres de la nuit des âges, et la même série de faits se représente sans cesse sous des noms divers, soit parce que chaque historien a voulu vieillir de quelques siècles sa patrie, soit parce que, manquant de critique pour reconnaître des événemens communs dans les traditions des différentes tribus, ils se contentaient de les rapporter toutes. C'est ainsi que

les fastes de la Pologne s'accordent à nommer pour premier roi du pays, premier auteur de la civilisation et des lois, un Lezko, dont le règne, souvent reproduit, ne manque pas d'être suivi d'un interrègne durant lequel douze seigneurs administrent l'empire. Ce Lezko a toujours un frère, comme le fondateur de Rome; leur vie est d'inégale durée; des crimes ou des prodiges en terminent le cours, et les chroniqueurs ne se divisent que sur la question de savoir s'il faut les donner pour fils aux patriarches ou pour contemporains aux Ptolémées.

Par malheur, un écrivain judicieux s'est rencontré, qui, troublé d'avoir à dire la vie d'une foule d'enfans de Noé, de neveux des Gracques, de beaux-frères de Jules-César, s'est avisé de rapprocher les temps, de faire vivre les Lezko, les Cracus, les Vanda, les Przémislas, les Popiel, à des époques sensées; il les échelonna entre les années 550 et 842. Dès lors, ces fabuleuses majestés ont pris dans l'histoire la place qu'il leur assigna; la critique ne les a pas encore détrônées.

Cependant, il suffit de remarquer le retour des

mêmes incidens, le défaut de documens écrits, l'arbitraire des dates, la confusion où tous ces peuples étaient plongés au temps de nos Clovis et de nos rois fainéans, pour faire sévère justice de ces récits. Lak, Lekon ou Lezko, n'est autre chose que le nom même des Lâkites; c'est celui de la nation entière. Le règne de Lak doit être relégué avec ceux des Ægyptus, des Tros, des Romulus, des Scytha, des Francus, et mille autres princes, héros législateurs qui créèrent des empires et les dotèrent de leurs noms. Aussi, le frère de Lezko, qu'on prépose au gouvernement de Bohême, porte-t-il précisément le nom de Czeçko, sous lequel les Bohémiens étaient connus alors. Ce royaume eut long-temps une histoire commune avec la Pologne, et quelquefois avec des noms différens, souvent sans ce voile, les mêmes narrations ouvrent les fastes des deux peuples.

VII[e] siècle.

On ne saurait cependant méconnaître quelque souvenir historique dans la tradition qui, peu après le règne de Lekon, attribue la fondation de Cracovie à un Hrac ou Cracus, dont les moines po-

lonais n'ont pas manqué de faire un Gracchus, sorti de Rome cinq cents ans avant J.-C., pour venir civiliser leur patrie. Ce fut lui qui enseigna aux Polakes l'art de bâtir des villes, lui qui adoucit les mœurs, lui qui fit un corps de peuple de ces tribus errantes. Comme tous les héros de l'antiquité, il eut un monstre à détruire, le dragon mange-tout, autrement dit d'une façon plus sonore, Holophage. Cet Alcide soutint aussi de longues guerres contre des peuples de Gaule; sans doute, a-t-on prétendu, ceux que Ségovèse et Bellovèse entraînèrent loin du pays des Æduens, six siècles avant J.-C.; ou bien encore, disent les annalistes, ces Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, allèrent épouvanter Rome et la Grèce. La Bohême, sous un nom semblable, celui du roi Crocus, raconte la même histoire. Maintenant, voici probablement la vérité.

623. La chronique de Frédégaire, et l'auteur inconnu de la vie de Dagobert (1) rapportent que, la quarantième année du règne de Clotaire, un

(1) Voyez la Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, par M. Guizot, tom. II.

Franc nommé Sam ou Samon, s'associa plusieurs marchands du Sundgau, passa chez la puissante tribu des Wendes, les secourut dans une guerre qu'ils soutenaient contre les Huns, et fut proclamé roi. Cet aventurier, à qui les chroniqueurs contemporains donnent le nom de marchand, peut-être pour le déconsidérer, était, suivant toute apparence, un de ces Francs du septième siècle qui résistaient encore au joug du christianisme. Le séjour des contrées méridionales, ou, comme on disait alors, des provinces romaines, avait dégrossi ce barbare. Il étonna les Slaves par les prodiges de son savoir, leur apprit quelques-uns des arts de la paix et de la guerre, mérita ainsi de rester leur chef une trentaine d'années. On pourrait croire que ce fut lui qui, ayant ouï parler dans les Gaules des triomphes de l'aigle des Césars, donna aux siens, pour signe de ralliement, l'aigle blanche que la Pologne porte dans ses armes, et dont on rattache l'origine à la fondation de Gnesne, par Lezko, fils de Japhet, et à la découverte d'un nid (1) d'aiglons dans les fondemens. Quoi qu'il

(1) Gnesne (Gniazdo) veut dire nid.

en soit, appelés par lui, ou attirés par sa fortune, des marchands du pays des Gaules arrivèrent en Slavinie; quelques-uns furent massacrés. Dagobert se plaignit, et son envoyé eut avec Samon un dialogue que les historiens francs ont évidemment altéré, mais qui fera connaître les princes de ce temps dont nos écrivains ont toujours soin d'appeler la hutte sauvage un palais, et les compagnons plus sauvages encore, une cour. L'histoire est trop souvent à refaire.

Samon aurait dit : « Nous sommes les hommes « de Dagobert, et cette terre est à lui, à condi- « tion qu'il voudra conserver amitié avec nous. « —Il n'est pas possible, répondit l'envoyé, que « des chrétiens, serviteurs de Dieu, fassent « amitié avec des chiens. » — Samon répliqua : « Si vous êtes les serviteurs de Dieu, nous sommes « les chiens de Dieu; et puisque vous agissez « perpétuellement contre lui, nous avons reçu la « permission de vous déchirer à coups de dents. »

Les effets suivirent de près les paroles. Il y eut un choc violent des deux races. Les Francs furent vaincus par ceux du Nord, et Samon con-

tinua trente ans de leur faire respecter ses lois.

Il est permis de supposer que le fondateur de Cracovie n'est autre que le Samon de nos chroniqueurs. Il put rester dans la mémoire comme un exilé de Rome, puisqu'il abandonnait les provinces romaines et qu'il en apportait les biens; il dut être appelé le Franc par la tradition, et notre alphabet n'ayant pas d'équivalent complet dans l'ancienne langue polonaise, on se trouva plus tard obligé d'écrire Hracus, Crac ou Gracus; cette difficulté de l'orthographe primitive explique comment la France et la Grèce se confondent parfois dans les vieux historiens de la Pologne (1). A l'appui de notre conjecture vient une distraction de Frédégaire, qui, oubliant que Samon conduisait les Wendes, leur donne ailleurs pour duc, sous la rubrique de la même année, un certain Walluc, c'est-à-dire Gallus ou Gaulois (2). Enfin, le nom même de Samon n'a pas été entièrement perdu. On peut le retrouver dans ces Pr-sémi-slas, Samo-

(1) Voyez Durocher, *Observ. prélim.*, p. 42.

(2) On sait que le *w* se change fréquemment en *g*, comme dans ces mots, Wilhelm—Guillaume, Wales—Galles, guerre, guerrier, — war, warrior.

vit, Zamomi-slas, c'est-à-dire Samon le Fort et le Glorieux, tous précédés ou suivis comme Cracus d'un Lezko ; comme Samon régnant une trentaine d'années avec gloire, laissant un souvenir respecté, vivant au milieu des prodiges, et assignés à des temps où n'ont point pénétré les clartés de l'histoire.

Au premier de ces héritiers de Cracus succède une femme, la reine Wanda, Sémiramis vertueuse et charmante, dont la légende poétique est simplement l'histoire de la nation Wende, en jouant sur son nom qui voulait dire appât. Cette princesse, dont la beauté avait des rois pour victimes et désarmait les nations rangées en bataille, finit comme la reine d'Assyrie par un suicide et une apothéose. Les historiens découvrent après elle dans les forêts sauvages de la Sarmatie, un orfèvre habile, Pr-sémi-slas, qui mérita le diadème en sauvant par son génie guerrier les Slaves prêts à périr. Ce nouveau Samon a pour héritiers d'autres Lezko dont la vie est tissue de prodiges renouvelés d'Hérodote, et à leurs règnes brillans succède la longue tyrannie des Popiel,

deux monarques dont le nom est aussi celui d'une ancienne divinité de la contrée, et qui ont pour capitale Gnesne, la ville sainte de la Pologne idolâtre, le siège primatial de la Pologne chrétienne. Tous leurs prédécesseurs parent le trône des vertus de l'âge d'or. Eux seuls sont des monstres effroyables. Dans les Popiel revit personnifié l'empire du paganisme.

VIIIe siècle. Tous ces princes qui n'ont ni régné, ni vécu, portent dans les annales polonaises le nom de dynastie de Lezko ou première dynastie. Les mêmes nuages s'étendent sur le huitième siècle tout entier. On ne sait rien de cette époque reculée, sinon qu'alors les Polaques étaient soumis à autant de chefs de guerre ou woiewodes qu'il y avait d'associations, et réunis seulement par la conformité des mœurs, du langage, quelquefois des périls. Tour à tour les alliés ou les ennemis de Witikind, ils furent de ces peuples auxquels Charlemagne fit une telle guerre que « l'aimable « empereur, au dire du moine de Saint-Gall, or« donnait de toiser les jeunes garçons et les enfans « même avec une épée, et de décapiter tous ceux

« qui excéderaient en hauteur cette mesure. »

C'est chose curieuse que d'entendre les chroniqueurs qui font ces récits, ignares héritiers du langage et de l'orgueil des Romains, prodiguer à tout ce qui n'était pas compris dans le nouvel empire le titre de barbares. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette prétention était et reconnue et fondée. Il y avait une différence profonde de civilisation suivant les différentes fortunes. Les peuples qui n'avaient pas changé de patrie n'avaient pas non plus changé de condition. Les Slaves n'opposaient aux soldats francs, heureux possesseurs de toutes les armes des légions romaines, que des arêtes taillées en flèches ou en javelots, et redoutables seulement par le venin de vipères dont ils les empoisonnaient. Telle était la supériorité des barbares du Midi sur ceux du Septentrion, qu'on voit dans les chroniques un capitaine de Charlemagne partir pour une de ces expéditions en s'écriant : « Que m'importent ces petites grenouilles ? j'en portais çà « et là sept, huit et même neuf, enfilées sur ma « lance, et murmurant je ne sais quoi. C'est bien

« à tort que notre seigneur roi et nous, nous « fatiguons contre de pareils vermisseaux. »

IXe siècle.

L'avènement au pouvoir change promptement les races aussi bien que les simples hommes. Les maîtres des provinces romaines étaient comme des parvenus, déjà méconnaissables dans leur existence nouvelle. Ces premiers venus du Nord imposaient si bien à l'univers de ce temps-là, qu'on voit les chefs des Slaves comparaître en justiciables aux plaids de Louis-le-Débonnaire. C'était Rome, sa puissance tombée, ses souvenirs, son ombre que les nations croyaient honorer en s'inclinant devant les hôtes farouches assis sur ses ruines.

Rome et Byzance étaient restées grandes dans les respects du monde barbare. Il semblait que quelque chose du vieil effroi des pères à ces noms puissans fût passé dans le sang des fils. L'autorité des lumières, de l'opulence, d'une religion plus sainte leur rendaient en crédit ce qu'elles avaient perdu en force. C'est là un des plus glorieux tributs que la civilisation ait reçus de la barbarie.

La ville de Constantin du moins, toute battue qu'elle était par les orages, se montrait encore à la tête d'un empire. Elle avait des princes, des frontières, un reste d'armée. Rome ne possédait que son nom, mais ce nom était si grand qu'il avait suffi pour élever la chaire de saint Pierre au-dessus de tous les trônes ou plutôt de tous les pavois guerriers d'alors. Mesurant la puissance des souvenirs, du nom, des formes de la domination romaine, Charlemagne, admirable génie, l'homme de tous les siècles qui laissa son siècle le plus loin derrière soi, avait inventé de ressusciter en Occident à son profit la majesté des Césars. Le sacerdoce et l'empire se disputèrent dès lors le privilège de conférer aux chefs des nations nouvelles les honneurs de la royauté. Le pontife chrétien qui officiait au capitole faisait ainsi valoir l'héritage de Samuel; le barbare qui s'appelait empereur, celui d'Auguste et de Trajan.

Cette habile innovation favorisa singulièrement les progrès du christianisme et ceux de la civilisation dans le reste du monde. Clovis s'était paré des titres de patrice et de consul, pour briller de

quelques-uns de ces reflets de gloire qui partaient toujours du trône des Césars. Le chagan (shahkan) des Hongres, le duc des Slaves de Bohême, avaient brigué ce titre de rois qui devait faire d'eux des membres de l'empire, et leur assurer un appui contre les hordes farouches du Nord. En cessant d'être un pouvoir domestique pour devenir à la fois une dignité romaine et un sacerdoce chrétien, la royauté semblait ne devoir plus dépendre du caprice des sujets. Pour accomplir cette révolution les chefs devaient d'abord convertir les peuples; et les peuples, auxquels des cultes sauvages ne suffisaient déjà plus, étaient promptement illuminés des clartés ou éblouis des mystères d'une religion, qui, cherchant ces cœurs farouches, les faisait battre enfin pour autre chose que les joies du combat et celles du pillage. D'ailleurs, la polygamie tombait devant l'Évangile; l'esclavage semblait devoir être adouci par sa parole. Le christianisme se trouvait avoir pour sectateurs les serfs et les femmes, les nations et les rois.

x[e] siècle.

Vers la fin du dixième siècle, l'évangile pénétra

chez tous les peuples d'origine slavonne. Les Lithuaniens seuls restèrent avec leur impur fétichisme, tradition méconnaissable des religions orientales (1). Mais la religion chrétienne, par la manière dont elle arriva aux duchés du Borysthène et à ceux de la Vistule, éleva entre eux une barrière plus grande que celle des distances, des inimitiés locales, des penchans contraires. Ceux qui touchaient l'empire grec passèrent sous le joug du schisme de Byzance, ceux qui regardaient Rome et l'Europe furent éclairés des lumières de l'église latine. Ici, les temps historiques s'ouvrent pour ces contrées.

C'était l'époque où la postérité de Robert-le-Fort se frayait le chemin au trône des Carlovingiens déchus, en sauvant la France du joug de l'étranger. La maison de Rurik, cet aventurier Scandinave dont le sang s'est perpétué six cents ans sur les trônes du Nord, régnait alors chez la

(1) M. Maltebrun, dans le volume VI[e] qui vient de paraître de sa *Géographie universelle*, et nombre d'autres savans révoquent en doute ces rapports. Nous persistons cependant à croire à l'origine indienne des cultes slaves, et nous espérons parvenir à le démontrer ailleurs. (Cette note était écrite avant la perte que les sciences déplorent.)

nation russe. Sur la Pologne régnait la maison de Piast, la seconde dynastie que compte l'histoire; la première que la critique avoue. Cette nouvelle famille de rois, dont le berceau se perd encore au milieu des fables, est ainsi appelée du nom de son fondateur, paysan obscur, et monarque bienfaisant, comme la plupart des demi-dieux de la Pologne. Ce Piast avait été pris à la charrue par les chefs de guerre, et désigné à leur choix, tout idolâtre qu'il était aussi bien que son peuple, par deux anges du ciel: c'est toujours la légende du marchand, de l'orfèvre, du Franc Samon. Il est même à remarquer que ses successeurs sont encore des Semo-vit, ou Semo-mislas et des Lezko. On peut conjecturer que le premier chef habile entre les Polaques qui sut, après l'heureux étranger, reprendre son ouvrage en ralliant ces tribus errantes, fut surnommé Piast, mot qui veut dire moyeu et soutien. Ce surnom se sera transmis comme un titre de gloire, et une sorte de distinction nationale. En effet, depuis la chute de la nombreuse lignée de rois qui en fit son patrimoine, et qui reste ainsi

désignée tout entière, on a toujours appelé des Piasts les citoyens polonais donnés pour compétiteurs aux candidats d'origine étrangère lors des vacances du trône. Jean Sobieski, par exemple, était un Piast.

Quoi qu'il en soit de ces obscurités, les dynasties de Piast et de Rurik avaient, dit-on, compté quatre ou cinq règnes ; Olga, princesse de Kiow, que les historiens grecs appellent archontesse de Russie, était allée, depuis quelques années, abjurer dans Byzance le culte des dieux slaves, lorsque deux princes, dont la vie est tissue de crimes et de miracles, Micislas en Pologne, Wladimir en Kiovie, comprirent le baptême parmi les clauses d'une alliance de famille qu'ils formèrent, le premier avec les rois de Bohême, le second avec les empereurs de Constantinople. Dambrowçka et la princesse Anne eurent la gloire d'être les Clotilde de ces derniers Clovis. Il fallut que le pape Jean XIII envoyât des prélats tirés de France et d'Italie, pour occuper les siéges créés aussitôt dans les duchés sauvages de la Pologne. Quand Micislas, pour prix de sa conversion, ré-

955.

967.

998.

clama ce titre de roi qui faisait l'envie de tous les chefs barbares, qu'Etienne de Hongrie venait d'obtenir, il essuya un refus glorieux pour le Saint-Siége. Benoît VII déclara ses peuples trop adonnés au brigandage et trop cruels envers leurs esclaves pour avoir à leur tête un prince honoré de l'onction sainte.

XIe siècle. Quelques années après, l'empire fut moins difficile que le sacerdoce, et le fils de Micislas, Boleslas Chrobri, l'un des plus grands hommes de la maison de Piast, guerrier terrible, qui fit un moment rentrer dans le sein de la mère-patrie les royaumes de Russie et de Bohême, Boleslas, disons-nous, reçut des mains même d'Othon III, dans l'église de Gnesne, le bandeau des rois. Toujours plus puissante, Rome contesta cette investiture, et les quatorze premiers successeurs de Boleslas renoncèrent au nom royal, pour ne pas payer le prix auquel les souverains pontifes voulaient mettre leur sanction. 1000.

Cependant, la race slavonne était entrée enfin tout entière dans la grande famille des nations chrétiennes et policées; et, chose singulière, il

arriva que la religion de J.-C. développa chez les Slaves d'Occident les élémens de la liberté, chez les Slaves d'Orient ceux de la servitude publique. Il devait arriver encore que la liberté serait mortelle aux premiers, que le pouvoir absolu ferait des seconds le peuple le plus formidable de la terre. Tel est l'étrange tour que prennent quelquefois les choses humaines!

Le christianisme fit pour la monarchie de Rurik ce qu'il avait fait pour l'Europe féodale: il donna aux esclaves un refuge, au chef de la nation un appui dans le sacerdoce. Kiow était alors le siège d'une civilisation superficielle, grossière, dépravée. C'étaient les corruptions du Bas-Empire transportées chez les barbares. Les arts et les vices même de la Grèce eurent besoin du concours des classes inférieures: elles se relevèrent. La noblesse, au contraire, restait ignorante et devenait efféminée: c'était renoncer à la puissance. Les grands-ducs achevèrent de recueillir cet héritage; et, comme les travaux, l'instruction, les austérités du sacerdoce répugnaient à la mollesse des seigneurs, les serfs purent pré-

tendre à ces honneurs et à ce pouvoir nouveau ; ils inclinèrent vers l'autorité souveraine avec l'obséquieux empressement des fortunes nouvelles. Le mariage des popes changea bientôt le clergé en une sorte de classe moyenne, distincte du gros de la nation par ses lumières, de l'aristocratie par son extraction et ses habitudes : elle se trouva liée d'intérêts avec le trône, et fit de l'obéissance passive une superstition de plus pour le peuple le plus superstitieux de la terre.

Par l'introduction de la langue grecque et la haine qu'ils vouèrent à l'église latine, les prêtres fermèrent tout accès aux législations plus généreuses, aux coutumes plus indépendantes de l'Occident. Cette milice religieuse servait ses princes comme elle allait quelque jour servir les Musulmans dans Byzance. A sa voix, une sorte de discipline mystique unit tous les Russes dans un culte fanatique pour la volonté du maître. Aussi, durant une suite de plusieurs siècles, ne voit-on de guerres civiles que par l'hésitation de l'obéissance entre des frères qui se disputaient, les armes à la main, l'héritage sanglant du trône.

Un historien remarque que, dans des divergences religieuses, à peu près les seules que les annales russes présentent, on a vu des hérétiques préférer la mort au plus grand malheur qu'ils comprissent, l'obéissance, au plus grand crime qu'ils connussent, la révolte : bizarre et terrible peuple chez qui la soumission ne savait finir, la rébellion commencer qu'au suicide !

Toutes ces causes ont fait de la Moscovie une nation et presque une armée de serfs intrépides, qui, malgré la longue léthargie où la plongèrent les deux siècles de l'invasion des Tartares, a rapidement grandi en civilisation et en puissance. C'est qu'autant le pouvoir absolu est malfaisant et corrupteur chez les peuples adultes, autant sa tutelle puissante les fortifie dans leur premier âge. La liberté leur serait mauvaise alors, comme aux jeunes hommes la volupté trop tôt goûtée. Le despotisme est un maître sévère qui développe, qui éclaire par une rude discipline et des moyens violens; la liberté, une institutrice indulgente qui énerve, corrompt et tue. Ceci nous ramène à la Pologne.

Entourée de nations à demi sauvages et ne communiquant avec elles que par le pillage et la guerre, la Pologne n'avait point allégé, pour les masses asservies, le poids de leurs fers. Les honneurs de l'Eglise ne pouvaient descendre jusqu'à des êtres aussi incultes que dégradés. Le maître, le noble, la vraie nation, se saisit sans partage de ce nouveau moyen d'empire, et l'intervention de la puissance religieuse fut un poids de plus qui écrasa la classe déshéritée.

En même temps que l'esclavage ne se trouva point adouci, l'autorité royale ne se trouva point fortifiée. Le clergé ne forma jamais un ordre; il eut rarement des intérêts à part; c'était comme nobles, et non comme évêques, que les chefs de l'Eglise polonaise intervenaient dans les affaires publiques. Ce ne fut pas aux sujets qu'ils parlèrent d'obéissance, ce fut aux rois. Plus d'un prince tomba devant l'opposition des évêques. Le sacerdoce, en donnant à la multitude ombrageuse des assemblées d'habiles interprètes et en quelque sorte des tribuns sacrés, ne fit, par cette fatalité qui tourna tous les incidens contre la

Pologne, que créer au trône des périls nouveaux, à l'anarchie une nouvelle puissance.

Ajouterons-nous que l'introduction de la langue latine comme langue religieuse, et par suite comme langue politique du pays, produisit dans les termes une confusion qui ne tarda point à passer dans les pouvoirs? Le mot de république polonaise fut employé d'abord dans le sens général où les Romains le prenaient d'habitude, sans y attacher la condition de formes particulières de gouvernement. Les étrangers l'entendirent bientôt dans l'opposition qu'il a présentée chez la plupart des modernes aux doctrines et aux institutions de la monarchie. Les Polonais finirent par le comprendre comme on faisait au dehors, et c'est une chose curieuse que de suivre dans les écrivains ou les orateurs les progrès que fit cette méprise et les résultats qu'elle a enfantés. On en vint à s'épouvanter de tout rapport avec les royautés héréditaires et puissantes du reste de l'Europe, comme d'une infidélité aux traditions des ancêtres, aux constitutions antiques de l'État, au nom même adopté par la patrie.

Les publicistes nationaux ou étrangers qui ont traité de la constitution polonaise, se sont donné grand'peine pour chercher dans ce chaos sanglant des lumières sur les formes primitives et les droits antiques de l'autorité royale. Le flambeau de l'histoire ne pouvait que leur prêter un jour trompeur. On trouve des précédens pour l'ordre héréditaire; on en trouve pour l'ordre électif. Les écrivains ont, au gré de leurs passions, épaissi ces nuages. La vérité est que long-temps ces peuples ne possédèrent pas de droit public. Ils n'avaient que des coutumes; le *krola* fut dans ses palais de bois, comme auparavant sous les tentes, président des assemblées, général et juge: ce poste appartenait à qui le recevait du vœu de tous. Seulement, il arriva que ce vœu fut renfermé long-temps entre les membres d'une même famille, parce que les parens du chef avaient pu se former de longue main une clientelle, qu'ils avaient pu s'honorer par des commandemens et des batailles. C'est ainsi qu'au milieu des choix arbitraires, des élections sanglantes, des dépossessions, des catastrophes, la

maison de Piast réussit à régner quatre cents ans; alors les nobles, épars sur un vaste territoire, ne sentaient pas la royauté. Dès que la civilisation eut compliqué les ressorts, l'impatience native se tint toujours en éveil. La vieille liberté Sarmate fut mise constamment en pratique, et une grande nation demeura ce qu'avaient été les hordes nomades, un camp où le glaive régnait, où le sang ruisselait à flots.

Cependant, une fois, la noblesse parut comprendre l'utilité de la concorde et celle d'un trône placé au-dessus de tous les orages. Après le grand Boleslas Chrobri, était venu le règne du faible Micislas II qui laissa la Bohème, le Holstein et le Mecklembourg se détacher pour jamais du faisceau de la domination polonaise. Son fils Casimir, encore mineur, fut élu roi. La reine-mère Riksa fut élue régente par des hommes à qui plaisait le gouvernement d'un enfant et d'une femme. Mais cette femme prit à la lettre le titre qu'elle portait. Elle voulut régner, tenta d'améliorer le sort des classes inférieures, fut chassée avec son fils et vit régner à sa place les dévas-

1025.

1034.

1036.

tations, le meurtre, la terreur. En ce moment, les serfs se soulevèrent. Ils avaient reçu le christianisme comme un bienfaiteur, et ses promesses temporelles n'étaient pas tenues; leur rébellion obligea la noblesse, qui ne savait qu'opprimer, à s'occuper de se défendre. Elle recourut dans ce péril aux miracles, à la prudence, à l'ordre, enfin à la royauté : ses députés cherchèrent par toute l'Europe le jeune roi proscrit.

1040.

Ce prince, le premier des rois de Pologne du nom de Casimir, le premier que la France vit passer de ce trône lointain dans un de ses cloîtres, s'était lié par des vœux éternels à la vie monastique, dans l'abbaye déjà célèbre de Cluny. Il grandissait en paix sous les auspices du roi Henri Ier, tout occupé alors de contester la Normandie à l'illustre bâtard qui allait soumettre l'Angleterre.

A l'aspect des grands de Pologne arrivés à Cluny pour lui offrir sa couronne perdue, le jeune religieux s'étonna. Les grands aussi, en voyant revêtu du cilice le prince qui devait conduire leurs armées, hésitèrent. Mais le Saint-Siège intervint; trois pontifes se disputaient dans

Rome, les armes à la main, la chaire de saint Pierre. L'un d'eux consentit à briser les chaînes sacrées de Casimir; et le jeune Bénédictin régna. Il régna, soumit les factions, et fit rentrer les serfs dans le sommeil dont cette classe déshéritée ne devait plus sortir.

Casimir I[er] laissa un fils d'un génie plus haut que lui, grand homme de guerre, l'effroi des étrangers, le conquérant de la Kiovie, le vainqueur des Bohêmes et des Prucziens, mais destiné à expier, malgré sa gloire, la paix intérieure du règne précédent. Boleslas II était son nom. Les Russes l'avaient surnommé l'intrépide. Il trouva ses sujets fatigués d'obéir, et l'évêque de Cracovie fut pour lui un adversaire plus redoutable que les princes ses voisins. Ce prélat, appelé Stanislas Szeziponowski, battait en brèche l'autorité royale et ressuscitait les morts. Lassé de ses agressions et de ses miracles, Boleslas, au lieu de respecter sa divine puissance, se délivra, dit-on, de lui par un assassinat. Aussitôt Grégoire VII, ce conquérant sacré devant qui s'étaient humiliés Robert Guiscard, Salomon de Hongrie, le malheu-

1058.

1079.

1081. reux empereur Henri IV, arrive avec ses foudres au secours de la liberté polonaise en péril. Il lance l'interdit sur le royaume, délie les peuples de leurs sermens, sanctifie l'évêque, dépose le roi, le réduit à errer sans pain et sans asile, dans l'Europe remplie alors du ferment des croisades. Depuis ce temps, tout roi de Pologne, avant d'être couronné, va verser des pleurs sur le tombeau de saint Stanislas, et demander pardon au pontife, au Saint-Siège, à Dieu, du forfait de son prédécesseur. Depuis lors aussi, l'histoire répète fidèlement les anathèmes de Grégoire VII et ceux des écrivains nationaux contre la mémoire de Boleslas. Tous racontent les crimes sans nombre qui avaient soulevé ce qu'ils appellent les pieuses remontrances de l'évêque de Cracovie. Un de ces crimes est d'avoir voulu, assure-t-on, obliger toutes les femmes de son vaste empire d'allaiter de jeunes chiens, et de paraître toujours en public, portant suspendus à leur sein découvert ces étranges nourrissons. Des fables si ridicules et les chroniques bien lues disent assez que, dans les luttes où le sujet perdit la vie et le roi la cou-

ronne, le bon droit était du côté de l'autorité royale.

C'est ainsi que la proscription des princes, et après leur mort les calomnies de la postérité, échos fidèles des calomnies contemporaines, ont châtié tous ceux qui ont fait effort pour créer au sein de la Pologne un pouvoir solide et tutélaire. Rien n'est plus étrange que de voir les annalistes modernes de cette malheureuse contrée, quels que soient leur pays et leur doctrine, répéter docilement ce qu'ils nomment les cris de la nation contre des despotes farouches. Ce sont les faits qui crient, et crient en vain contre de tels jugemens. On transcrit toujours les devanciers; les devanciers étaient des gentilshommes ou des prélats qui ne comprenaient pour leur patrie, comme eux-mêmes s'exprimaient, que *la liberté* et *l'égalité,* antique formule de ces peuples qu'ainsi la révolution française n'eut pas la gloire d'inventer, qu'elle n'eut point la force d'appliquer mieux. Le premier écrivain judicieux qui recueillera les fastes de la Pologne, protestera souvent contre les décisions de la fortune,

en réformant tout aussi souvent les arrêts de l'histoire.

Les Polonais, au contraire de ce qui s'est toujours passé dans le reste du monde, ne laissèrent le pouvoir s'affermir qu'aux mains de monarques imbécilles. Là, ce furent toujours les grands rois qui tombèrent: ceux-là se perdaient en tentatives hardies pour plier au joug des lois les hommes libres, et adoucir aux serfs le joug de l'esclavage.

Ainsi, l'autorité suprême, qui allait partout s'enrichissant des dépouilles de la puissance féodale, ne fit en Pologne que s'affaiblir par le progrès du temps. Toutes ses prétentions d'agrandissement venaient se briser contre une masse d'hommes compacte, indépendante, courageuse, où il n'y avait prise nulle part pour les menaces ni les divisions. Dans leur ambition de liberté, dans leur fierté jalouse, les nobles ne supportaient entr'eux aucune distinction; ils repoussèrent long-temps les ordres étrangers, et ne connurent point, jusque vers les derniers temps, les titres non plus que les institutions et les charges féodales dont ces titres sont aujour-

d'hui une ombre et un souvenir. Ils allaient jusqu'à vouloir que chacun fût égal à tous. C'est donc, pour vrai dire, à une démocratie de nobles que la royauté avait affaire. Les Piast multiplièrent des efforts habiles pour créer, au sein de cette démocratie, des grands; à côté de ces nobles, une bourgeoisie. Ce furent choses également difficiles à faire. Dans une hérédité constamment orageuse et souvent rompue, nul dessein ne pouvait être exécuté avec persévérance. A la différence des autres états, ce furent là les sujets qui eurent une politique uniforme et suivie.

Ailleurs le temps avait promptement établi des hiérarchies. L'ordre héréditaire s'était propagé depuis la royauté jusqu'au moindre fief, par le besoin réciproque d'assujétir la nation vaincue et d'assurer à chacun sa part de conquête. En Pologne, les woiewodes ou chefs de guerre, d'administration, de justice, qui prirent de l'Empire le nom de palatins, les castellans, lieutenans des woiewodes, les starostes, sortes de bénéficiers, de magistrats, de commandans

d'armes inférieurs, loin de fonder une aristocratie en se perpétuant dans leurs charges, ne furent pas toujours nommés par le prince. Leur autorité, celle surtout des palatins, excita également les ombrages des rois auxquels ils devaient obéir, et des nobles auxquels ils devaient commander. Il n'y eut donc, pour ainsi dire, ni lien ni autorité nulle part.

On ne s'étonnera point que de tels hommes joignissent à cet orgueil qui ne supporte rien au-dessus de soi, celui qui abat, foule aux pieds, écrase tout ce qui est au-dessous. De peur d'avoir à partager la puissance avec des inférieurs élevés en richesse et en lumière, ils attachèrent le déshonneur à toute profession utile comme à une marque de servitude. Leur maxime fut que la noblesse ne se perd pas par l'indigence et la domesticité, qu'elle se perd par le commerce et l'industrie. Leur politique s'affermit dans l'ancienne coutume d'éloigner du métier des armes la masse entière des serfs, et parce qu'on avait appris à les craindre, et parce que l'on continuait cependant à les mépriser. Enfin,

s'effrayant de tout concours comme d'un péril, de toute supériorité comme d'un outrage, de tout pouvoir comme d'une usurpation, de tout travail comme d'une déchéance, c'était une société qui se constituait en hostilité avec tous les principes sur lesquels reposent les sociétés humaines.

Affaiblis de cette manière contre l'étranger par leur liberté autant que par leur tyrannie, inférieurs à tout ce qui les entourait en nombre ainsi qu'en discipline, les Polonais furent le seul des peuples belliqueux connus dans le monde à qui la guerre ou même la victoire ne donna jamais ni des conquêtes, ni la paix. D'uniformes combats contre les Allemands, les Hongrois, les Moscovites, les pirates du Nord, tous acharnés déjà sur la Pologne comme sur une proie dévouée, occupent la suite entière de ses annales. Elle vit la Moravie, les Marches, le Brandebourg, la Poméranie passer successivement sous d'autres lois, comme avaient fait la Bohème et le Mecklembourg, sans songer à fonder dans un gouvernement à la fois bienfaisant et fort pour tous,

un rempart qui protégeât contre la marche progressive de l'étranger les restes de sa grandeur. Elle devait subir jusqu'au bout tous les malheurs d'une aristocratie impitoyable et d'une folle égalité.

XII[e] siècle. Vainement le temps dans sa marche, en brisant le faisceau de cette égalité farouche et oppressive, réussit où les rois avaient échoué. La Pologne devait, dans le cours entier de ses destinées, différer des autres nations européennes. Chez elle, une bourgeoisie germa d'abord; l'aristocratie fleurit plus tard, et il arriva de cette combinaison que toutes deux furent sans racines. Nous allons voir la première naître et périr aussitôt; la seconde, dans ses efforts pour s'établir au pouvoir, a de nos jours déterminé la chute de son pays.

Le douzième siècle fut un long incendie. La Silésie, prête à se séparer à son tour du tronc antique, et à livrer ainsi le cours même de l'Oder en des mains ennemies; les nouveaux états qui se formaient des débris de la puissance polonaise entre la Baltique et le Danube, agrandis

aux dépens de la mère-patrie; les incursions des Lithuaniens, des Hongrois, des Prussiens, de ceux de Brandebourg, encouragées; tous ces peuples prenant l'importance que perdaient les fils des Slaves; des révolutions, des interrègnes, des massacres, telle se présentait la Pologne lorsque deux grands événemens se passèrent.

XIII^e siècle.

1230.

Impuissante à se défendre contre les Prussiens, ces barbares campés au centre de son territoire, elle appela, pour sauver sa foi et son indépendance, un funeste secours, celui de l'ordre teutonique. Croisés qui n'avaient plus rien à faire en Palestine, guerriers qui cherchaient des païens à vaincre et des foyers à conquérir, prêtres qui disaient la messe leur cuirasse sur le dos et leur glaive au flanc, ces chevaliers furent installés dans le palatinat de Culm pour baptiser les Prussiens dans le sang et défendre la république des assauts de ces colonies sauvages. Mais bientôt la république eut ses défenseurs mêmes à combattre; ce furent d'autres guerres acharnées; et le jour devait arriver où, sujette des margraves de Brandebourg et suzeraine des Prussiens convertis par

le fer et le feu, cette congrégation de soldats sacrés constituerait aux dépens de la Pologne une puissante monarchie; et, chose bizarre, la plus grande des souverainetés protestantes du continent.

1240. En même temps que l'ordre teutonique, d'autres hôtes parurent au sein des provinces polonaises. Ceux-ci ne s'annonçaient pas comme des confesseurs, des colons, des alliés; l'incendie volait devant eux. La destruction, la mort, des barbaries effroyables formaient leur cortège. Là où ils avaient passé, il ne restait pas pierre sur pierre; il ne restait pas derrière eux ame vivante. Tout ce qui ne tombait point égorgé, les femmes, les enfans, des populations entières, troupeaux chargés de plaies et de chaînes, se voyaient traînés en esclavage. L'Europe s'ébranla d'épouvante. C'était une inondation de Tartares, les soldats des héritiers de Tchengis-Kan qui venaient rendre aux nouvelles nations de l'Europe les maux qu'elles-mêmes avaient autrefois versés sur les terres de la domination romaine. Le duché de Moscou, la république de Novogorod, puissante par le commerce et par les armes, tous

les états russes, toute la Lithuanie plièrent sous le torrent destructeur. La Pologne fut sillonnée en tout sens de ses ravages.

Boleslas V ou le Pudique régnait alors. Seul prince de ce nom qui n'ait pas été un grand homme, sorte de moine couronné qui priait au lieu de régner et de combattre, qui se croyait obligé, sur ce même trône où plusieurs monarques arrivèrent du cloître, sous l'autorité du Saint-Siège, pour être époux et rois, à laisser sa femme stérile à ses côtés comme son épée, il abandonna son royaume aux barbares. Une colonne de feu, envoyée d'en haut à sa prière, fut à peu près l'unique défense qu'il leur opposa dans les champs de la Silésie. Par malheur, la magie servit les infidèles mieux encore; ils vainquirent le miracle par les enchantemens et les Polonais par le glaive. L'Allemagne crut toucher à sa dernière heure.

1241.

Cependant, ces combats et ces défaites même sauvèrent l'Occident. Les Tartares fatigués ne purent que promener leur furie d'un bout de la république à l'autre. Ce fut entre le Volga et la mer

Noire qu'ils fixèrent leurs établissemens, ayant les descendans de Rurik pour tributaires et pour vassaux, détruisant ou du moins arrêtant pour longues années dans le nord les rapides progrès de la civilisation grecque, privant ainsi la Pologne de l'utile voisinage de peuples policés, et fixant une guerre opiniâtre de plus le long de ses confins.

Misérable émule de son glorieux contemporain le grand roi saint Louis, Boleslas pesa cinquante ans sur ses peuples du poids de son igno- 1279. rante et désastreuse piété. Après lui, tous les fléaux déchaînés contre la république, les invasions de ses voisins, les guerres de ses woiewodes, les attentats des évêques, l'anarchie, continuèrent leurs ravages cinquante ans encore, sous les 1295. règnes confus de Lezko le Noir, de Przémislas II qui reprit le titre de roi pour consacrer sa puis- 1296. sance et mourut assassiné, de Wladislas Loketek, et du roi de Bohème Venceslas, appelés tour à 1300. tour au trône par les factions.

XIVe siècle. Enfin, la couronne, que se disputaient tous les princes du sang de Piast, se fixa, parmi ces

orages, au front de Casimir III, et tout changea. 1333.
Spirituel et poli, doux mais ferme, habile dans la guerre, plus habile dans la paix, amoureux des sciences, des lettres, des arts et trop amoureux des femmes, tel était ce prince qui sut se rendre respectable aux factions ainsi qu'à l'étranger. Des victoires signalèrent ses commencemens; il ne triompha que pour pacifier. La paix fut achetée au prix de deux belles provinces; il fallut souscrire la cession définitive de la Silésie et de la Poméranie, que ses prédécesseurs n'avaient pas su défendre. Après la ligne de la Saale, après celle de l'Elbe, après celle de la Sprée, la barrière même de l'Oder se trouvait perdue; mais le Brandebourg et la Bohème, contraints de poser les armes sans prétendre à des conquêtes nouvelles, l'ordre teutonique dépossédé de la Cujavie, les Lithuaniens réprimés, la Wolhynie reprise sur les Tartares, ces peuples rejetés pour jamais derrière le Borysthène, toutes les frontières enfin affermies, c'étaient là des biens immenses, et la Pologne respira.

L'heureux Casimir sut en même temps forcer la noblesse épuisée à l'obéissance. Les lois régnèrent ; leur niveau courba ces têtes indociles. Toujours mêlée avec l'administration et le commandement militaire, la justice fut du moins dépouillée de quelques-unes de ses formes barbares. On vit de sages réglemens établis, des places fortes construites, des monumens élevés, les arts conviés de tous les coins de l'Europe, une riche université fondée au sein de Cracovie. Cette université reçut et conserva le nom de ville de Sorbonne, en mémoire de ce que des docteurs de la Sorbonne de France vinrent enrichir de cette institution la capitale que le Franc Samon avait bâtie.

Casimir, roi législateur, prit surtout en pitié la servitude des classes inférieures ; son règne se composa d'efforts pour les relever de leur misère. Le siècle affreux qui venait de s'écouler avait commencé, par ses calamités même, l'établissement d'une classe moyenne. Il fallut bien, sous le poids de tant d'invasions, enrégimenter les serfs; et le métier des armes, les faveurs des

rois créèrent parmi eux quelques existences favorisées. L'introduction des arts de l'Europe dota quelques cités d'une bourgeoisie plus éclairée que l'ordre équestre, enrichie par ses travaux, empressée à recueillir la dépouille des maîtres du sol ruinés par la guerre, initiée par l'amour de l'étude à la connaissance des lois romaines, et par la connaissance des lois aux charges de l'administration, quand une administration se forma. Déjà Lezko le Noir avait introduit en Pologne ces libertés municipales qui, sous le nom du droit de Magdebourg, propageaient dans les provinces allemandes toutes les prospérités. Casimir fit plus; il osa consacrer pour les paysans le droit de devenir soldats, instituer pour les nobles qui assassinaient des serfs la peine d'une amende de plusieurs écus, régler les privilèges des citadins, leur accorder une juridiction, aplanir devant eux l'accès du sacerdoce, appeler même aux diètes les bourgeois de quelques-unes des villes les plus florissantes. Il voulait élever ces communes au rang d'un ordre dans l'État, et, inquiet de leur

faiblesse, il imagina de prendre au dehors une bourgeoisie toute faite pour la transplanter dans les déserts de la Pologne. Des ouvriers, des négocians, des juristes, des professeurs, accoururent en foule d'Allemagne dans ses cités agrandies. La république brilla d'un éclat inusité. Cracovie posséda en même temps dans ses murs les rois de Danemarck, de Chypre, de Hongrie, l'empereur Charles IV, nombre de princes qui venaient assister au mariage d'une nièce de Casimir; et telle était la condition où les classes industrieuses et éclairées s'étaient élevées promptement, à l'ombre de la protection royale, qu'un bourgeois d'immense richesse, l'Allemand Verync, reçut un jour à sa table toutes ces têtes couronnées. Il fut même revêtu de la charge de trésorier de la couronne. C'était le temps où dans l'Europe entière le peuple des cités faisait effort pour prendre rang parmi les puissances, où se pressèrent à la fois, témoignages d'une grande et profonde réaction, les triomphes de la liberté helvétique, les tentatives de l'Anglais Wat Tyler, la domination de ce

Rienzi, le dernier tribun des Romains, la querelle des Phallburgers d'Allemagne, le règne enfin des fameux états de Paris, et la rapide fortune d'Étienne Marcel; c'était le temps de la publication de la bulle d'or et des débuts de Charles-le-Sage.

A force de bienfaits, le roi de Pologne encourut ces remontrances de l'évêque de Cracovie, devant lesquelles ses prédécesseurs étaient souvent tombés du trône. Le prélat trouvait un trop plausible prétexte dans les tendres faiblesses et les désordres croissans du prince. Casimir sut plier à propos, mais sans déposer ses droits au titre de roi des paysans dont ses contemporains le poursuivirent, et que la postérité ratifie en mettant à la place le surnom de Grand.

L'habile monarque s'était occupé cinquante ans de donner à la Pologne ce dont elle a manqué, un peuple et des lois. Malheureusement cette vie glorieuse eut enfin un terme; et il y a un instinct, nommé esprit de corps, qui ne meurt pas, qui éclaire, plus sûrement que ne feraient les calculs du génie, les masses les plus bornées

1370.

sur les intérêts communs. La démocratie nobiliaire se mit à détruire les créations du grand roi avec autant de persévérance et plus de succès que le trône n'en avait eu pour les préparer; des princes de race barbare survinrent, et ils abandonnèrent la politique des Piast pour tremper dans les haines de la noblesse polonaise. Toutes les institutions de Casimir furent abolies; on alla jusqu'à interdire aux bourgeois le droit d'acheter des terres. Et de ce règne magnifique, le seul où il y eut gloire au dehors et paix au dedans, parce qu'une autorité puissante veilla sur la patrie, il ne resta bientôt que le fléau d'une population étrangère appelée pour hâter les progrès de la civilisation et ceux de la richesse publique, mais qui ne fit que les corrompre et les étouffer.

Les historiens ont reproché au grand Casimir d'avoir introduit les Juifs par amour pour une fille de ces nomades du monde policé, alors usuriers partout, parce qu'ils étaient partout proscrits. Cromer a même raconté qu'il avait laissé deux de ses filles grandir dans la re-

ligion de leur mère. Nul chrétien au monde ne l'eût fait alors, et ce sage monarque l'eût osé moins qu'un autre. La vérité est sûrement qu'il ouvrit son royaume aux Israélites, comme il l'eût ouvert à l'industrie, au commerce, à la finance même; et ce peuple fournissant à la noblesse toutes les ressources d'une civilisation croissante, sans prétendre à une existence politique, sans éveiller la crainte d'une concurrence importune, il conserva en Pologne ses privilèges, tandis que la bourgeoisie polonaise perdit ses droits. Ce qui, dans la pensée de Casimir, devait propager l'industrie, la perdit sans retour: les nobles eurent plus que jamais horreur et mépris pour les professions utiles. Ces professions suffirent pour ravir au sang sa vertu. La richesse, fruit du travail, déshérita les familles nobles elles-mêmes des prérogatives qu'elle aurait dû conférer; et multipliée seule par des lois protectrices, cette population étrangère au culte, aux institutions, aux destinées de la patrie, est restée jusqu'à nos jours attachée au sol des provinces polonaises comme une lèpre dévorante.

La maison de Piast avait présidé aux destins de la république cinq cent vingt ans, si l'on admet son fondateur douteux et sa chronologie plus douteuse encore, ou du moins quatre siècles entiers, à ne compter que de Micislas, premier prince chrétien. Cette maison, féconde en grands hommes, cessa de régner avec Casimir III, le plus grand de tous. Il n'avait laissé que des filles. Quoique les princes de son sang fussent loin de manquer à la Pologne, puisqu'ils la troublèrent deux cents ans de leurs discordes domestiques, les assemblées appelèrent au trône le roi de Hongrie Louis, neveu de Casimir par les femmes. Un étranger tint paisiblement le sceptre pour la première fois, nouveauté mémorable, parce qu'à ce règne de dix années se rattachent l'avènement d'une dynastie célèbre et les révolutions les plus importantes de l'histoire polonaise.

1370.

Ici un nouveau spectacle nous attend. La nation, l'État va se constituer. Aux coutumes d'une société barbare succéderont des lois; mais ces lois ne seront que les vieilles pratiques consacrées, et le droit, en se montrant sur cette terre

malheureuse, ne fera que prêter aux traditions de la force son nom et son autorité.

Sous le long empire des Piast, une seule institution s'était établie, celle d'un corps sans attributions fixes, dépositaire permanent de la volonté nationale. Les rois, dans les commencemens, afin de donner une sanction et un appui à leur puissance, réclamaient pour tous leurs actes les conseils et le contre-seing des hommes considérables qui étaient près d'eux, qui les avaient aidés à monter sur le trône, qui pouvaient à tout moment les en précipiter : ainsi naquit le sénat.

Composé peu à peu des évêques, des palatins, des castellans, d'un staroste, de tous les grands officiers de la république, ce corps ne fit pas ombrage à la noblesse, parce qu'elle y voyait le gardien de ses intérêts, l'exécuteur de ses caprices. Mais le poste de sénateur ne put jamais être héréditaire. Il fallut des siècles pour que la Pologne s'accoutumât à y reconnaître une dignité, et cette dignité fut long-temps, en quelque sorte, tribunitienne et populaire. Le

sénat était moins le lien du trône et des sujets que celui des diètes successives entre elles. A la longue, il prit rang comme le second des trois ordres : le roi constitua le premier; le troisième comprit tous les nobles, c'est-à-dire la nation; c'est ce qu'on appelle l'ordre équestre.

A l'avènement du roi Louis, la nation s'occupa de régler les droits qu'elle déléguait avec la couronne. En dressant l'inventaire des prérogatives royales, elle obligea son chef à le souscrire. Ce fut là ce qui a été depuis nommé *pacta conventa*. Chaque monarque eut à les consacrer de son serment : mais ces chartes devaient être fixées de nouveau, à toutes les vacances du trône, par l'assemblée qui précédait l'élection; et dès lors, acceptées avec empressement par les candidats avides de plaire, elles ne pouvaient manquer de se grossir de règne en règne des précautions nouvelles dont l'inquiétude nationale s'épuisait à les charger. Les malheurs publics s'accrurent ainsi; ils se perpétuèrent par ce qui semblait devoir en préserver l'avenir.

Dès la première fois, la diète s'avisa de sti-

puler que toutes les charges seraient irrévocables. Les rois ne pouvaient plus que les conférer; dépositaires d'une ombre de pouvoir, on la leur rendait ainsi redoutable. Ils allaient avoir des généraux plus maîtres qu'eux de l'armée, des ministres plus maîtres qu'eux des affaires, des grands-officiers qui seraient moins leurs serviteurs que leurs geôliers.

Tandis qu'on liait la main du prince par de telles chaînes, Louis de Hongrie, qui semblait n'avoir accepté le fardeau de cette royauté orageuse que pour servir les intérêts de sa propre nation et ceux de sa famille, ne craignit pas d'aliéner du territoire de la Pologne deux ou trois provinces, pour en doter son gendre, le marquis de Brandebourg, et ses peuples hongrois; il osa même convoquer à Bude une diète polonaise, dans l'espoir d'obtenir à ses violences une ombre de sanction. Douze Polonais seulement parurent; onze souscrivirent aux actes de spoliation et de déshonneur : le douzième, l'évêque Lubranski, eut la gloire de braver les périls du refus.

1381. Peu après, une diète vraiment nationale se réunit; Louis s'y rendit à la tête d'une armée. Au moment où il se présentait dans l'assemblée, la hache du bourreau venait, par ordre de la diète, d'abattre aux pieds de son trône les têtes des onze citoyens infidèles. Et, le croirait-on? c'est sur les donations de ce roi étranger, hostile, désavoué de cette façon sanglante, que, quatre cents ans plus tard, l'Autriche et la Prusse se sont fondées pour démembrer la Pologne, en frappant à l'honneur de leur attentat des médailles sur lesquelles on lisait: *Vindicata jura*: les droits ressaisis, la justice vengée!

1382. Comme le dernier des Piast, Louis ne laissa que des filles. Le marquis de Brandebourg, voisin qui grandissait en puissance aux dépens de la Pologne, avait épousé l'aînée. Il annonçait la volonté de garder un ministre chargé de la haine

1384. publique: les comices le chassèrent. La seconde fut élue; elle devait recevoir un époux du choix de ses peuples: jeune, belle, passionnée, Hedwige leur demanda le duc d'Autriche, son cousin, beau prince, avec qui, disait-elle dans sa ten-

dresse naïve, elle avait été élevée dans le même lit. Le duc, en briguant à Cracovie les suffrages de la Pologne, ne réussit qu'à compromettre grandement la gloire de la jeune reine. Il se vit contraint de fuir devant un rival en qui son amante repoussait un idolâtre et un barbare, en qui la Pologne aimait une dot formée de tout un peuple; c'était le grand-duc de Lithuanie Jagellon. 1386.

Les nombreux démembremens de la race slavonne, qui étaient demeurés jusqu'alors indépendans des gouvernemens russes et polonais, les Lettons et les Driwères, occupaient un vaste territoire entre la Baltique, la Dwina et le Borysthène. Gidimin, grand homme de guerre qui arriva au gouvernement de la Lithuanie par un assassinat, avait soumis à ce duché la Samogitie, la Sévérie, la Semigalle, les Russies blanches et rouges. Les nombreux enfants de Gidimin s'étaient partagé son puissant héritage. Jagellon l'avait recueilli presque tout entier. En rentrant dans le sein de leur race, tous ces peuples apportaient à la Pologne des habitudes belliqueuses,

une contrée fertile et des frontières. Cette vieille Polaquie, étendue autrefois des bouches de l'Elbe aux bords du Pont-Euxin, et maintenant pressée, comme une étroite lanière, entre les Prussiens et les Hongrois, les Brandbourgeois et les Tartares, sans avoir de limites certaines à peu près nulle part, réparait à la fois toutes ses pertes. La Duna et le Borysthène passaient ensemble sous ses lois; Kiow et l'Ukraine rentraient sous son empire. Tandis que les enfans de Rurik continuaient de transplanter plus au nord, vers Novogorod et Moscou, leur frêle monarchie tributaire des Tartares, la nation russe tout entière se trouvait assujettie à la nation polonaise. C'était encore la plus vaste et la plus compacte des souverainetés d'alors; c'eût été facilement la mieux défendue. Comment douter qu'elle ne soumît sans peine les Prussiens indociles; qu'elle ne ressaisît la frontière de l'Oder? Appuyée alors à de grands fleuves sur ses extrémités, à la mer Baltique dans le nord, aux monts Crapathes dans le midi, cette vaillante nation pouvait défier le monde. Tels étaient les biens que promettait le grand-duc Jagellon.

Petit, laid, cruel, toujours vêtu de peaux de bêtes fauves, ce barbare épouvantait la tendre Hedwige; mais il fallait rester reine, et elle se laissa vaincre à la séduction pieuse de le gagner, avec les vingt autres petit-fils de Gidimin et tout son peuple, aux autels de Jésus-Christ. Il prit, sur les fonts baptismaux, le nom de Wladislas IV, et il travailla aussitôt à propager l'Évangile chez les Driwères, tantôt en missionnaire fervent et en pieux prédicateur, tantôt en roi farouche, en impitoyable bourreau. D'ordinaire, pour aller plus vite, on rangeait par troupes ces néophytes sauvages sur les bords d'un fleuve, et tandis que, le glaive à la main, le monarque recueillait leurs sermens de renoncer au serpent sacré, et les faisait descendre tous ensemble au milieu des eaux, un prêtre prononçait sur chaque troupe les paroles du baptême, et donnait un seul nom pour tous.

xv^e siècle.

Malheureusement, les peuples de Lithuanie différaient déjà de penchans avec leurs nouveaux concitoyens. Repoussés vers Novogorod et Kiow par les combats des chevaliers porte-glaives,

anciens croisés allemands établis en Courlande et en Livonie pour y propager avec la torche et l'épée la foi catholique, ils n'avaient d'inclination qu'aux habitudes des peuples russes. Ce qui avait pénétré de christianisme parmi eux leur était venu de ces contrées; la religion grecque eut toujours plus de faveur dans leurs provinces que le rit latin. Elle régnait souverainement dans la Russie blanche, dans la Russie rouge, dans les Wolhynies; elle fit de rapides progrès au sein de la petite Pologne tout entière, et envahit surtout le bas clergé. Le Saint-Siège flatta en vain les curés de la permission de conserver réunis le mariage et le sacerdoce; ils restèrent fidèles, et leurs troupeaux avec eux, à la religion russe. Ce fut un nouveau ferment destructeur qui se trouva bientôt scinder en deux zônes ennemies la nation polonaise.

C'était aussi vers les coutumes politiques des Moscovites que les Lithuaniens se sentaient portés. Mêlés anciennement de Finnois et de Mongoles, ils s'étaient pliés depuis long-temps à l'ordre héréditaire, et formaient, errans dans les

forêts, un état despotique; tel était sur eux l'empire de leur grand-duc qu'un historien presque contemporain (1) raconte que, condamnés par lui à mourir, ils dressaient eux-mêmes la potence, et, de peur de déplaire par des retards, consommaient leur supplice en toute hâte: sujets si dociles, qu'ils craignaient la disgrace jusque sur l'échafaud.

Avec cette diversité de penchans, les deux branches de la famille slavonne eurent de la peine à se confondre. La Lithuanie lutta long-temps à main armée contre la réunion. Un prince du sang de Gidimin, le célèbre Vitold, la tint près de quarante ans en révolte contre son cousin Jagellon. Ces inimitiés nationales, souvent adoptées par les rois eux-mêmes, suscitèrent plus d'un siècle d'orages. Cependant on ne peut douter que l'accession du grand-duché n'ait grandement fortifié et pour long-temps soutenu le corps affaibli de la Pologne. Jagellon ressaisit sur les Hongrois la frontière des monts Crapathes, sur les Russes et les Tartares toutes les places

(1) Cromer, *Hist. Pol.*, l. XIV.

de la Kiovie, sur les Prussiens quelques districts des bouches de la Vistule. Grace à lui, les Polonais, après tant de siècles, revirent les rivages de la mer Baltique; on raconte qu'ils dansèrent de joie à l'aspect de ses flots d'azur. L'ordre Teutonique, le duc de Poméranie, le woiewode souverain des Moldaves, celui des Walaques rendirent hommage dans les diètes à la nation polonaise comme ses cliens et ses vassaux.

La Bohême voulut aussi se replacer sous cette égide respectée, et Jagellon refusa de ceindre une couronne de plus. Il avait assez à faire d'employer sa puissance à pacifier ses États en brisant les résistances de la Lithuanie et les factions de la Pologne. Élever la première à la civilisation et à la liberté, la seconde à l'ordre, au respect des lois, était une entreprise qui passa ses forces. Toutefois il réussit à tempérer l'ardeur des brigandages domestiques et à introduire dans les rangs désordonnés de la pospolite, ou levée en masse des nobles, quelque ombre de discipline.

Les Polonais sentaient de jour en jour davantage le besoin de convertir en droits écrits tous

ces usages d'indépendance qu'ils s'étaient contentés de tenir du temps, du hasard, de leur caprice, de leur épée. Les diètes devenaient régulières. Souvent tumultueuses, toujours superbes, toujours armées, attaquant d'une façon insultante les nombreux mariages du roi, qui changeait de femme sans en trouver de fidèle, injurieuses même jusqu'à prendre des habits de fête quand il suivait en deuil la pompe funéraire de l'une de ses compagnes, ces assemblées donnèrent cependant un corps de lois à leur pays. Jagellon imagina quelquefois de ne convoquer en diète que la noblesse de la grande ou de la petite Pologne, et il porta plus loin cette nouveauté. Occupé d'assurer de son vivant l'élection de l'un de ses fils, il recueillit les suffrages des nobles dans leurs propres foyers, en réunissant l'ordre équestre par palatinats ou même par starosties en diétines. Cette institution semblait devoir promettre des résultats heureux. Ainsi la constitution se fixait. La lumière pénétrait dans ce chaos. Un accord inconnu liait pour la première fois tous les membres de l'État. L'Europe alors semblait sortir

toute entière d'un long embrasement. Dans le même temps, Charles VII, royalement inspiré par la faible Agnès Sorel, et la France, suivant aux combats la vierge de Domremy, retrouvaient quelque repos et quelque grandeur en triomphant de l'anarchie aussi bien que de l'étranger.

1433. Jagellon avait régné quarante-sept ans avec gloire. Un magicien hussite et peu après une comète annoncèrent sa fin prochaine. L'année suivante, il tenait la diète quand l'évêque de Cracovie, qui allait représenter la Pologne dans le Concile de Bâle, fit, en présence de l'assemblée, ses adieux au vieux monarque qui la présidait; et de peur, dit-il, de ne plus le retrouver sur le trône à son retour, le tança cruellement, parmi les applaudissemens de la noblesse charmée, de tous les vices de son caractère et de tous les crimes de sa vie. Jagellon, dont les comices irritaient la douleur par leur joie cruelle, exhala d'abord en menaces sa colère impuissante, puis il plia la tête devant le pouvoir du tribun religieux, parla de repentir, et mourut; prince qui n'eut d'autres

reproches à se faire que d'avoir lié ses intérêts, soit par sentiment de barbare, soit par politique de nouveau venu, aux passions de cette noblesse ou plutôt de cette multitude oppressive. Il n'avait réussi à se concilier l'amour de tels hommes ni par ses dévotions et ses pélerinages, ni par ses conquêtes et sa gloire, ni même par ses efforts pour détruire l'ouvrage du grand Casimir, en appesantissant sur les classes inférieures le joug de fer qui les écrasait.

A ce grand prince succéda, au milieu des orages, un enfant, Wladislas V, l'aîné de ses fils. La guerre étrangère et la guerre civile se donnèrent de nouveau carrière à la faveur d'une minorité. Mais l'œuvre de Jagellon lui survécut. Le royaume et le grand-duché n'eurent qu'un chef. Formée des deux peuples, la république pouvait maintenant montrer des armées de cent mille hommes; et tandis que les Tartares l'attaquaient en vain, le Moldave, le Transylvan, le Walaque, le Hongrois, le Croate, ceux d'Illyrie et d'Allemagne, imploraient la protection de ses armes. C'est un bonheur qui a trouvé l'Europe bien in-

grate, qu'un État puissant se soit rencontré alors sur ses confins. Les rois ont oublié de quels périls l'étoile des Jagellons sauva leur couronne.

Une race nouvelle, descendue récemment du Caucase, étendait sur la chrétienté ses armes menaçantes. Le monde avait vu l'empire d'Orient se perdre dans le gouvernement imbécille de moines ignares et fanatiques, de factions acharnées, de despotes sans puissance et sans vertu. Les débris de la monarchie des Comnènes étaient depuis quelques siècles au pillage entre toutes les nations. Les Génois s'étaient saisis de quelques îles de la mer Égée; les Vénitiens, de Corfou, de Négrepont, du Péloponèse; des seigneurs français, de Constantinople et de la pourpre impériale, riches dépouilles retombées ensuite au pouvoir des Lascaris. L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem campait à Rhodes; les Lusignan régnaient en Chypre. La maison d'Othman, héritière des califes, tenait sous ses lois Antioche, Éphèse, Sardes, Pruse; mais l'Asie ne pouvait lui suffire, et les bandes musulmanes parurent de ce côté de l'Hellespont, sur les rivages de la

Macédoine et de la Thessalie. Les derniers venus d'entre les Barbares, les Turcs étaient aussi les plus redoutables. Ils n'apportaient pas simplement la conquête ; ils apportaient le brigandage, le rapt, l'apostasie, la mort. Déjà leurs hordes s'étaient frayé, par le fer et le feu, de sanglants passages sur le corps de la Grèce, jusqu'à la Transylvanie et aux principautés des bords de l'Adriatique. L'Allemagne et l'Italie découvertes tremblaient au bruit de leurs pas. Les Hongrois écrasés à Cassovie, l'élite des princes et des chevaliers de France abattus dans les champs de Nicopolis, l'Europe restait sans boulevard, quand la Hongrie appela le jeune roi de Pologne au trône de Saint-Étienne et de Gisa. Cet enfant, le front chargé de couronnes, s'élança au secours de l'Europe ébranlée. Le célèbre Jean Corvin Huniade, woiewode de Transylvanie, qui avait balancé la fortune d'Amurath, marchait sous les drapeaux de Wladislas, ou plutôt les guidait. Déjà les deux princes avaient repoussé le torrent jusqu'aux champs de Macédoine et fait trembler les osmanlis dans leur campement d'Andrinople,

1440.

1444. lorsque le roi de Pologne, héros de vingt ans, trouva la mort aux plaines de Varna. Tranquilles alors du côté de l'Occident, l'effort des barbares se porta sur la ville de Constantin, que le dernier des Constantin ne put défendre. Cet empereur d'Orient, sans empire et sans patrie, tomba comme il convenait à un prince qui avait l'étrange fortune d'être à la fois le dernier représentant de Rome et de la Grèce : il tomba les armes à la main.

L'empire romain avait commencé, il finit par un Auguste; l'empire de Byzance commença, il finit par un Constantin. Qui le recommencera?

La catastrophe de Varna se fit sentir à la Pologne, et par les misères d'un trop long interrègne, et par le fléau de l'administration ennemie qui le termina. Toujours occupés de la réunion du grand-duché, les Polonais avaient élu le
1445. second fils de Jagellon, Casimir IV, prince léger, faible, ne respirant que pour les intérêts et les vengeances de sa Lithuanie, portant une haine brutale à l'autre moitié de ses peuples, indigne enfin du sang des Wladislas et du nom de Ca-

simir. Son règne de cinquante ans ne fut qu'un long complot contre la Pologne. Déposséder les Polonais des états héréditaires de sa maison, démembrer leur pays au profit des Lithuaniens, les livrer à toutes les agressions pour parvenir plus sûrement aux fins de son patriotisme étroit et sauvage, telle fut l'unique pensée de ce misérable fils d'un père si grand. L'Europe apprit par les suites de ces trahisons de quel poids les Polonais pouvaient être dans la balance de ses destinées. Casimir IV enchaînait les peuples qui lui étaient soumis loin de la scène des affaires, et, ce rempart de moins, la chrétienté semble démantelée. Mahomet II parcourt la mer Noire avec ses vaisseaux, la Chersonèse avec ses armées. Il subjugue la Bessarabie, menace la Russie rouge, insulte les Moldaves, assiège Belgrade, réunit à ses domaines le pays des Serviens et des Bosniaques, attaque la Carinthie, jette l'épouvante dans Venise, lance des partis sur la Pouille et l'Italie, fait trembler le pape au Vatican; et les cris de l'Occident, non plus que ceux de la Pologne, ne peuvent déterminer Casimir à sortir de son profond sommeil, si ce n'est

pour envoyer des présens au successeur des califes, afin de désarmer sa colère. Cependant les enfans de Rurik brisaient, après deux cents ans, le joug des Tartares. Iwan III, fils de Wassili (Bazilowitz), rétablit au Kremlin le trône de sa maison. Ce grand homme étendit sa domination jusque sur l'Asie, visita le Borysthène par ses victoires, et soumettant à ses lois la république de Novogorod, alors vassale de la Pologne, il annonça aux Jagellons les périls où la grandeur de ses fils mettrait un jour leur patrie. Ce spectacle même ne put ébranler l'inaction criminelle du monarque qui conspirait la ruine de son pays.

1462.

Plus prévoyans que leur chef, les Polonais montrèrent une patience et une circonspection rares chez des masses, pour conserver l'alliance des deux États. Ils supportèrent jusqu'au bout l'empire hostile du fils de Jagellon, et quelques succès dans le nord couronnèrent leur politique habile. Le grand-maître de l'ordre Teutonique prit place aux côtés du roi dans la diète de Petrikow, comme sujet de la Pologne; la soumission d'une partie des Prussiens enrichit le royaume

1469.

de palatinats nommés depuis lors Prusse royale. La Vistule ainsi ne coula plus que sous les lois des fils des Slaves, et rendu à ce vaste empire dont les fleuves unissaient la Baltique et le Pont-Euxin, dont les provinces touchaient à l'Europe et à l'Asie, Dantzick lui apporta une place de commerce, un port, un chantier, quelques fabriques, des arts, et bientôt la seule imprimerie qu'ait eue long-temps la Pologne, celle du célèbre monastère d'Oliva.

Mais ce n'était pas assez de ces prospérités; la sagesse voulait qu'au milieu d'un mouvement ascendant qui se prononçait d'une façon rapide chez toutes les puissances voisines, les Polonais s'occupassent enfin d'entreprendre de solides conquêtes sur les traditions de leur indépendance sauvage; celles-là seules pouvaient être durables et efficaces. La force des empires réside moins dans le nombre des provinces que dans l'habile mesure du pouvoir et de la liberté.

Une grande révolution sembla promettre des sacrifices. Les assemblées nationales, au lieu de se composer du corps entier des hommes libres,

sous le nom d'ordre équestre, commencèrent à se tenir par députés. Cette révolution pouvait être une source de bienfaits, elle n'enfanta que des malheurs.

Les peuples de l'Europe ancienne, formés du mélange des colonies de l'Orient avec cette généreuse race blonde dont nous sommes issus, ne connurent de liberté politique, de discussion des intérêts publics, que personnelle, active, commune à tous les membres de la cité; ils ignorèrent cette liberté par mandat, ce concours au pouvoir par commission, que les modernes appellent gouvernement représentatif. Aussi la grandeur des États décida de leur destinée. Il n'y eut point de milieu entre le régime de la place publique d'Athènes et la servitude des monarchies asiatiques : dès que les comices de la cité de Romulus ne purent contenir tous les citoyens, la république romaine passa sous le joug d'un maître.

L'Eglise chrétienne, qui mit en lumière tant de hautes doctrines et d'idées nouvelles, eut la gloire d'offrir au monde, dans le naufrage de toutes les institutions antiques, de toutes les an-

tiques maximes, le modèle d'un gouvernement qui donne à tous les intérêts droit de suffrage, en pouvant au besoin embrasser les deux bouts de la terre; qui conserve à la liberté sa vertu, en rejetant ses vices mortels; qui maintient la tribune et supprime le forum avec ses orages. L'institution des conciles éleva sur les ruines de l'ordre ancien un ordre nouveau. Là se trouva représenté tout entier le monde romain; là tout un sacerdoce, qui comprenait l'univers, siégea par ses délégués pour régler les communes affaires de l'Église. L'Église resta jusqu'au dix-septième siècle une monarchie représentative; elle est aujourd'hui encore le dernier royaume électif qu'il y ait au monde. L'Empire, en renaissant, s'était constitué sur le même modèle: chef élu, lois fixes, assemblées dépositaires des pleins-pouvoirs de tous les membres de ce grand corps. Toutes les nations empruntèrent peu à peu ces règles du droit ecclésiastique, alors l'unique dépôt des traditions de la sagesse humaine. Ce fut la religion des peuples vaincus, ce fut le clergé, leur représentant héréditaire, qui instruisit les vainqueurs à

tenir encore les assemblées souveraines au sein de vastes territoires, comme autrefois dans leurs forêts natales. Combinaison admirable qui accorda pour eux la domination avec la liberté! On voit que le système représentatif n'a pas été trouvé dans les bois; il l'a été dans les catacombes de Rome au siècle des souffrances de l'Église, dans les sanctuaires de Nicée, de Sardique, de Byzance, au siècle de ses triomphes.

Aux temps où ce récit est parvenu, ceux de Casimir IV, de Ferdinand et d'Isabelle, de la chute de Grenade et des projets chevaleresques de Charles VIII de France sur Constantinople et la Grèce, au temps de l'empereur Maximilien Ier et du grand schisme d'Occident, il n'y avait pas en Europe un peuple qui n'exerçât par députés le droit de régler en conseil national les destinées publiques. Aucun n'avait abdiqué sa puissance primitive dans les mains de la royauté absolue, et les vieux Champs-de-Mars n'étaient plus: les cortès, les états-généraux, les diètes de l'Allemagne et du Nord, les parlemens avaient pris la place de ces comices sauvages. Les Polonais

maintenaient seuls l'usage antique d'appeler chacun à discuter, en corps de nation et sous les armes, les intérêts de tous. Chez eux florissait, pour leur malheur, un régime véritablement découvert dans les bois.

Ils furent obligés enfin d'emprunter une institution à ce monde né de la conquête, auquel ils demeuraient toujours étrangers. Mille causes les y poussèrent. Les soins de la guerre et de la paix, toujours plus multipliés dans un état de civilisation croissante, avaient rapproché sans mesure les assemblées nationales. Les nobles passaient leur vie sur les chemins pour aller au loin, tantôt délibérer, tantôt combattre; et comme le temps avait, en dépit des mœurs et des lois, en dépit même de l'égalité des partages, rompu l'antique niveau de la société polonaise, et constitué par degrés l'inégalité des fortunes, beaucoup d'entre eux ne pouvaient supporter les dépenses de cette existence errante : le patronage des riches répugnait encore, le pillage des routes ne suffisait déjà plus. Le brigandage commençait à être mal famé, parce que chacun à son tour avait à gémir

des spoliations sans être jamais content des profits. Les idées de police avaient tant gagné, qu'une diète se rencontra qui permit l'arrestation des chevaliers pris en flagrant délit d'outrages aux femmes, d'assassinat, de vol et d'incendie; cette nomenclature atteste les mœurs du temps. On alla même bientôt jusqu'à décréter contre les nobles, coupables de tels attentats, une année entière de cachot.

La difficulté de nourrir ces comices (1) de cent mille citoyens à cheval, les obligeait à terminer en deux ou trois jours les affaires publiques, ou plutôt à se séparer après avoir affamé le pays et entamé la guerre civile, mais non pas résolu les questions débattues. Enfin l'espoir d'amortir les haines des provinces, en évitant de trop fréquentes rencontres, les conspirations de Casimir, qui commandaient une perpétuelle vigilance, tant de motifs et plus que tout les progrès du temps, amenèrent par degrés les nobles à élire dans les diétines établies depuis Jagel-

(1) C'est le nom que les Polonais donnaient en latin à leurs assemblées. Il était d'une exactitude remarquable.

lon, pour régler les affaires de chaque palatinat, des nonces, ou députés territoriaux (1), investis des droits de tous. 1465.

Par malheur, le régime bienfaisant de la délégation des pouvoirs ne pénétra dans la constitution polonaise que d'une façon incomplète. Il lui emprunta un caractère propre au lieu de la réformer; son introduction ne corrigea aucun des vices antiques, ne divisa point les pouvoirs, et ne servit pas à les affranchir plus qu'à les séparer. Le roi était toujours le chef, le krola des premiers temps, général, juge, administrateur, président des assemblées, et entouré d'entraves à tous ces titres; chargé d'attributions exorbitantes, et impuissant; assiégé de ministres, de généraux inamovibles, et obligé de défendre les projets, les actes de son cabinet, contre les représentations, quelquefois les cris emportés des diètes; roi qui ne pouvait obtenir de l'ascendant sur les esprits que par le souvenir de ses victoires, ou le crédit de l'éloquence. Et ces

(1) *Nuncii terrarum;* ce qu'on traduit ordinairement en français d'une manière ridicule : nonces terrestres.

diètes qui se réunissaient le sabre à la main sous l'œil du chef de la nation, qui traitaient de toutes les affaires de l'État, réglaient l'administration, rendaient la justice, faisaient seules les lois, donnaient audience aux ambassadeurs, décidaient la paix ou la guerre; ces diètes souveraines restaient toujours les Champs-de-Mars des races du nord dans les forêts, et au jour de la conquête. C'était la même confusion de pouvoirs, les mêmes élémens de désordre, la même licence, la même tyrannie. Par la révolution qui nous occupe, la Pologne ne fit que parer de l'une des formes de l'Europe policée le dernier des gouvernemens barbares.

Il arriva de cette innovation, que la royauté, déjà si faible et si fragile, cessa en quelque sorte d'exister; les sessions revinrent à des temps rapprochés et fixes. Le sceptre qui, du moins jusqu'alors, passait par intervalles des mains de la nation, nous voulons dire de la noblesse, à celles de son chef, resta fixé dans les diètes; ou plutôt ce n'était pas seulement la royauté qui semblait abolie : tout gouvernement se trouva dis-

sous; car les diètes mêmes ne réussirent pas à se saisir du pouvoir. On peut dire que, toujours épouvantés de voir se concentrer quelque part la force publique, les Polonais prirent le parti de s'en passer.

Le système des députations ne s'établit que peu à peu. Des provinces y résistèrent. La Prusse royale conserva même toujours le droit d'envoyer aux assemblées, s'il lui plaisait, tous ses gentilshommes; et dans toute la Pologne l'ordre équestre n'eut jamais la pensée de renoncer à aucune de ses prérogatives. Il se réserva le droit de continuer à prononcer en masse, quand bon lui semblerait, sur les intérêts de la patrie. Les diètes générales, où tout le monde se précipitait, étant plus rares, furent plus complètes; et, comme elles n'avaient lieu que pour de graves débats, tels que l'élection d'un roi, on y apportait de la passion en même temps que de l'inexpérience et de l'ivresse du pouvoir: autant de causes d'anarchie.

Les diètes ordinaires étaient une nouvelle puissance; on s'occupa de leur chercher des entraves,

ainsi qu'on avait fait à l'autorité royale. Quelquefois, la multitude nobiliaire, épouvantée des droits qu'elle avait confiés, accourait, comme par une terreur panique, pour assiéger ses mandataires, suivre de l'œil leurs travaux, opposer, s'il le fallait, des armes à des lois. C'était ce qu'on appelait *tenir la diète sous le bouclier.*

Cependant l'ordre équestre avait pris des précautions multipliées pour garder le pouvoir en le déléguant. Les palatinats enfermaient leurs nonces dans un cercle de questions prévues, leur remettaient des cahiers obligatoires, et tenaient, après chaque session, des diétines appelées postcomitiales, pour leur demander un compte rigoureux de la manière dont ils avaient rempli leur mandat. Ainsi, les affaires se trouvaient décidées par les provinces avant d'être débattues par l'assemblée nationale; et comme l'unanimité des suffrages paraissait toujours une condition nécessaire pour conserver les droits de tous, nulle conclusion n'était possible quand il y avait divergence dans les instructions des diétines. Les législateurs, épars maintenant sur

la face de la république, ne pouvaient plus comme autrefois s'entendre, s'accorder, se contraindre même le sabre à la main. Aussi devait-il arriver que les majorités passeraient outre en dépit des protestations de leurs adversaires; et pour parer à cette tyrannie, on prit l'unique parti qui restât, celui de constituer en faveur des minorités dissidentes le privilège de la guerre civile. Les *confédérations* s'établirent, ligues armées d'un nombre quelconque de nobles, qui se choisissaient un maréchal ou président, et opposaient les décrets aux décrets, la force à la force; diètes dissidentes qui élevaient tribune contre tribune, et eurent quelquefois le roi pour chef ou pour captif; institution déplorable et insensée, qui ouvrait à tous les mécontens une voie légale pour mettre en feu leur pays! Une chose confond, c'est que la vaillance de la noblesse polonaise ait réussi à couvrir si long-temps les fautes de sa fierté. On peut dire qu'une nation qui entendait ainsi son gouvernement n'existait déjà plus, et pourtant elle n'était encore à bout ni de victoires, ni de folies!

1492. Casimir IV était mort au milieu des troubles et des guerres, laissant plusieurs fils. L'un d'eux ne vivait que dans le ciel; il faisait des miracles. Le plus jeune était prince de l'Église. Les quatre autres furent rois.

XVIe siècle. L'aîné, Wladislas, avait été appelé à la tête des royaumes électifs de Bohême et de Hongrie. Jean Albert, faible disciple de Philippe Callimaque, et Alexandre, prince plus faible encore, passèrent sans gloire, l'un après l'autre, sur le 1506. trône de Pologne. Enfin, Sigismond recueillit l'héritage de ses deux frères, et le transmit, après quarante-deux ans de règne, à Sigismond Auguste, son fils. Ces deux derniers rois également pacifiques, également habiles, employèrent tout leur génie à faire durer la Pologne aussi longtemps qu'eux. Leur administration, qui embrasse les soixante-dix années les plus fécondes du seizième siècle, sembla une longue trève. Tandis que ce grand siècle tenait aux prises l'Église et la réformation, l'Empire et la France, le Danemarck et la Suède, le Moscovite et le Tartare, enfin le Moldave, le Hongrois, le Dalmate, Venise, la

chrétienté tout entière et la Porte ottomane, les deux Sigismond se firent, entre ces immenses intérêts, une loi de la neutralité; mais la neutralité est une sage politique au milieu de puissances qui s'entre-détruisent, et, à l'exception de Rome, tout croissait alors. La terre elle-même venait de s'agrandir d'un monde, et le premier résultat de cette féconde découverte fut bientôt d'étendre sous des cieux lointains les domaines de toutes les nations, hormis la Pologne. Le genre humain semblait doubler ses forces par les leviers du savoir et du génie. De grands rois brillaient à sa tête sur tous les trônes, occupés presque tous de faire régner jusque dans l'avenir leurs races et leurs maximes. L'âme ambitieuse de Charles-Quint embrassait le monde; Léon X, François I<sup>er</sup>, Henri VIII, Iwan IV, Gustave Wasa, Soliman, les Sigismond, Luther, étaient des émules ou des compétiteurs dignes de lui. Prenant son essor au-dessus des hiérarchies féodales, que le temps battait en ruines, la royauté commençait à fonder de toutes parts ce pouvoir absolu, de qui tous les progrès, ceux même de la

liberté, devaient sortir un jour; et à l'ombre de ces grands noms aussi bien que de ces formes nouvelles, l'intelligence humaine faisait partout des miracles. Ce fut la gloire de Sigismond-Auguste de porter un culte aux arts de la pensée. Comme son père, il voulut associer ses peuples à ce vaste mouvement des esprits qui, jetant sur le monde des lumières inconnues depuis long-temps, a mérité de s'appeler la renaissance des lettres. La Pologne fut loin de prendre une aussi riche part que le Midi de ces vives clartés; mais enfin elle fournit aussi son contingent de gloire. Elle enfanta Copernik.

1548.

Dans ce grand travail des esprits, les états semblaient ne se heurter encore que pour se fixer et s'affermir. On eût dit que les peuples en étaient aux derniers mouvemens de la grande révolution qui les avait mis en possession de leurs nouveaux domaines : ils ne combattaient plus que pour assurer leurs frontières. Les temps du repos pouvaient être pressentis.

Mais cette ère nouvelle était menaçante pour la Pologne : elle voyait de tous côtés s'établir

autour de ses confins des empires vastes et forts.

Au midi, la maison d'Autriche fixait sur la tête de ses membres la couronne impériale; et des usurpations ou des mariages livrèrent à la branche qui se saisit de l'héritage des Césars la Hongrie, la Bohème, l'Italie, tandis qu'un autre rameau régnait sur l'Espagne, Naples, les Pays-Bas, le Nouveau-Monde. Tranquille au centre, et ses extrémités séparées en dominations lointaines, la monarchie espagnole devait être sans cesse battue en brèche par le temps. La monarchie autrichienne, qui avoisinait la Pologne, compacte, assiégée de périls, et sa capitale découverte, ne pouvait manquer d'être tout ce qu'elle a été, inquiète et avide, astucieuse et conquérante.

A l'ouest, la maison de Brandebourg commençait une autre monarchie doublement redoutable, parce qu'elle fut aussi mal bornée que la république polonaise et mieux régie. Le margrave Albert, grand-maître de l'ordre Teutonique, voulut s'emparer des domaines de l'ordre et les transmettre à sa postérité : c'est ce qu'on

nomme la Prusse ducale. Sigismond I[er] avait cru faire un acte habile en trempant dans cette spoliation au prix de quelques redevances. Les électeurs de Brandebourg reçurent en effet à genoux, dans les diètes polonaises, l'investiture de leur nouveau duché; mais rendre la possession de Kœnigsberg héréditaire dans la maison qui tenait déjà Berlin, était une faute désastreuse. Comment ne pas voir que de tels sujets seraient bientôt ennemis et rois?

Au nord, la Suède commençait à embrasser les deux rives de la mer Baltique. Tranquille du côté du Danemarck, et pleine du vaste génie de Vasa, elle cherchait les occasions de marquer en Europe, lorsque Sigismond-Auguste, imitant son père, partagea la dépouille des chevaliers porte-glaives de Riga et de Mittau avec le grand-maître Gothard Kettler, qui offrait la Livonie pour s'assurer la Courlande. La Livonie mettait les Polonais en contact avec des voisins redoutables; la Suède ne leur donna la main de ce côté que pour les assaillir et les écraser.

A l'est, le Moscovite se fortifiait chaque jour

aux dépens et de l'Europe et de l'Asie. Le farouche Iwan IV, vainqueur de Casan, de la Sibérie, d'Astracan, convoita aussi la Livonie, et il l'emporta de même que la Sémigalle, la Sévérie, la Russie blanche, Smolensk, Polozk. C'était tourner contre la Pologne cette ligne de la Dwina qu'elle avait eue pour soi jusqu'alors. Du règne d'Iwan III datait l'empire moscovite. Du règne d'Iwan IV date sa grandeur.

Les Tartares continuaient de profiter des troubles de la république, et de l'humeur paisible de ses chefs pour porter la désolation au cœur des provinces polonaises. Les Sigismond, en essayant de se racheter de ces ravages à prix d'or, firent ce qu'avaient fait les derniers Césars : ils dégradèrent leur empire au rang des états tributaires, et vendirent, pour un jour de sécurité, l'avenir même de la patrie.

Enfin les Turcs continuaient à s'étendre, non plus comme un torrent qui renverse tout dans sa course, mais comme un lac grossi par la tempête, et agrandissant à la fois tous ses rivages. Les Bajazet II, les Sélim Ier, ne s'étaient avancés

sur l'Europe, du côté de la Dalmatie, de l'Épire, de la Hongrie, de la Crimée, qu'autant qu'il le fallait pour assurer leur domination sur les deux rives du Danube, et rendre la paix désirable à toutes les couronnes. Ce fut surtout afin de rompre des ligues importunes que le terrible Soliman, après avoir emporté Belgrade, couvrit la Hongrie de ses bandes, et apparut aux yeux de Charles-Quint étonné, sur les glacis de Vienne.

La politique des sultans était d'asseoir leur empire sur des bases solides. La Syrie et l'Égypte, en attirant le poids de leurs armes, laissèrent respirer l'Europe; ils voulaient ne voir derrière eux que l'Océan indien, les sources du Nil, des déserts; et avant de se remettre en marche pour envahir l'Occident, ils avaient encore à renverser les souverainetés chrétiennes, éparses comme des citadelles ennemies au milieu de leurs conquêtes. Rhodes, qui vit les compagnons de L'Isle-Adam multiplier des merveilles de vaillance, Chio, dernière possession des Génois, la plupart des îles que Venise conservait dans les mers de la Grèce, les places du Péloponèse, tous ces grands débris

d'une gloire de deux mille ans, tombèrent peu à peu en la puissance des Barbares.

1571. Une autre guerre, sous un autre règne, entraîna la chute de Chypre. Sélim II, qui l'avait emportée, menaçait déjà Corfou, ce dernier boulevard de l'Italie, quand la bataille navale de Lépante, gagnée dans les parages d'Actium par les flottes unies de l'Espagne et de Venise, annonça le réveil et les alarmes de la chrétienté. Cette victoire ne fut qu'une joute magnifique, où cinq cents vaisseaux de guerre avaient lutté d'une façon brillante sous les yeux de l'univers. Don Juan d'Autriche parut ne combattre que pour la gloire; à peine triomphant, il se retira. Les Turcs vaincus dictèrent des conditions de paix plus dures aux Vénitiens victorieux; et on peut dire que, si cette grande journée est restée dans tous les souvenirs, c'est surtout parce que, simple soldat sous l'étendard de la croix, Cervantes ne rapporta de la mêlée que la main dont il traça l'immortelle histoire de *Don Quichotte*.

Sigismond-Auguste cessa de vivre l'année même de la bataille de Lépante, et avec lui

finit la descendance masculine du roi Jagellon. La branche régnante de la maison de Gidimin s'éteignit en laissant un legs magnifique à la Pologne.

L'œuvre utile des deux derniers règnes fut la réunion définitive de la Lithuanie et de ses diverses dépendances, la Sévérie, la Semigalle, la Russie et Kiow, à l'empire polonais. Le grand-duché, tout en restant malveillant pour le royaume, prit l'engagement de ne plus en séparer ses destinées. Les perpétuelles incursions des Tartares, les progrès des Moscovites sous le terrible Czar Iwan IV, avaient imposé silence aux vieilles antipathies. Les Lithuaniens souscrivirent la loi de réunion, comme ils élevaient autour de Wilna des retranchemens et des murailles.

Toutefois, il fut en vain stipulé qu'il n'y aurait plus pour les deux peuples qu'une même diète, un même prince, de mêmes lois. Les deux états demeurèrent toujours séparés l'un de l'autre, aussi bien que les deux cours. On distingua les charges de la Lithuanie de celles de la couronne. Le royaume eut, aussi bien que le grand-duché,

ses ministères, ses grands-officiers, ses généraux, son armée, nouvel élément de désordre dans le désordre, et de destruction dans la destruction.

L'édifice bizarre de ce double gouvernement se composait de dix suprêmes dignitaires : les deux grands-maréchaux de la couronne et de la Lithuanie, les deux chanceliers, les deux vice-chanceliers, les deux grands-trésoriers, les deux maréchaux de la cour. Il importe de dire les attributions de ces grandes charges, dont le nom se reproduira sans cesse dans le cours de cette histoire.

Le grand maréchal de chacun des deux états y était le personnage le plus éminent. La police, l'administration, les relations avec l'étranger, se réunissaient dans ses mains puissantes; c'était lui qui fixait le prix des denrées, faisait les réglemens somptuaires, maintenait l'ordre dans les diètes; et tandis qu'il punissait de mort sans appel, il fallait sa sanction pour qu'une sentence capitale pût être exécutée dans les domaines de la Lithuanie ou de la Pologne. Comme les grands-maréchaux, chaque grand-

chancelier avait un tribunal; tous les magistrats du pays le reconnaissaient pour chef; il tenait le sceau du royaume ou du duché, et les vice-chanceliers exerçaient dans une sphère indépendante des attributions semblables. Tous quatre portaient la parole royale aux diètes, et répondaient aux ambassadeurs. Le grand-trésorier était le gardien des archives, des joyaux et du trésor, le contrôleur-général des finances, l'administrateur suprême des revenus publics. Les fonctions des maréchaux de la cour se rapprochaient de celles des grands-maréchaux: leur pouvoir était moins vaste dans l'état; il s'étendait à plus de détails dans la maison du prince. Des ministères inférieurs et des charges de second ordre complétaient ce système d'administration et de cour, où tous les emplois étaient des dignités, toutes les dignités des charges de palais, et toutes les charges des postes inamovibles. Investis d'attributions confuses, armés de toute puissance, les grands-officiers semblaient former autour du trône une barrière qui le séparait des peuples. C'est dans leurs mains

que venaient s'arrêter et se confondre tous les fils du souverain pouvoir.

L'armée était régie comme l'état : deux généraux, sous le nom de grands hetmans, présidaient sans contrôle aux destinées militaires des deux pays. Levées de troupes, organisation, armemens, discipline, châtimens, distribution des quartiers, ordres de marche, préparatifs de guerre, commandement suprême, enfin les arsenaux, les caisses, les forteresses, les camps, tout était livré à deux hommes. Jamais l'épée du connétable ne conféra un si vaste empire; jamais sujets dans une monarchie, jamais citoyens dans une république, ne furent ainsi revêtus de force et d'autorité au péril de la patrie; et irrévocables comme les hauts dignitaires de l'Etat, ces deux collègues, ou plutôt ces deux compétiteurs de puissance et de gloire, avaient sous leur commandement deux lieutenans, autres rivaux qui, sous le nom d'hetmans de campagne, étaient inamovibles et presque redoutables à l'égal des grands hetmans. On verra dans la suite de cette histoire combien les luttes de pouvoir et d'orgueil, sans

cesse renaissantes dans un ordre de choses où la majesté royale pouvait toujours connaître l'envie, où les rangs inférieurs n'avaient jamais à éprouver la crainte, ont fécondé les germes de mort que l'infortunée Pologne portait dans son sein.

L'extinction de la descendance de Jagellon fut encore un malheur pour elle. Les princes de Lithuanie avaient régné sur la république cent soixante-dix ans. Les Polonais n'auraient jamais voulu chercher des rois ailleurs, et peut-être l'ordre héréditaire, en donnant au trône plus d'empire, fût-il parvenu à préserver le pays des derniers excès, des dernières calamités.

Ce n'est pas que le sang de Gidimin fût épuisé. Plusieurs maisons puissantes étaient sorties de ce vieux tronc. Tels étaient les princes Radziwill, Czartoriçki, Sangusko, Wieçnowieçki; mais, inconnus à la Pologne, ennemis de la branche aînée de leur race, déchus de leur grandeur, ils n'étaient pas en position d'aspirer à réunir les deux couronnes; et, à dater de ce moment, l'ordre électif régna sans partage.

1574. Charmée d'une haute renommée guerrière, et

d'une naissance plus haute encore, la Pologne déféra la succession du dernier des Jagellons au dernier des Valois. Henri de France ne fit que passer sur ce trône lointain, entre les massacres de la Saint-Barthélemy et la mort de Charles IX. On sait comment, las de ces peuples qui l'avaient adopté sur la foi de sa gloire trompeuse, il s'évada de leur trône pour venir plier et s'avilir sous la couronne de ses pères. Après sa fuite, les suffrages se portèrent sur un jeune soldat que de beaux faits d'armes et une conduite habile avaient déjà élevé au principat de la Transylvanie. Étienne Batori marqua son règne par l'établissement de troupes régulières. On ne tarda point à voir la soldatesque, dans ses mécontentemens, imiter les Palatinats dans leurs dissidences. Les armées aussi se *confédérèrent* contre les diètes, contre le roi, contre leurs généraux ; elles déposaient alors le grand-hetman, soit celui de la couronne, soit celui de la Lithuanie ; quelquefois tous les deux, s'élisaient un maréchal ou président, délibéraient avec des formes régulières, et faisaient valoir leurs délibérations les armes à la main. Le

1576.

nom de *rokoz*, attribué aux séditions militaires, les consacra comme une nouvelle branche de la puissance souveraine. Et cette institution d'une armée permanente, qui devait assurer les frontières, ne fortifia que l'anarchie.

1586. A la mort du sage et vaillant Batori, une élection orageuse investit de la suprême magistrature un jeune fils des rois de Suède, neveu de Sigismond-Auguste, et nommé Sigismond comme lui. Les Wasa allaient présider, quatre-vingts ans en trois règnes, aux destins de la Pologne; quatre-vingts ans où se développèrent tous les germes funestes qu'elle portait dans son sein; quatre-vingts ans qui eussent consommé sa ruine, si un génie puissant n'était venu détourner ou suspendre les menaces de la fortune.

1587. Sigismond III arriva au trône à travers les feux de la guerre civile, et il en resta entouré quarante ans. Ce fut au profit de la société de Jésus qu'il sembla tenir les rênes, tandis que la lutte de la réforme et de l'Église mettait le monde en feu. Prince entreprenant et léger, frivole et cagot, passionné pour le luxe et pour l'ortho-

doxie, partagé sans cesse entre la danse et la dévotion, du reste bon et généreux, mais entêté de ses préoccupations, et inflexible dans les volontés qu'on lui avait données; monarque imprudent, qui ne prenait pas la peine d'étudier l'esprit des peuples, ou pensait pouvoir impunément leur faire violence, il perdit par goût de prosélytisme deux couronnes héréditaires, et appela des calamités éternelles sur le royaume que l'élection lui avait livré. L'empereur Ferdinand, aïeul de ses deux femmes, disait de lui, que pour avoir le ciel il renonçait à la terre.

Ces alliances avec l'Autriche furent au nombre des causes de tous les malheurs de son règne. Les Polonais l'accusaient de soumettre son gouvernement à une influence ennemie de leur grandeur et de leur liberté. L'esprit oppressif du cabinet de Vienne lui faisait envie. C'était un modèle qu'il aurait voulu avoir la hardiesse d'imiter. En haine des institutions de ses sujets, il se mettait dans la dépendance de l'étranger pour ne pas se croire dans la dépendance de ses peuples. La guerre civile naquit de ces discordes et régna plus

que lui. Les nobles se confédéraient sans cesse contre son pouvoir; le sang coulait, et on vit au milieu de ces combats l'ordre équestre déclarer, lui présent, la vacance du trône.

1592. A la mort du roi Jean, son père, la Suède lui échappa, révoltée des agressions de tout ce qui l'entourait aux pratiques du culte national. Son oncle, Charles de Sudermanie, profita de ses fautes pour obéir au cri des peuples, provoquer ce cri peut-être, et régner. Eric Sparr, chancelier de Sigismond, et ses autres ministres eurent la tête tranchée. Il ne lui resta de la succession paternelle que le titre de Roi de Suède, et pour ce vain débris de l'héritage de Gustave Wasa, s'alluma dans la Livonie, entre la branche victorieuse et la branche dépossédée, une guerre qui devait de proche en proche embraser le monde. Une bataille gagnée par Zamoyski, l'un des plus grands capitaines qu'ait eus la Pologne, coûta beaucoup de sang; celui même du nouveau roi, Charles IX, y fut versé; mais les cœurs des Suédois étaient à lui, et bien que le palatin de Lublin, autre guerrier illustre de ce temps-là, battit ce prince à son

XVIIe siècle.

1601.

tour, tous ces coups n'ébranlèrent pas sa fortune.

1606. La société de Jésus lança en même temps la Pologne dans d'autres guerres du côté du nord. Il s'agissait d'établir sur le trône de Moscovie, où le sang de Rurik s'était épuisé dans les parricides, un jeune religieux grec qui se donnait pour le prince Démétrius, fils du czar Iwan IV, dernier rejeton de cette race antique, et voué au poignard par l'usurpateur Boris Gudunow. Le religieux promettait l'extirpation du schisme d'Orient. Les historiens ne croient point à sa naissance royale. Cependant, où serait le miracle quand il aurait échappé à ses assassins? et comment, sans présomptions puissantes, un pauvre moine eût-il obtenu chez de grands seigneurs Polonais un asile, du crédit, des armées? Le palatin de Sandomir, prince du sang de Gidimin et du nom de Wieçnowicz, qui descendait de Koributh l'un des frères de Jagellon, permit à sa fille Marine d'aimer cet aventurier. L'aventurier vainquit et régna. Marine Wieçnowieçka alla partager dans Moscou son empire, et, peu de jours après, il tomba, au vu de la capitale entière, sous le glaive

impitoyable de Bazile Zuisky son heureux compétitèur. Les témérités des jésuites l'avaient perdu.

Bazile couronné, la société suscite un nouveau Démétrius qui se donne aux provinces pour le prince égorgé dans Moscou. A l'aspect de l'imposteur, Marine Wieçnowieçka n'hésite point, se jette dans ses bras, le reconnaît pour son époux, le montre aux peuples comme le même grand-duc dont ils avaient adopté une première fois la naissance douteuse, et les droits incertains. Dans ce conflit, Bazile irrité envahit la Lithuanie déjà menacée par les Suédois. Heureusement, à la place de Zamoyski dont la glorieuse carrière venait de se fermer, un grand homme se rencontra pour assiéger Smolensk, ressaisir la Russie Blanche et la Sévérie, écraser à Kluszin cinquante mille Moscovites avec quatre mille cavaliers polonais, faire prisonniers, après cette magnifique victoire, le général des vaincus Pont de la Gardie, l'élite de la noblesse ennemie, les fils du grand-duc Bázile, pénétrer enfin dans la capitale du czar et charger de chaînes ce prince dont le règne et la vie s'ache-

1609.

vèrent en captivité sur les bords de la Vistule.

Mais Sigismond ne méritait pas un lieutenant tel que Zolkiewski. Cet habile capitaine n'avait point borné ses succès à des batailles. Il pacifia promptement par sa sagesse l'immense contrée qu'il venait d'assujétir par ses victoires; et tandis que Marine s'agitait pour soutenir contre les Moscovites et contre ses concitoyens son faux Démétrius que le courage avait abandonné en même temps que la fortune, le héros polonais sut, dans une assemblée des grands, faire tomber le sceptre de la maison éteinte de Rurik aux mains de Wladislas, fils aîné de Sigismond. Le roi de Pologne perdit ce vaste empire comme il avait perdu la Suède. Les Moscovites demandaient la présence de l'enfant qu'ils avaient accepté pour czar: son père craignit qu'une foi encore tendre fût compromise dans cette atmosphère schismatique. Les jésuites, qui avaient abandonné leur imposteur abattu pour le fils des Wasa, se hâtèrent de leur côté d'apprendre aux peuples qu'ils étaient conquis pour le compte du Saint-Siége; et assaillie aussitôt par une révolte unanime, l'armée polo-

1610.

1612

naise ne put que livrer Moscou et ses cent mille maisons de bois à l'incendie, maintenir quelque temps ses drapeaux sur les épaisses murailles du Kremlin, et frayer un passage à quelques-uns de ses escadrons, pour regagner tout sanglans les frontières de la Pologne. En lisant dans les auteurs contemporains (1) le récit du désastre de cette capitale détruite de fond en comble par les flammes, on croit avoir sous les yeux quelques pages d'une histoire plus récente. Des pompes triomphales honorèrent l'entrée de Zolkiewski à Warsovie : comme, dans l'ancienne Rome, un souverain captif décorait de sa haute infortune ces fêtes qui relevaient des victoires perdues ou, couvraient des revers de leur éclat trompeur.

Au nombre des prisonniers, ornemens de ce triomphe, marchait à la suite du czar Bazile un des chefs de l'église russe, l'archevêque Théodore Romanow, dont le fils montait dans le même moment au Kremlin, porté par les Mos-

1613.

(1) Voyez *Stanislai à Kobierzcycko Kobierzcki, Castellani gedanensis, Historia Wladislai, Poloniæ et Sueciæ principis, ab infantiâ ejus ad excessum Sigismundi III, Poloniæ Sueciæque regis*; in-4°, lib. VI.

covites sur le trône des grands-ducs. L'archevêque était gendre d'Iwan IV. Liée ainsi à l'ancienne dynastie, la maison de Michel Romanow a régné jusqu'aux jours de Catherine et d'Élisabeth. Son élévation fut scellée du sang de Marine Wieçnowieçka. Cette princesse, son deuxième époux mis à mort, cherchait d'autres Démétrius pour ressaisir à tout prix ses grandeurs : elle fut étranglée.

L'affermissement de la nouvelle dynastie entraîna des troubles dans lesquels se perdirent un moment les rapides progrès de la Moscovie; et, au lieu de faire tourner au bien des deux empires les dispositions forcément pacifiques du jeune czar, Sigismond aima mieux profiter de ses embarras pour tenter de nouveau la fortune. Au refus de Zolkiewski, un conseil d'hommes graves fut commis à la conduite de Wladislas, qu'on se décidait enfin à montrer aux Moscovites; mais il était trop tard. Ce fut trop tard aussi que s'ouvrit la campagne. Il fallut hiverner à Mojaïsk avant de mettre le siège sous Moscou. Là, des propositions de paix endormirent la

1617.

1618.

prudence des politiques et l'ardeur des assaillans. L'été s'écoula. Une sédition militaire vint couper court à tout espoir de succès. Il fallut se retirer, ou plutôt fuir... Fuir à travers ces déserts glacés, ces neiges effroyables, cette atmosphère homicide, où le jour est sans lumière, la terre sans abri, où la faim moissonne ce que le froid épargne! Tout périt. Wladislas, presque seul, vint raconter ses désastres à son père.

Avec tous ses liens rompus, sa discipline relâchée, ses discordes croissantes et son roi imbécille, la Pologne n'était pas en position de se mettre à faire des conquêtes. A peine pouvait-elle repousser les Tartares, que Sigismond avait soulevés contre soi en prêtant main-forte à l'empereur pour écraser le woiewode de Transylvanie, leur allié, qu'il eût été plus sage de défendre. Et cependant, ce malheureux monarque, entouré d'ennemis, loin de travailler à éteindre l'incendie qui dévorait ses frontières du golfe de Courlande à la mer Noire, s'avisa de l'étendre jusqu'aux rives du Danube.

Dans leur ambition patiente, les Turcs conti-

nuaient de se saisir des débris de la domination chrétienne en Orient, retardés dans leur marche par les agressions de la Perse, les révolutions des janissaires, les vices du sérail, mais prêts à s'avancer sur l'Europe, terribles et inexorables, le jour où les derniers retranchemens des chrétiens dans les mers de la Grèce seraient enfin tombés sous leurs coups. La Porte se contentait d'inquiéter toujours les Vénitiens, les Polonais, l'Empire, le Saint-Siège, en prenant tour-à-tour les places des Hongrois et des Dalmates, ou exigeant çà et là des tributs. Les principautés du Danube ne luttaient plus contre son joug. Un traité venait de lui abandonner la suzeraineté de la Moldavie, en livrant à ses armes la forteresse de Kotzim, qui défendait les approches du Dniester et l'entrée de la Wolhynie. Le danger s'approchait ainsi peu à peu de Warsovie, de Vienne, de Venise. Ces capitales avaient les barbares à leur porte.

Peu après la transaction qui soumettait la Moldavie au gouvernement de Constantinople, le woiewode des Moldaves, Gaspar de Gratz,

Allemand parvenu au pouvoir par le commerce et par l'intrigue (1), encourut les disgraces du divan. Il offrit aussitôt son hommage à la république, vanta ses troupes, promit des merveilles. Sigismond se hâta, malgré Zolkiewski, d'accepter ses serments et ses armées. Mais les armées ne se rencontrèrent pas; le woiewode était seul et fugitif. Tous les foudres de la puissance musulmane se trouvèrent appelés en pure perte sur la Pologne.

1620. Aussitôt cent mille hommes, osmanlis et tartares, débordèrent sur la Moldavie. Zolkiewski n'en avait pas huit mille pour les combattre; et des déserts le séparaient déjà de son pays. Par un rare privilège, récompense de tant de glorieux travaux, ce général réunissait alors deux des hautes charges de l'Etat, celles de grand-hetman et de grand-chancelier de la couronne (2).

(1) Tous les historiens l'appellent Gratien ou Gratian par une fausse traduction des histoires latines, dans lesquelles il n'est désigné sous le nom de Gratianus que par allusion au lieu de sa naissance, Gratz, capitale de la Styrie.

(2) C'est-à-dire de la Pologne. Les charges de Lithuanie étaient dites du grand-duché.

Vainqueur à Cécora sur le Pruth, dans un premier combat, il était parvenu à tenir dans une bataille générale la fortune indécise, lorsque tout-à-coup le découragement, à l'aspect des pertes de la journée et du nombre toujours croissant des ennemis, le souvenir de présages sinistres, tels que la chute de l'étendard du grand-hetman, par-dessus tout la discorde des généraux et les efforts de quelques-uns d'entre eux pour ravir à leur chef ses troupes et sa gloire, mettent dans le camp polonais le désordre, la sédition, la fuite. Zolkiewski se perd en efforts pour apaiser la révolte et calmer l'effroi. Il rallie à peine une partie de ses soldats, n'ambitionnant plus que de les sauver et de mourir.

1620. septembre. 16.

17.

L'illustre vieillard range alors en un carré long, sur sept lignes et tout attelés, les chariots sans nombre dont une armée polonaise marchait toujours embarrassée; il distribue son artillerie en tête et en queue sur les deux fronts contraires de ce camp retranché; place dans l'intérieur les blessés, les munitions, les femmes, la cavalerie; assigne à chaque compagnie de fantassins la

1620. septembre. 29. partie de ces murailles profondes qu'ils doivent défendre; puis un soir, quand le soleil est couché et la prière finie, il ébranle la citadelle roulante et tourne vers la Pologne. Il fallait pénétrer au travers d'épaisses forêts, de steppes incultes; à peine trois mille combattans habitaient cette forteresse assaillie nuit et jour par cent mille hommes, et renfermant dans son étroite enceinte la disette, la maladie, le désespoir, la rébellion. Zolkiewski sut maintenir dans l'obéissance ces troupes soulevées, dans l'ordre prescrit ces remparts de chariots, qui traversaient des bois et des marécages, dans l'hésitation ces assiégeans sans nombre, que le prodige d'une telle marche étonne et peut-être épouvante. Six jours et six nuits se sont écoulés; quatre-vingts lieues de terrain ont été franchies. L'ennemi fatigué ne suit plus qu'avec peine cette retraite héroïque. Les Polonais, tombant de faim, de sommeil, de lassitude, font halte aux 5 octobre. bords du Kobilta, à deux lieues du Dniester, non loin de Kotzim et de Mohilow, en vue du sol de la patrie. Ils n'ont pas la force d'aller jusques là.

1620.

L'armée était, selon l'usage, suivie d'une seconde armée de valets de troupe, race turbulente et avide, qui, dans la sédition de Cécora, n'avait pas craint d'exercer des rapines jusques sur le camp même. Inquiets des châtimens qui les attendent de l'autre côté de la frontière, ces misérables imaginent de se saisir de tous les chevaux, de mettre encore une fois le camp au pillage, puis de s'enfuir, laissant leurs maîtres comme enchaînés sous les coups des barbares que ce désordre réveille et ranime. Les restes sanglans de l'armée chrétienne sont en effet surpris; ils sont accablés dans leur confusion et leur faiblesse. Des gladiateurs de feu avaient été vus, disait-on, s'entre-détruisant dans les nues, et ce funeste présage achève de livrer sans défense aux assaillans qui les environnent de toutes parts les nobles et leurs soldats trahis. Un gentilhomme présente à Zolkiewski la seule monture qu'on trouve encore, pour qu'il sauve sa précieuse vie, dernier espoir de la Pologne. Le vieillard ne répond qu'en tirant le sabre, pour étendre à ses pieds le cheval dont on veut qu'il

1620. aide sa fuite. Mais son bras affaibli ne sait plus donner de coups mortels; à peine un peu de sang a coulé sous son cimeterre, et comme on le presse de voir dans son effort trompé un avertissement d'en haut, un ordre impérieux du ciel: « Non, « répond-il, là où reste le troupeau, là reste le pas- « teur. » Il dit, et se place en avant de ses compagnons, sentinelle dévouée de la république, au poste du danger. Son armée est noyée dans le sang, sa famille entière tombe moissonnée autour de lui: il combat encore, ayant une de ses mains qui pend tranchée par le glaive de l'infidèle, et recevant, sous les coups des barbares, la bénédiction de son confesseur Wibierski, père de la société de Jésus, qui, debout à ses côtés, ne cessera qu'à la fois de prier et de vivre.

Le lendemain, Skinder pacha, séraskier qui commandait en chef les Turcs, parcourait le champ de bataille. Il reconnut Zolkiewski parmi des monceaux de morts, à sa barbe blanche, à son front encore empreint de génie et d'autorité. On dit que, lui-même vétéran renommé, il n'envoya point à Constantinople la tête du grand

homme sans la contempler long-temps avec une émotion profonde. Peu après, à la suite d'une querelle qu'il eut avec un sultan des Tartares au sujet même de ces dépouilles sanglantes, le vieux séraskier fut mis à mort. 1620.

La république resta quelque temps sans apprendre le désastre du Kobilta. La nouvelle lui en fut portée par une invasion des hordes victorieuses qui promenèrent, d'un bout à l'autre de la petite Pologne, la dévastation et l'incendie. On fait monter à deux cent mille le nombre des femmes, des prêtres, des nobles, que ce torrent destructeur entraîna dans sa retraite; riche proie qui allait être distribuée entre les marchés de la mer Noire, pour alimenter la Porte d'esclaves et de janissaires. Un écrivain contemporain (1) remarque qu'au milieu de la consternation et de la terreur publiques, le désespoir de la femme de Zolkiewski émut la nation entière. Deux grands coups avaient frappé en même temps la vieillesse de l'illustre veuve; car son fils Jean Zolkiewski

(1) *Joannes Innocentius Petrikius*, Historiæ rerum in Poloniâ gestarum, anno MDCXX et MDCXXI. Cracoviæ, 1637.

1620. était tombé au pouvoir des barbares tout couvert de blessures. Elle voulut ressaisir du moins les restes de l'époux qui avait fait sa gloire, et alla chercher ce tronc mutilé sur le champ de mort. Elle le reconnut à une blessure que le grand hetman avait reçue dans une de ses victoires, s'en saisit, s'y attacha, ne put en être séparée qu'en retenant, pour en demeurer vêtue, sa pelisse sanglante. La république éleva dans ce lieu même un monument visité souvent depuis lors par le Turc, le Tartare, le Moscovite, et toujours respecté comme l'ombre même du héros. La pierre du Kobilta portait cette inscription : « Apprenez de moi combien il est bon et doux « de mourir pour la patrie. »

Le bâton de grand-hetman, l'anneau de grand-chancelier furent reportés solennellement au roi et à la diète. Les comices reçurent ces insignes avec autant de respect que de douleur, et un fils du grand Zamoyski mérita les louanges de toutes les histoires du temps, en prononçant au milieu de l'assemblée une oraison funèbre, où il commençait par raconter longuement la vie de Co-

drus, de Brutus, de Décius, et de Paul Émile. 1620.

Des honneurs plus grands accueillirent les restes même de Zolkiewski. A leur approche, les cités et les provinces s'étaient levées; la noblesse accourut en armes. Peut-être n'avait-on pas vu de deuil si grand depuis les funérailles de Germanicus. Les narrations qui nous en sont restées sont écrites dans l'intention de provoquer ce parallèle. Près de ce cercueil qu'accompagnait de ville en ville un peuple immense; qu'entouraient toutes les bannières des troupes, toutes les enseignes des palatinats abaissées vers la terre, marchaient la veuve de l'illustre capitaine, sa fille unique, mariée au palatin de Russie Danielowicz, qu'on disait issu des anciens rois de Gallicie, et sa petite-fille Théophile Danielowiczowna, à peine sortie de l'enfance et annonçant déjà une rare hauteur de caractère. Dans le sein de Théophile semblait battre le grand cœur de Zolkiewski. Au milieu des plus tristes scènes, elle n'avait de larmes que pour les humiliations de la Pologne. Cette jeune fille, sa mère et son aïeule, en déposant dans leur ville de Zolkiew, parmi les cendres de

1620. leurs ancêtres, les restes du grand-hetman, inscrivirent sur le marbre funéraire ce vers du poète :

**Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!**

Le vœu était prophétique : de ce sang illustre sortit un vengeur.

Jamais la république ne s'était trouvée en de plus grandes extrémités. Elle était en proie à une guerre furieuse et à des discordes plus furieuses encore. La diète, inspirée par Sigismond, inventa de prendre les momens de relâche que laissait l'hiver pour inquiéter, par des menaces de réunion, le schisme grec, croyance héréditaire d'une moitié des peuples. De là, les émeutes, les sacrilèges, les pillages, les destructions d'églises, les incendies. La Lithuanie et la Russie, sa vaste dépendance, furent accusées d'incliner vers la domination moscovite; on préluda par des meurtres à de nouvelles guerres civiles; un évêque tomba égorgé dans le temple, et se vengea par des miracles. Le poignard menaça même Sigismond, qui ne reçut qu'une légère blessure. L'assassin fut conduit à un

théâtre dressé dans la plaine pour son supplice; il y fut traîné avec des tenailles brûlantes. Une fourche de fer cloua sa main droite sur un bûcher où le feu la consuma. Le fer trancha les lambeaux que le feu ne put dévorer, et, la main gauche coupée à son tour, le patient obtint enfin la grace d'être livré aux bourreaux qui l'écartelèrent...... On devine que l'assassin était schismatique. 1620.

L'été vint. Le jeune empereur Osman, récemment mis par les janissaires en possession du trône de son oncle Mustapha, qu'il laissait vivre dans un coin du sérail, regarda la victoire du Kobilta et les désordres de la république comme des avertissemens du ciel. Il se mit en marche pour le Nord, chassant devant soi trois cent mille combattans. L'Europe en trembla. Des volontaires accoururent d'Allemagne et de France; là Grande-Bretagne elle-même envoya des secours. Le successeur de Zolkiewski, Chodkiewicz, à la fois grand-hetman de la couronne et de la Lithuanie, ce qui ne s'était pas vu encore, mais capitaine d'un âge avancé et d'une santé chancelante, prit, sous le jeune Wladislas, le comman- 1621.

dement de l'armée. La diète donna pour appui à l'inexpérience du prince et à la vieillesse du capitaine une commission de citoyens renommés qu'elle investit de sa toute-puissance dans la paix et la guerre. Il fallut marcher à la rencontre de toutes les forces de l'Asie avec environ soixante mille hommes de toutes les nations. Des ennemis plus meurtriers que les Turcs et les Tartares, le typhus, la faim, les assaillirent; une sédition militaire fut sur le point de dissoudre le camp dévasté. Ces bandes si peu unies, manquant de tout, que ne commandèrent long-temps ni Wladislas malade ni le grand-hetman moribond, attendaient, appuyées aux murs de Kotzim, qu'elles venaient de reprendre, le choc des masses innombrables du sultan. Trois fois elles rompirent l'effort des barbares, et les commissaires de la diète travaillèrent aussitôt à obtenir la paix d'Osman étonné.

La paix se conclut. Kotzim en fut l'unique prix; car la promesse de payer avec exactitude aux Tartares la redevance que les premiers Sigismond avaient accordée sous le nom de présent, ne formait pas une condition nouvelle. Dans

l'abaissement de la fortune nationale, la république accueillit ce traité avec joie et reconnaissance; l'Europe y applaudit. Cette guerre, cette paix de Kotzim, jetèrent un grand éclat. Des travaux plus grands, accomplis aux mêmes lieux, devaient quelque jour en effacer le souvenir.

La Pologne respira du côté de l'étranger; il ne lui restait que ses discordes. Les Turcs gardèrent le traité, malgré les révolutions de sérail qui punirent sur le jeune Osman la faiblesse de cette transaction. Amurat IV, que ce malheureux enfant eut pour successeur, fut un grand homme. Le bonheur voulut qu'il détournât ses regards de l'Europe, alors remplie de guerres et de convulsions; il employa son ardent génie à détruire l'ouvrage de Shah-Abbas, à donner du côté de Bagdad à la puissance ottomane des fondemens plus solides. Michel Romanow se vit obligé, pour s'affermir, de demander une trève à Sigismond, et de lui abandonner toutes les conquêtes de Zolkiewski, Smolensk et la frontière de la Desna au-delà du Borysthène. De leur côté, les Wasa de Suède, satisfaits de posséder sans trouble Riga

et la Livonie, Mittau et la Courlande, avaient suspendu leurs coups.

Les Tartares seuls troublèrent de leurs brigandages le repos de la république ; créanciers toujours mécontens, ils venaient jusques dans le cœur de ses provinces chercher de prétendus arrérages de leur tribut. Au fond du palatinat de la Russie-Noire, à trois lieues de Lemberg, la veuve de Zolkiewski, sa fille et l'ardente Théophile, furent près de tomber dans leurs mains ; ces trois femmes eurent à soutenir un siège derrière de faibles murailles : leur courage les sauva.

1625. Insulté ainsi sans défense par des hordes sauvages, Sigismond contraignit encore un rival formidable à reprendre les armes ; et tout-à-coup, dans les champs de la Prusse, paraît, pour châtier ses inflexibles prétentions au trône de Suède, le grand Gustave-Adolphe. Victorieux dès l'abord, ce prince, que le cardinal de Richelieu et la ligue protestante d'Allemagne appelaient sur l'empire, que la maison d'Autriche s'appliquait à tenir occupé loin de soi, multiplie aussitôt des efforts magnanimes pour amener Sigismond vaincu à

souscrire la paix. En vain lui reconnaît-il le titre de roi de Suède; en vain même accorde-t-il le retour de la couronne à la branche aînée: tout sera inutile; Sigismond veut son trône, et la guerre de trente ans commencera par les Polonais ses longs ravages.

*Le lion du Nord*, étendant toujours le long de la Baltique le progrès de ses armes, sème d'abord la terreur dans la Lithuanie, emporte Brunsberg, Elbing, Mariembourg, Dirshaw, les deux Werdern, soumet l'évêché de Warmie, fait briller ses enseignes en vue de la capitale épouvantée. Là, les Horn, les Wrangel, les Banier, les Torstenson préludent, sous l'œil de leur maître, aux travaux qui doivent les illustrer; là, Oxenstiern, préposé à l'administration des provinces assujéties, s'instruit au gouvernement d'un royaume. Les Polonais aux abois demandent la paix à Sigismond, et ce prince entêté s'obstine à vouloir la guerre sans savoir la soutenir, à revendiquer la Suède sans pouvoir garder la Pologne. Il faut alors appeler les impériaux au secours de la république qui succombe. Les impériaux arrivent,

1626.

1628.

1629. et fléchissent à leur tour sous l'ascendant de Gustave-Adolphe. Le grand Wallenstein envoie à ses troupes vaincues son illustre lieutenant, le duc de Saxe-Lawenbourg, qui ne rétablit pas les affaires des alliés; et la journée de Brodnitz, celle de Stum, achèvent d'abattre la fortune de la nation polonaise et son courage.

Cependant, les Tartares, de leur côté, continuaient de mettre l'Ukraine, la Russie, la petite Pologne à feu et à sang. Leurs courses, étendues jusques non loin de Cracovie, paraissaient ne devoir s'arrêter qu'aux lignes du camp suédois. Envahie de toutes parts, partout vaincue, le sein déchiré par les dissensions, en proie ici aux soulèvemens de soldats qui demandaient, en armes, leur solde et du pain, ailleurs aux discordes religieuses que Sigismond avait enseignées au seul peuple tolérant qu'il y eût alors, comme si ce n'était pas assez des vieux déchiremens; telle était la Pologne: cette vaillante nation semblait toucher à sa dernière heure.

Au milieu de ces désastres, se passa, dans un château lointain, un événement destiné à les

1629.

réparer plus tard. Un jour de l'été de cette année 1629, un orage affreux avait éclaté sur le canton d'Olesko, petite place de la Russie-Noire, au pied des monts Crapathes, sur les confins de la Lithuanie et de la Pologne, au centre du plateau le plus élevé de ces contrées, là où deux fleuves prennent leur source : le Bug, pour courir au nord se marier à la Vistule et se perdre avec elle dans la Baltique, le Bogh, pour aller à travers l'Ukraine et la Tartarie grossir le Borysthène à son embouchure dans le Pont-Euxin. Le château, manoir féodal, est bâti dans une situation magnifique, sur le sommet d'un mohila, montagne immense, faite de main d'homme, qui fut un autel ou un tombeau des Slaves. L'orage ébranlait jusqu'aux fondemens ce mohila escarpé, ce château suspendu dans les nuages. Durant la tempête, dans ce lieu qui domine toute la Pologne, qui se lie à tous les souvenirs de son antique histoire, un enfant naquit (1) : la petite-fille de Zolkiewski lui donna le

(1) Ces détails sont empruntés d'une relation autographe dont on trouvera un extrait dans les premières pages du livre suivant.

1629. jour. Tandis que les roulemens effroyables du tonnerre rendaient sourds à ses côtés, pour le reste de leur vie, quelques-uns de ses serviteurs, la courageuse Théophile devint mère, en souriant aux foudres et aux éclairs. Les flatteurs, qui de temps immémorial se pressent en Pologne sous le toit des grands, voyaient, comme elle, dans cet ébranlement du ciel et de la terre, de glorieux présages; les mathématiciens, interrogés sur l'horoscope du nouveau-né, lui prédirent une éclatante fortune et des destinées extraordinaires. Ce fut Jean Sobieski.

FIN DU LIVRE PREMIER.

# LIVRE II.

## JEUNESSE DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE

DE WLADISLAS WASA.

(1629. — 1648.)

## SOMMAIRE.

Distinctions de famille, et blason de la noblesse polonaise. — Écrit de Jean Sobieski sur sa naissance. — Son enfance. — La paix rendue à la Pologne. — Mort de Sigismond III et de Gustave-Adolphe. Wladislas VI. — Génie guerrier du prince, et règne pacifique. Progrès des arts et des lettres. — Haute instruction du sénateur Jacques Sobieski, père de Jean. — Haute existence de ce seigneur et de tous les grands. Patrimoine de Zolkiew. Vie domestique. Éducation. — Éducation extraordinaire de Sobieski. Voyages. Séjour en France. — Mazarin. Mariage de Wladislas avec Louise de Gonzague, princesse de Nevers. — Rapports entre la France et la Pologne. Adoption des mœurs et usages français. Sobieski mousquetaire de la maison de Louis XIV. Sobieski chez la duchesse de Longueville. — La Fronde. Conférences d'Osnabruch. — Agitation en Pologne. Licenciement de l'armée. Persécution des hétérodoxes. Persécution des Kosakes. — Histoire de ces peuples. Leurs mœurs. Leur indépendance nationale et leur servitude personnelle. Leur insurrection. — Bogdan Chmielniçki leur hetman. Son histoire. Ses griefs. Ses vengeances. Ses victoires. — Mort de Wladislas. Interrègne. — Paix de Westphalie. État de l'Europe. — État de la Pologne. Défaite de Pilawicz. Terreur de la diète d'élection. Siège de Zamoysce. — Retour de Sobieski.

# LIVRE SECOND.

## Jeunesse de Jean Sobieski et règne de Wladislas Wasa.

(1629. — 1648.)

Les historiens, aussi bien que les orateurs, ont coutume, lorsqu'ils remontent au berceau des grands hommes, de faire d'abord profession d'attacher peu de prix au hasard de la naissance, tout en poursuivant le fil de généalogies vraies ou fausses jusques dans les nuages. Nous serons de tout point plus sincères. L'illustration du sang ne repose pas à nos yeux sur une illusion ni un préjugé; plus que la gloire, dont elle est le reflet passant du front des pères sur la tête des fils. Ce brillant héritage devient une récompense pour

qui le transmet, un engagement pour qui le recueille; et l'histoire serait obligée d'en tenir compte, ne fallût-il y voir qu'une faveur de la fortune, qui aplanit d'ordinaire l'accès de la puissance et de la renommée.

En Pologne, plus encore que dans le reste de l'Europe, la noblesse s'était fort tard soumise à l'usage des noms héréditaires. Avant ce changement, les branches d'un même tronc n'avaient qu'un lien commun; elles ne conservèrent, depuis, qu'un moyen de reconnaissance: ce fut le blason. Les armoiries polonaises se distinguaient par leur simplicité. L'écu était le plus souvent un champ uni avec une seule pièce et deux au plus. Les familles de gentilshommes appartenaient à la souche de la flèche, de l'otelle, des deux poignards, du fer de cheval, de la double ou triple croix, de la lance, du bouclier. Il n'y avait pas plus de huit cents à mille de ces armes distinctives pour le corps entier de l'ordre équestre. Rien n'était plus propre à confondre les extractions, à fausser les généalogies. Le grand nombre de maisons, qui se trouvaient quelquefois com-

prises sous un seul de ces signes héréditaires, permet de penser que dans le principe ils avaient désigné, non une famille, mais une horde tout entière. C'était encore là une des traditions de l'état sauvage. Ainsi se marquaient les tribus chez les Scythes aussi bien que chez les Arabes.

Héros et roi, Jean Sobieski ne pouvait manquer d'aïeux. Nous avons vu son extraction du côté maternel; sa race paternelle formait l'un des quarante rameaux de la tige du bouclier. Cette tige respectée portait le nom commun de Janina; elle tirait son origine de Jean ou Janik, palatin des anciens temps, resté célèbre pour ses exploits. Il est à remarquer qu'un nobiliaire, composé pendant l'enfance même du grand citoyen qui fait le sujet de cet ouvrage, porte qu'entre tous les Janina, les Sobieski avaient pour attributs particuliers le dévouement à la patrie, l'amour des périls et de la gloire (1). L'écrivain ajoute que

(1) Sobiescii in Palatinatu lublinensi, quorum quilibet præstantius esse existimat operam suam patriæ impendere, quàm in otio tranquillam vitam, voluptatum copiâ auctam, agere.... gloriosum enim unicuique ducitur, si propriis periculis quærat universorum tranquillitatem.

(*Orbis Polonus*, *authore Simone Okolski*, Cracoviæ 1641.)

quelques historiographes rattachaient le fondateur de leur race aux princes du sang de Piast. Cette version pouvait-elle être négligée lorsque la fortune fixa sur un descendant de Janik la couronne de Pologne et les regards du monde? On trouva que Wissimir, oncle de Casimir-le-Grand, à la veille de combattre les tribus païennes et barbares qui infestaient la Gallicie et la Russie-Noire, avait reçu un bouclier d'une trempe céleste, des mains mêmes de saint Michel; l'arme divine était restée le partage de Janik, qu'on supposa son fils; c'était en mémoire du présent de l'archange que tous les Janina portaient un bouclier dans leurs armes.

De quelque intérêt qu'il pût être pour un roi nouveau de laisser sa famille devenir toute royale, et se lier au ciel même par des miracles, Sobieski n'accepta point le secours offert par la flatterie à l'ambition de ses fils. Après lui, fut trouvée dans ses papiers une note écrite de sa main, où il parle de sa naissance, dans les termes qu'on va lire.

*Note manuscrite du roi Jean III.*

« Le nonce apostolique desire connaître l'his-
« toire de ma maison; je le satisferai, sans me
« perdre dans la nuit des temps, ni même re-
« monter jusques à Janik, palatin de Sandomir,
« sous le règne de Lezko-le-Noir, guerrier célèbre
« dont les victoires sur les Jajyges sont attestées
« par de grands mohilas, ou montagnes tumu-
« laires, élevées dans mon patrimoine de Sobieska-
« Wola. Je passe sous silence d'autres personnages
« de haute renommée et leurs glorieuses expédi-
« tions contre les ennemis de la patrie. Les seules
« guerres que j'aimerais à rappeler sont les
« guerres sacrées; les héros dont je suis le plus
« fier de descendre sont ceux qui baignèrent de
« leur sang la terre des infidèles, et me trans-
« mirent en héritage de longues vengeances à
« exercer sur les barbares. Je ne parlerai ici que
« de l'un de mes ancêtres, Marc Sobieski,
« palatin de Lublin, rival de l'illustre Zamoyski,
« sous le grand règne d'Etienne Batori. Etienne

« disait souvent que, s'il lui fallait, comme dans
« les temps anciens, se reposer sur un seul homme
« de la défense de la patrie, il n'hésiterait pas à
« désigner pour champion de la Pologne Marc
« Sobieski.

« Du reste, je ne raconte pas les hauts faits du
« palatin de Lublin : il n'eut que des chrétiens
« à combattre. Sous l'empire de Batori et dans les
« commencemens de Sigismond III, les Turcs
« laissèrent la Pologne en paix.

« Le souvenir de Jacques Sobieski, fils de Marc,
« reste profondément gravé dans mon cœur :
« c'était mon père. Il fit ses premières armes sous
« le grand Zolkiewski, dans cette ancienne guerre
« de Moscovie qui livra au jeune Wladislas le
« trône des czars; dans l'expédition suivante, il
« fut au nombre des chefs chargés, sur le refus de
« Zolkiewski, de commander l'armée, et de pré-
« senter le prince aux peuples qui l'avaient choisi
« pour maître. Blessé au bras à l'assaut de Moscou,
« mon père assista cependant depuis lors à toutes
« les campagnes de ces temps orageux, toujours
« suivi de ses hussards d'ordonnance qu'il entre-

« tenait à ses frais, et que leur valeur éclatante
« comme leur riche tenue faisaient nommer la
« troupe d'or. Ce fut lui qui dans la campagne
« glorieuse de Kotzim, membre d'une commission
« investie des pleins-pouvoirs de la diète pour la
« conduite des hostilités, réussit à conclure la paix
« avec l'empereur Osman. Depuis ce succès, il fut
« chargé de toutes les négociations de la répu-
« blique avec les Suédois, les Kosakes, les Tar-
« tares, les Moscovites, les Turcs. Quatre fois les
« nonces le mirent à leur tête dans les diètes,
« en l'élisant maréchal, et il finit par arriver, de
« charge en charge, au poste de premier séna-
« teur séculier de la Pologne, sous le titre de cas-
« tellan de Cracovie.... »

Ici le royal historien se trouve conduit à placer un récit détaillé de la vie entière et de la mort de Zolkiewski, dont Jacques Sobieski, son père, épousa la petite-fille. Théophile jugea digne de son alliance le brillant citoyen qui avait contribué dans la guerre de Kotzim à laver l'injure du Kobilta, et la note manuscrite explique avec complaisance, presque avec orgueil, quelles fata-

lités firent arriver aux Sobieski l'héritage du vainqueur de Moscou. Ce grand homme avait un fils dans lequel il semblait devoir revivre. Tombé à ses côtés et racheté de l'esclavage au prix de sommes énormes; Jean Zolkiewski ne revint de Constantinople que pour mourir des suites de ses blessures. Sa sœur, Sophie Zolkiewska Danielowiczowna, resta héritière des biens immenses et des traditions de leur illustre père. Elle avait aussi deux enfans; elle apprit un jour que son unique fils, entraîné par une ardeur héréditaire dans les rangs des Tartares, avait trouvé la mort dans la tente et sous le cimeterre d'un sultan. Pour la seconde fois une fille se trouva encore dépositaire de tout cet héritage de gloire. C'était la courageuse Théophile; sœur du brave et malheureux Danielowicz, nièce de Jean Zolkiewski, petite-fille du grand-hetman, belle-fille du palatin de Lublin Marc Sobieski, enfin femme de Jacques, elle tenait de tous côtés à des citoyens illustres.

« C'est de Théophile Danielowiczowna Sobieska, continue la note manuscrite, que je « reçus le jour, en présence de sa mère et de sa

« grand'mère (1), veuve du conquérant de la « Moscovie. Ma naissance fut accompagnée de « phénomènes tels que ceux dont abonde l'histoire « des Romains. La vie de Zolkiewski avait été « toute entière tissue de prodiges, et la prédiction « d'une vieille femme qui dans son enfance lui an- « nonça tous les grands événemens de sa carrière, « n'est pas la moins remarquable de ces mer- « veilles. J'eus un frère aîné nommé Marc comme « notre aïeul, deux sœurs et deux frères plus « jeunes; ces deux derniers ne vécurent pas. Marc « ne devait parvenir à l'âge d'homme que pour « être égorgé comme l'avait été le jeune Danie- « lowicz par les Tartares. Tous les miens ont ainsi « trouvé la mort sous les coups des infidèles pour « la défense de notre religion sainte. Moi seul « étais réservé à d'autres destins par la volonté « divine. »

(1) Il y a ici une erreur qu'expliquent les voyages de Sobieski dans sa première jeunesse, et les travaux qui depuis son retour remplirent toute sa vie. Son aïeule ne peut assister à sa naissance. Nous trouvons dans un recueil des épitaphes intéressantes du Nord la preuve qu'elle avait reçu les honneurs de la sépulture en 1626, trois ans avant la naissance de son petit-fils. Voyez *Monumenta Sarmatica*, Cracoviæ, 1640.

Nos lecteurs connaissent, et le rang dans lequel la Providence fit naître Jean Sobieski, et les événemens qui entourèrent son berceau. Il allait grandir sous les auspices de serviteurs glorieux de la république, sous l'œil d'une mère que la guerre avait frappée à coups redoublés dans ses affections les plus tendres; elle ne pouvait manquer de l'élever pour la vengeance et la gloire : mais c'était surtout dans les rangs de l'osmanli que ses ressentimens, son patriotisme, sa foi devaient lui montrer la gloire et la vengeance. On peut dire que la naissance de Jean fit toute sa destinée.

1629. Un jour serein éclaira le cours entier de son enfance. Cette année 1629, que nous avons vue s'ouvrir par de sanglans désastres, s'était terminée d'une façon plus heureuse. Conjurée comme par miracle, l'affreuse tempête qui grondait sur la Pologne alla épuiser ailleurs ses foudres; ce miracle fut l'ouvrage de Richelieu. Tandis que les Polonais étaient aux abois, il intervint. La république dut à ses efforts le bienfait d'une longue trève, que payèrent de nouveaux sacrifices de

territoire. Les coups de Gustave-Adolphe se trouvèrent ainsi détournés sur l'empire, et dans l'Orient les révolutions du sérail, ou les mouvemens de la Perse sous le second Schah-Abbas, au Nord la faiblesse de la maison de Romanow, et bientôt la minorité, puis le pacifique génie d'une jeune fille qui remplaça Gustave sur le trône de Suède, tous ces heureux accidens permirent aux Polonais de respirer jusqu'au temps où Jean Sobieski fut d'âge à tenir une épée. On dirait que la fortune, prenant pitié de tant d'adversités, donna un sursis de vingt ans à la république, afin de laisser croître son défenseur. Il ne fallait pas moins pour la faire vivre jusqu'à nos jours.

Cependant, presque aussi redoutables que *le Lion du Nord*, les discordes intestines continuèrent leurs ravages tant que Sigismond vécut. L'esprit d'intolérance s'affermissait dans les conseils de la nation comme dans ceux du prince; l'ordre équestre, toujours confédéré, n'était occupé qu'à se défendre contre le roi, la diète, l'hérésie; il oubliait de préparer les moyens de

se défendre quelque jour contre l'étranger, et surtout contre lui-même.

1632. Une même année vit disparaître de la scène du monde les deux Wasa, les deux rivaux, qui, avec des sentimens aussi divers que leurs génies, avaient été presque également funestes à la Pologne. Gustave rencontra la mort sur le champ de victoire de Lutzen ; Sigismond mourut plus paisiblement qu'il n'avait régné. Il termina dans son lit un empire orageux de quarante-quatre ans. De deux sœurs, archiduchesses d'Autriche, auxquelles il s'était successivement allié, il avait eu, entre autres enfans, deux fils qui se transmirent la main d'une princesse française, la couronne élective de leur père, et ses malencontreuses prétentions au trône de Suède. Le premier, Wladislas, s'était, jeune encore, signalé dans les combats ; le second, Jean Casimir, essayant de rompre les brigues qu'une faction formait pour lui, sollicita, en faveur de son frère aîné, les suffrages des Polonais. La diète avait élu pour maréchal, ou président, Jacques Sobieski, le compagnon d'armes ou plutôt le guide

de Wladislas dans les expéditions de Moscou et de Kotzim. Ce seigneur fit valoir, et les titres de son royal disciple, et les efforts magnanimes de Jean Casimir, avec son éloquence entraînante, dont les poésies du temps ont célébré les prodiges (1). Dans cette grande conjoncture, Jacques Sobieski se surpassa. Un historien, témoin des événemens qu'il raconte, dit que les étrangers émerveillés ne comprenaient pas dans un homme de guerre ces trésors de faconde et de savoir (2).

L'habile maréchal l'emporta. La diète se rendit

(1) Les vers suivans du père Kirkow, jésuite, donneront une idée de la réputation du Palatin, et de l'État de la poésie latine en Pologne à cette époque.

Remigio famæ cœlo subvecte Sobiescî,
Plena cui eloquii flumina ab ore cadunt :
Martigenas scutum hoc loquitur, patriæque periclis
Impensos vestram sæpe dedisse domum :
Tu mihi major eris, namque uno pectore virtus,
Herculea et Tullî consociata tuo.

Toi qui t'élèves jusqu'aux cieux sur l'esquif de la renommée, toi de qui la bouche épanche à flots des torrens d'éloquence, ô Sobieski, ce bouclier proclame que ta race fut féconde en enfans de Mars, en héros dévoués à la patrie. Mais tu seras à mes yeux le plus grand de tous, puisque dans ton sein tu rassembles l'ame d'Hercule et celle de Cicéron.

(2) *Piaseckii chronica*, lib. ultimus an. 1633.

aux vœux des fils de Sigismond, et l'un, à peine roi, courut gagner des batailles sur le czar Michel, lui dicter la paix aux portes mêmes de Moscou, et tenir en respect les Tartares; tandis que l'autre, après avoir quelques années voyagé en Europe, s'embarquait à Gênes pour aller prendre en Espagne un commandement contre la France, était traversé dans ses desseins par la tempête, jeté sur les côtes de Provence, retenu deux ans prisonnier, dissuadé de ses rêves de gloire et tourné vers la vie du cloître par ardeur de foi ou chagrin d'amour, puis enfin reçu jésuite en Italie, pour s'ennuyer bientôt de ses liens, et y échapper sous le chapeau de cardinal.

1638.

Cependant, l'ambitieux Wladislas, impatient de la paix, se disposait toujours à la guerre. Ses frontières de l'Orient défendues par des victoires, il avait voulu tourner ses armes contre le Nord. La diète, plus sage, s'était décidée à traiter avec la jeune reine Christine, qui avait reçu en héritage, avec le sceptre de Gustave-Adolphe, la guerre sanglante de l'Empire. Représentant de la

branche aînée des Wasa, Wladislas ne consentit point à quitter le titre de roi de Suède, qu'il continuait de porter à l'exemple de son père. Un traité définitif ne pouvait pas dès-lors terminer cette longue et vaine querelle. Jacques Sobieski négocia une nouvelle trève de vingt-six années entre les deux couronnes.

Quelques incursions des Tartares, quelques menaces du Turc, qui s'agitait sous le faible Ibrahim, furent tout ce qui troubla la Pologne. Obligé, par l'inflexible volonté des diètes, à déposer tout espoir de guerre au dehors, Wladislas ne songea qu'à maintenir la paix au dedans, comme une compensation nécessaire de son repos. Il fallait à ce prince l'image des douceurs de la vie privée, ou la grande, la passionnée, l'orageuse vie des camps. Aussi s'appliqua-t-il à désarmer l'ordre équestre par une perpétuelle condescendance; il tenta même de ramener à une seule communion les églises dissidentes. Le conventicule de Thorn échoua, comme en France le colloque de Poissy; dans ce pays couvert de synagogues, et nommé le paradis des juifs,

les évêques ne purent pas même se résigner à entendre la lecture de la profession de foi des chrétiens réformés. Mais enfin la tolérance personnelle du roi réussit à tempérer l'ardeur des dissensions religieuses, et, quoique taxée d'indifférence ou d'hérésie, cette tolérance fut un bienfait.

Un règne tranquille, pour la première fois depuis les temps barbares, ouvrit à la civilisation les chemins du Nord. Le génie remuant du monarque rendit féconds tous les biens de la paix; il tourna son activité du côté des travaux utiles. Le goût des arts et des monumens du midi pénétra sous ces tristes cieux. A des églises, à des palais de bois, il s'en mêla de brique et de pierre. Des ponts rapprochèrent les bords des fleuves, et franchirent les marais; des routes furent tracées. A la voix de Wladislas, Warsovie s'enrichit de créations élégantes et utiles. Une statue qu'il éleva au roi Sigismond, tout en ne consacrant que les illusions de la piété filiale, était, pour les places publiques de cette capitale un monument nouveau. Le peintre Dolabella vint d'Italie

étonner la Pologne des prodiges de son art. Son habile pinceau décora d'une façon royale les murs du palais de Wiasdowa. Les plafonds représentèrent l'histoire entière du grand-hetman Zolkiewski, sa victoire de Klussyn, son entrée triomphale dans les comices de Warsovie avec le czar captif; peintures glorieuses que Charles XII admira, que Pierre I[er] eut la petitesse de détruire, quand il disposait, en faveur d'Auguste de Saxe, du trône de Pologne.

Ami des arts comme le roi, Jacques Sobieski profitait de son immense fortune pour enrichir son pays et décorer ses châteaux de collections dispendieuses de toutes les merveilles de Rome et de Florence. On vit, à son exemple, nombre de grands s'environner de statues et de tableaux, orner de bibliothèques leurs demeures agrandies, rechercher l'entretien des érudits de plus en plus nombreux, aider le savoir indigent à payer l'assistance de la presse du monastère d'Oliva, ou de celle de Cracovie, les seules du royaume. Des seigneurs puissans employèrent leur opulence à fonder des écoles. Le grand Zamoyski

avait donné cet exemple, que ses héritiers suivirent, et leur ville de Zamoysce dut à ses propriétaires une académie florissante. Quelques hommes de rang illustre parlaient déjà des langues étrangères; Wladislas pouvait correspondre en italien avec la mère de Louis XIV. Jacques Sobieski était renommé pour son amour des lettres françaises, grecques et latines; cet illustre citoyen a laissé des écrits qui déposent de son application à toutes les branches de savoir cultivées de son temps. Voulant doter Marc et Jean, ses deux fils, d'une éducation qui les rendît utiles à la république dans la paix comme dans la guerre, il ne fut pas obligé de confier à des maîtres étrangers la tâche d'éclairer leurs jeunes âmes; grand homme qui eut le rare bonheur de pouvoir allier les devoirs du précepteur aux jouissances du père.

Cependant un capitaine, un diplomate tel que lui risquait sans cesse de se voir enlevé à ses soins paternels par les intérêts de la chose publique. Il s'assura le concours de Stanislas Orchowski, savant renommé; et afin de mieux

frapper l'esprit de cet instituteur des grandes considérations auxquelles l'enseignement se liait dans sa pensée, il composa l'un des traités d'éducation les plus précieux pour la justesse et la hauteur des aperçus. Jacques Sobieski voulait que Marc et Jean apprissent de bonne heure que, nés citoyens d'un état libre, ils devaient tout à leur pays, et pouvaient aussi en tout attendre.

Alors palatin de Belcz, la proximité de son gouvernement et les loisirs de la paix lui permirent de vivre constamment à Zolkiew, chef-lieu de l'héritage immense des Zolkiewski. C'est là que Marc, Jean et leurs jeunes sœurs passèrent leur enfance, élevés dans la magnificence qui distinguait les grands seigneurs au milieu des misères profondes de la Pologne. Ville forte de la Russie noire aux pieds des monts Crapathes, centre d'un commerce qui s'étendait à la Hongrie, à la Russie rouge, à la Moldavie, à la Crimée, et habitée par un grand nombre de juifs opulens, Zolkiew ne formait, avec ses cinquante villages et ses vingt lieues de territoire, qu'une portion de la fortune de Jacques Sobieski. Le palatin s'oc-

cupait encore à enrichir ce domaine en l'embellissant; il voulait tracer des routes sur la crête des montagnes escarpées qui en défendent l'accès, dessécher les marécages des vallées, créer des jardins magnifiques dans ces magnifiques aspects autour du palais, tout entier de brique, que les Zolkiewski avaient laissé.

De tels patrimoines étaient des souverainetés; aussi quelques-uns de ces grands propriétaires avaient-ils sollicité ou reçu des empereurs, au péril de leur popularité, des diplômes de princes du Saint-Empire romain, pour se distinguer enfin de la foule par le titre comme par la richesse, et joindre un nom royal à une royale existence. Une armée sous le nom de garde, des sentinelles à toutes les portes, une maison montée sur le modèle des cours et composée des mêmes charges, des légions de valets nobles, gentilshommes pauvres qui conservaient leur droit d'élire le monarque et pliaient sous les coups de fouet d'un maître, une musique nombreuse pour accompagner du bruit des instrumens toutes les actions de la vie domestique,

enfin, un grand luxe de fourrures, de pierreries, de chevaux, de mets rares, de précieux parfums, étaient les attributs accoutumés de l'opulence, mais d'une opulence qui ne pouvait efféminer, parce qu'elle était encore indigente et grossière. Les amis invités à séjourner dans ces palais, où brillaient partout le marbre, la soie et l'or, étaient obligés d'y apporter leur lit; les convives d'apporter leurs couverts à des festins que charmait une molle harmonie. Chaque laquais prenait sa part de tous les plats présentés au fier seigneur qu'il servait, et ne lui remplissait sa coupe d'argent que pour commencer par en vider lui-même la moitié. La gaîté de ces banquets splendides se perdait presque toujours dans le vin, et quelquefois dans le sang; à l'exemple des maîtres, les valets tiraient le sabre, et c'était pour se disputer les débris dont la table restait couverte, et porter ces délices inconnues à leurs femmes avides. Dans ces appartemens ensanglantés par des combats et décorés des chefs-d'œuvre de l'Italie, la fumée du tabac se mariait à un luxe d'aromates qui égalait quelquefois en

dépense la fortune de riches seigneurs du reste de l'Europe (1). Les femmes entourées de respects, mais bornées strictement dans leurs dépenses personnelles à l'usufruit de certaines branches de revenu, et dans leur pouvoir à la surveillance de certaines branches d'administration, ne pouvaient étendre leurs attributions qu'à force d'humiliations et de prières; elles trouvaient tout simple de se jeter aux pieds d'un mari, et pour la plus légère demande on les voyait embrasser ses genoux.

L'éducation se ressentait de ce mélange des nouveaux raffinemens et des pratiques anciennes. On apprenait la danse, l'escrime, la musique, dès le berceau. Marc et Jean y excellèrent. Jean surtout maniait avec un égal succès le pinceau, la flûte, la guitare, brillait à cheval et s'annonçait pour un athlète terrible au sabre, à la hache, au javelot, à l'épée. Les sciences et les lettres marchaient de front avec les arts. Le palatin initia lui-

(1) Le docteur Connor, médecin de Jean Sobieski, dans son utile ouvrage, *Description of Poland*, estime ce service à plus de seize mille impériales par an, c'est-à-dire environ 70,000 francs de nos jours.

même ses fils à l'étude des littératures étrangères, des mathématiques, de l'histoire, de la philosophie. Il leur apprit sept ou huit langues, leur rendit familière la connaissance des principes de l'art de la guerre et des secrets de la politique, s'appliqua enfin à développer en eux le génie de l'éloquence parlementaire, à laquelle il devait lui-même une partie de ses succès et de sa renommée. Leur faisant prendre pour tribune le premier meuble qu'offrait le hasard, il les obligeait à justifier leurs actions ou leurs vœux les plus simples en termes faciles. Ainsi a fait, depuis, le grand lord Chatam pour donner à l'Angleterre William Pitt.

Le génie actif de Jean était prompt à tout saisir. Il eut bientôt autant de savoir que son père, et il promit plus d'éloquence. Jamais jeune homme n'avait reçu de la Providence tant de dons à la fois. Chez lui l'esprit s'alliait à l'adresse, la grace à la beauté, un cœur aimant à un indomptable caractère, et une application passionnée pour les travaux de l'intelligence à non moins d'ardeur pour les fatigues et les périls. Son intrépidité, son air

martial surprenaient et quelquefois effrayaient jusqu'à son père, quand, aux jours marqués pour se délasser de l'étude, il lui fallait, armé simplement d'un arc et d'une hache, ou d'un filet et d'un poignard, courir dans les montagnes l'ours, le sanglier, la chèvre sauvage, l'élan ou le bison terrible.

Théophile Sobieska s'associait à cette éducation qui semblait ne pouvoir manquer de faire des héros. Les pieuses mains de la palatine avaient réuni dans l'église de Zolkiew les cendres de son frère, le brave Danielowicz, et celles du jeune Jean Zolkiewski son oncle, aux restes de son aïeul le grand-hetman. Jacques Sobieski était même parvenu à obtenir d'Osman, moyennant rançon, la restitution de la tête du vainqueur de Klussyn et de Cécora, long-temps attachée aux portes du sérail. Le marbre, l'or, les tableaux, les statues décoraient l'asile de ces dépouilles révérées. Des architectes et des peintres, conviés de tous les coins de l'Europe, exécutaient ces travaux sous l'œil de Théophile. Elle bâtit avec splendeur un monastère de dominicains, et le dota plus richement en-

core pour assurer de perpétuels honneurs aux sépulcres de ces martyrs de la foi et de la patrie. Chaque jour madame Sobieska conduisait sa jeune famille, au milieu de cette autre famille tombée sous le fer des barbares; elle remplissait le cœur et la tête de ses fils de tous les exemples, de tous les devoirs laissés par leurs devanciers. Jean Sobieski raconte dans un écrit qui nous a été conservé (1) que, montrant à ses enfans le bouclier qui brillait dans le blason de leur race, la palatine leur répétait le mot des mères Spartiates : *avec ou dessus*. L'aristocratie légitime ses supériorités, quand elle porte dans les ames cette exaltation généreuse, cet utile orgueil qui n'accepte l'illustration et la grandeur que comme des bienfaits à reconnaître, des dettes à payer.

Jean reçut du récit de la mort de Zolkiewski, recommencé sans cesse sur la pierre du temple entre l'autel et ces tombeaux, une impression extraordinaire que les années ne purent effacer. Quand ses parens le voyaient ainsi ému, ils lui lisaient un mémoire adressé, du champ de mort,

(1) Zaluski, *litteræ hist. familiares*, t. III.

par le grand-hetman au roi Sigismond, pour dire à ce prince un dernier adieu, et frapper son esprit de cette pensée, que tous les efforts de la Pologne devaient être sans cesse dirigés contre la puissance musulmane; qu'Etienne Batori avait été enlevé au milieu de sa carrière, quand une ligue sainte, formée par ses soins, allait réunir toute la chrétienté contre l'infidèle; que c'étaient là les desseins qu'il fallait reprendre, qu'il fallait suivre avec persévérance, pour sauver de ce joug destructeur, qui s'approchait peu à peu, et la république polonaise, et le monde chrétien tout entier. Ces idées se gravèrent ainsi pour jamais dans la jeune imagination de Jean Sobieski; c'était Annibal au même âge, faisant à son père, à sa patrie, aux dieux, le serment de haïr les Romains.

Chose étrange! Théophile Sobieska, qui devait se connaître en mâles courages et les aimer, ne pouvait se défendre d'une prédilection singulière pour l'aîné de ses fils. Marc avait plus de douceur, plus de docilité. Comment l'humeur impatiente de Jean, la vivacité de ses émotions, son

esprit impérieux, et ses emportemens même, ne lui annonçaient-ils pas le vengeur qu'elle demandait au ciel? ce cœur impétueux alarmait par son trouble précoce la vertu d'une mère. A quinze ans, entraîné, malgré les résistances d'une piété fervente, vers toutes les faiblesses que l'histoire pardonne aux grands hommes, il avait aussi les inclinations généreuses qui malheureusement pallient ces faiblesses aux yeux du monde et les ennoblissent. Son ame se montrait dès lors ouverte à toutes les passions qui la dominèrent depuis. Il était facile de prévoir que la patrie et la gloire, l'étude, les femmes et les combats, rempliraient sa vie.

1644.

Le palatin comprit la nécessité de donner désormais à ses fils des maîtres meilleurs que lui-même, l'expérience, les voyages, le spectacle du monde, et il résolut de les envoyer visiter l'Angleterre dans sa révolution, la France au milieu des désordres de la minorité, l'Italie, l'Allemagne, la Porte ottomane. C'était surtout à Paris et chez les Turcs qu'ils devaient séjourner; à Paris, pour achever le cours de leur éducation dans cette grande cité, nommée dès ce temps la capitale du

1644. monde policé; chez les Turcs pour commencer leur vie d'hommes, en mesurant de près le colosse qu'ils devaient combattre le reste de leurs jours. Le dessein de Jacques Sobieski était même de les faire passer en Asie, afin qu'ils pussent étudier ce terrible adversaire jusques dans le siège de sa puissance.

En ce moment, des apprêts immenses inquiétaient l'Europe. Le dernier boulevard de la chrétienté dans les mers d'Orient, le royaume de Candie, d'où les Vénitiens dominaient les rivages du Péloponèse, de l'Archipel, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Egypte, telle était la proie que convoitèrent les ministres de l'imbécille Ibrahim. La chute de la Canée signala d'une façon désastreuse les débuts de cette longue et sanglante guerre, après laquelle ce peuple conquérant allait pouvoir enfin porter à son gré sur les nations civilisées tout le poids de sa grandeur barbare.

Cependant les jeunes Sobieski étaient partis de Zolkiew. En leur donnant sa bénédiction : « Mes « enfans, avait dit leur père, ne vous occupez en « France que des arts utiles, car pour ce qui est

« de la danse, vous aurez le temps de vous per- 1644.
« fectionner avec les Tartares. »

Anne d'Autriche accueillit les jeunes étrangers dans sa cour. Le cardinal Mazarin régnait alors sous le nom de Louis XIV au berceau. Le Parlement commençait à s'annoncer pour un compétiteur redoutable. Mais la lutte n'était pas déclarée; on y préludait par des arrêts et des chansons. Quelques graves magistrats, quelques femmes brillantes semblaient tenir la guerre civile en réserve, comme une dernière ressource de cette étrange coalition de prétentions tribunitiennes et de folles amours, sous laquelle se cachaient, à l'insu de tout le monde, les intérêts de la féodalité déchue et ceux des communes agrandies. Durant toute l'administration du cardinal de Mazarin, la galanterie fut à la fois une mode et une passion, un délassement et une puissance. Grands, beaux, bien faits, pleins d'esprit et d'élégance, recommandés par un nom illustre, Marc et Jean comptèrent aisément des succès précoces dans un monde enthousiaste, changeant, rempli d'intrigues et d'orages. Les plaisirs couronnèrent de

1644. fleurs les débuts de Jean Sobieski ; nous verrons ces premières joies lui créer sur le trône même, après un laps de trente années, des difficultés sérieuses et de bizarres ennuis.

Cependant, jeune et livré à lui-même, la séduction qui l'environnait ne lui fit pas perdre de vue la patrie et la gloire. Pressé de faire son apprentissage du métier des armes, il obtint de son père la permission de s'enrôler dans l'éclatante compagnie rouge que Richelieu avait léguée à la couronne. Louis X[illegible] enfant se trouva compter parmi ses mousquetaires un grand roi.

1645. Paris fut alors frappé du spectacle d'une ambassade polonaise, qui fit son entrée au nombre de plus de huit cents gentilshommes, dans leurs costumes à moitié asiatiques, où l'originalité le disputait à la magnificence. Les Sobieski s'y joignirent; ils en augmentèrent l'éclat par leur suite et leur richesse. Cette ambassade, conduite par un Leczinski, dont le sang devait deux siècles plus tard régner au Louvre, venait contracter avec la France une alliance royale qui resserra les rapports déjà fréquens des deux contrées,

et multiplia les rapides progrès de la Pologne. Veuf d'une archiduchesse, et toujours déçu dans l'espérance de déterminer sa cousine Christine de Suède à réunir, en se mariant avec lui, les deux branches de la maison de Wasa, Wladislas s'unit à une princesse de Clèves, de Nevers et de Mantoue, que plus d'un lien unissait au sang de France, et qu'une étroite amitié attachait à madame la Princesse, mère du grand Condé. Anne d'Autriche la dota d'un présent de 600,000 livres. Elle était issue de cette brillante maison de Gonzague qui, comptant nombre de femmes célèbres dans la république des lettres, semblait alors en possession de donner des reines à tous les trônes.

Sœur de la fameuse princesse palatine Anne de Gonzague, la princesse Marie, alors âgée de trente-quatre ans, était l'une des plus belles, des plus tendres et des plus spirituelles personnes de la cour de France, à une époque où l'esprit et la beauté pacifiaient le royaume et le mettaient en feu par passe-temps. Ses amours avec le malheureux Cinq-Mars sont restés célèbres par la san-

glante catastrophe qui les avait terminés, que peut-être ils provoquèrent; ce fut sans doute par un scrupule de fidélité romanesque, conforme aux idées du temps, qu'au moment de son mariage elle déposa le nom sous lequel le jeune favori l'avait autrefois aimée, pour prendre le seul qu'elle ait porté dans ses liens nouveaux. La princesse Marie ne fut jamais que la reine Louise.

Les deux époux se montrèrent peu satisfaits l'un de l'autre, et la Pologne, ou, comme on disait alors en France, la Scythie, parut à l'esprit délicat de la reine un affreux exil, malgré les pompes sous lesquelles les grands essayèrent de cacher à ses yeux l'indigence du peuple et l'aspérité du climat. Ils lui prodiguèrent à l'occasion du couronnement les présens et les fêtes, et lorsqu'au retour de la ville du sacre (1) elle se rendit à Zolkiew, et séjourna avec Wladislas et toute la cour chez Jacques Sobieski, alors castellan de Cracovie, la castellane lui donna un vase de vermeil du poids de cent marcs, enrichi des

(1) Cracovie.

1646. août.

médailles les plus précieuses des empereurs romains. Théophile donna aussi au roi et à l'ambassadeur français, marquis de Brégy, douze chevaux tigrés dont les gazettes d'alors célébrèrent la beauté.

Wladislas, devenu, quoique jeune, infirme et morose dans les ennuis du repos, aimait à vivre solitaire, simple, étranger à ce faste sous lequel la noblesse polonaise prétendait cacher, à force de bruit et d'or, les vestiges de son antique grossièreté. Louise, pour s'accoutumer à sa patrie adoptive, eut besoin de s'entourer des souvenirs de sa chère patrie. Sa maison était toute française. L'essaim de ses jeunes filles d'honneur continuait à l'entourer. Elle fonda, sous l'invocation de Marie, une communauté de religieuses venues de France, au milieu desquelles elle allait souvent déposer sa grandeur et passer en retraite des semaines entières. La voix ravissante de sœur Antonide Mignôt, l'une des saintes filles, réconciliait Warsovie avec ce couvent étranger. Des jésuites français arrivèrent en foule et répandirent l'étude des mathématiques, de l'astro-

nomie, de la physique. Nos ingénieurs, nos officiers d'artillerie, de brillans aventuriers se pressèrent dans cette cour où toutes les avenues de la fortune ainsi que de la gloire leur étaient ouvertes; et ils instruisirent la pospolite à donner enfin le savoir pour appui au courage.

Nos arts les plus humbles prirent aussi la route du Nord. Les cuisiniers français étaient déjà en grande renommée; il n'y eut pas jusqu'à nos cabaretiers qui accoururent pour établir dans les villes cette hospitalité commode qui se donne à prix d'argent, en place de celle qu'il fallait auparavant chercher quelquefois de château en château, quelquefois sous les Karczemas, sorte de grandes halles ouvertes à tous venans, où les chevaux, le bétail, les hommes dormaient côte à côte, sans que le voyageur eût d'autres vivres que ses provisions, d'autres lits que ceux qu'on portait ajustés sous la selle. Il fut aisé de parcourir la Pologne même en été. Utiles supplémens des traîneaux, les voitures devinrent communes. On put faire, sans attendre les glaces et les neiges, jusqu'à dix lieues par jour. Un service de cha-

riots, établis pour le transport des marchandises et des lettres, mit les Polonais en rapport avec le reste du monde. Aux profusions d'un faste asiatique commencèrent à se mêler de toutes parts les facilités et les délicatesses du monde policé. On peut croire que les modes françaises firent invasion. L'habit de la cour de Saint-Germain ne tarda pas à remplacer dans le palais les peaux de bête fauve, vêtement national de la Pologne. Bientôt madame de Motteville n'aurait plus eu raison de dire que, « dans « leur magnificence sauvage, les seigneurs polo- « nais avaient des diamans, mais n'avaient point « de linge. »

Ces changemens étaient l'ouvrage du facile ascendant de la reine. Le cardinal Jean Casimir avait donné l'exemple de la passion de lui plaire; et un nouveau règne, qui commença presque aussitôt sous des auspices plus doux pour elle, lui permit, pendant vingt ans, d'étendre son utile empire. A travers le bruit des armes, et lors même que son autorité eut fatigué des nobles, tout surpris et en quelque sorte repentans d'o-

béir, elle poliça les fêtes et le luxe de ses sujets; elle adoucit leur piété farouche, qui se complaisait dans les flagellations, les plaies, le sang; son confesseur Fleuri charma toute la contrée par l'alliance du savoir et de la philosophie. La langue de Rotrou, de la Calprenède, de Voiture, de Corneille, fut apprise et parlée. La jeunesse polonaise venait en foule admirer la patrie de la reine: un voyage de Paris devint un complément nécessaire de l'éducation, une marque de la grandeur.

La ville de Thorn exprima bien ce commerce des deux pays qui glorifiait l'un et civilisait l'autre, en écrivant sur un arc de triomphe élevé à la fille des princes de Nevers:

*Vistula nunc Gallis bibitur, Ligerisque Polonis.*

La Vistule aujourd'hui coule pour les Français,
La Loire pour les Polonais.

Les filles de la reine, mariées peu à peu aux plus nobles seigneurs de la Pologne, formèrent une sorte de lien permanent entre les deux

royaumes. Leurs grandes maisons ne tardèrent pas à se trouver unies par des nœuds de parenté. Eugénie de Mailly-Lascaris, cousine des Condé, épousa Christophe Paz, chancelier de Lithuanie, homme d'esprit et d'ambition, qui allait jouer un rôle important dans les affaires de son pays. Michel Paz, vaillant officier qu'attendaient les premiers postes de l'armée lithuanienne, l'émule et l'ennemi de Sobieski toute sa vie, s'unit à une demoiselle de Lussé. Une autre Française fut demandée par Morstyn, depuis grand-trésorier. Parmi toutes les filles d'honneur, il en était une que distinguaient également et la faveur de Louise de Gonzague, et sa beauté précoce, et son esprit plus précoce encore, et les vœux des courtisans les plus illustres. C'était Marie Casimire de La Grange d'Arquien, petite-nièce du maréchal de Montigny, et fille de la marquise d'Arquien, qui avait été gouvernante de la princesse de Nevers. Louise, sur le trône, ne cessa d'aimer d'une vive tendresse la fille de sa gouvernante, qui l'avait accompagnée à peine âgée de onze ans, déjà pleine de séduction et

exerçant autour de soi un inexprimable empire, auquel tout cédait, sa maîtresse, les grands et les rois.

Tandis que cette enfant charmante grandissait à Warsovie pour d'illustres hymens, trois hommes, de qui elle devait dominer la destinée, contractaient à Paris l'habitude d'aimer la France et tout ce qui en retraçait le souvenir. Jean de Zamoysce, l'un des plus magnifiques seigneurs de ce temps, y étalait son luxe fabuleux. Le jeune Stanislas Jablonowski terminait ses études à l'université; enfin Sobieski devenait homme dans le salon de la duchesse de Longueville, et il ne se lassait ni d'entendre converser les héroïnes de la Fronde, ni de contempler le grand Condé.

Condé, jeune d'âge et déjà vieux de gloire, avait su deviner l'homme de génie dans l'étranger de vingt ans qui tenait souvent attaché sur lui un œil avide, au milieu de la foule illustre fixée aux pieds de sa sœur par la magie du rang, de l'esprit et des graces. Dans ces cercles dignes de mémoire, se rencontraient Bassompierre, La Force, d'Estrées, derniers représentans du siècle

passé; Turenne, Créqui, Fabert, l'abbé de Gondi, Balzac, madame de Sévigné déjà renommée, Péréfixe, Mézeray, Omer Talon, Mathieu Molé, tous l'orgueil, la force de l'âge présent; et une jeunesse parée de grands noms qui ne brillaient encore que de la gloire d'aïeux illustres, ou portant presque ignorés et perdus des noms qui devaient être si grands: les Catinat, les Luxembourg, d'autres d'Estrées, les Pascal, les Bossuet, les Colbert, les Vauban, Jean Sobieski enfin, troisième génération de grands hommes, dont la réunion offrait sous les mêmes lambris l'élite des beaux génies de ce siècle puissant, et peut-être de tous les siècles.

Distingué par le héros de Norlingue et de Rocroy, le jeune Polonais lui dit qu'en le voyant il oubliait sa naissance pour ne penser qu'à ses victoires. Un commerce particulier d'entretiens et bientôt de lettres s'établit entre eux; il dura toute leur vie. Le prince et le mousquetaire parlaient de politique, et, citoyen d'un état libre, Sobieski étonnait Condé, en proposant pour remède aux maux de la monarchie la convocation

des États-Généraux, qui rassemblés dans ce travail des esprits, dans cet équilibre des forces, auraient peut-être fixé dès lors, sans la rude épreuve du despotisme éclatant de Louis XIV et de l'effroyable réaction de 1789, les destins de la France. Le prince et le mousquetaire parlaient aussi de marches et de batailles, et tous les mots que le maître laissait tomber de sa bouche allaient se graver comme des oracles dans l'esprit du jeune disciple, qui n'eut que trop tôt à faire usage de ces leçons.

Les paisibles prospérités de la Pologne touchaient à leur terme, aussi bien que la guerre de trente ans. Les conférences de Munster et d'Osnabruk n'avaient pas encore rendu le calme aux peuples de l'Occident et du Nord, que déjà en Pologne les tempêtes se déchaînèrent.

Les premiers coups vinrent du dedans. Les misères des masses asservies, la tyrannie impitoyable et l'aveugle turbulence des classes dominantes, enfin les vices de la monarchie élective, ces trois grandes plaies de la constitution polonaise, firent le mal. Les invasions l'accrurent.

L'existence de l'état ébranlé fut long-temps un problème, et sans doute sa chute aurait attristé l'Europe, un siècle plus tôt, si un homme ne s'était pas rencontré qui lui donna cent ans de vie.

L'ordre équestre semblait s'appliquer en même temps et à diminuer les forces de la patrie et à augmenter ses périls. Des tribuns ombrageux avaient pris l'alarme, en voyant le roi conserver sur pied quelques troupes, plus belles que nombreuses. On lui supposa l'intention d'en faire usage pour assurer l'élection de son fils unique, né du premier lit, enfant presqu'au berceau; et la diète n'eut point de relâche qu'il n'eût licencié cette vieille armée à laquelle Zolkiewski, et lui-même, avaient montré tous les chemins de Moscou. Tant d'ingratitude blessa vivement l'ame de Wladislas; au bout de peu de mois, son fils mourut, et ce second chagrin le jeta dans une langueur dont, par malheur pour son pays, le sage monarque ne devait pas se relever.

1647.

L'armée à peine dissoute, les comices se mirent à décréter des lois de sang contre les anabaptistes et les ariens, ou plutôt contre le so-

cinianisme, doctrine fort accréditée dans le Nord, plus puissante en Pologne qu'ailleurs, et là seulement, élevée à la dignité de culte reconnu. La Russie ne comptait pas moins de six mille gentilshommes atteints par la proscription. On continua en même temps à inquiéter l'église grecque, qui régnait souverainement dans ces provinces. Il n'en fallait pas tant pour y allumer un incendie terrible; et cependant la diète sut encore se faire de ce côté de plus redoutables ennemis.

La république était alors en possession d'un immense territoire; si fertile, que les grands, heureux d'y avoir leurs plus beaux domaines et propriétaires du sol presque entier, l'appelaient terre de lait et de miel; si vaste, que ses limites incertaines s'étendaient du Dniester au Tanaïs, et de la mer Noire jusque non loin de Moscou. L'Ukraine est son nom; le Borysthène, dans sa marche droite et rapide, la partage en deux moitiés égales. Celle qui s'appuie à la rive occidentale se divise en Podolie et Wolhynies haute et basse; sur la rive gauche s'étendent les

steppes sans bornes au milieu desquels se perdit Charles XII. Ainsi, les Polonais se trouvaient alors maîtres du cours entier de ce beau fleuve qui réunit en quelque sorte le lac Ilmen et la Baltique au Pont-Euxin, et qui semblait former une barrière qu'aucun état placé plus à l'orient ne pourrait jamais franchir.

Les habitans de l'Ukraine sont devenus fameux depuis lors. Ils s'appelaient, de temps immémorial, les Kosakes, peuple singulier, issu de toutes les races qui envahirent ces contrées, mêlé principalement de Bosniaques et de Tatars, grossi de tous les serfs fugitifs, de tous les gentilshommes proscrits ou mal famés des états d'alentour, recruté même d'aventuriers allemands, espagnols, français, accoutumé au métier de la guerre, et formant, sous le joug des seigneurs polonais qui possédaient les fermes et sous la suzeraineté de la couronne qui possédait la plupart des villes fortes, une république indépendante de pâtres grossiers, de soldats laboureurs.

Ces pâtres, ces laboureurs, toujours sous les armes, avaient fatigué par leur résistance le

peuple de Tchengis-kan ; et sans arrêter ses courses ils bornèrent à peu près l'empire tartare, du côté de l'Europe, à la Bessarabie et à la Crimée, résidence des sultans de la maison de Gieray. Les Kosakes trouvaient, pour braver à la fois le kan, le czar et la Porte ottomane, une place de sûreté inaccessible dans les cataractes du Borysthène, chute magnifique, après laquelle le fleuve, précipitamment lancé sur les plaines qui avoisinent la mer Noire, les couvre au loin de ses eaux écumeuses, et forme une sorte de mer intérieure d'où s'élancent des îles verdoyantes, qui sont les plus riches des pâturages, les plus beaux des jardins, les plus fortes des citadelles, et qui auraient pu devenir, si la Pologne l'avait voulu, les plus sûrs des ports et des chantiers, les plus florissans des comptoirs. Les Kosakes eurent soin d'entretenir dans ce Delta du Pont-Euxin une sorte de camp permanent et terrible, à l'ombre des innombrables rochers sur lesquels se brise le fleuve, et qu'on nomme dans la contrée Porohi (1). Ces

(1) Marches d'escalier.

Kosakes, dits Zaporogues du nom de leur retraite, étaient des brigands aussi rédoutables sur mer que sur terre. Ils désolaient, en Europe et en Asie, toutes les nations voisines. La Pologne employait sans cesse son faible ascendant à essayer de réprimer leurs courses. Mais ils n'obéissaient qu'à un chef toujours élu par eux, et ce chef bravait souvent les lois de la république. Jacques Sobieski, dans les commentaires latins qu'il a laissés pour l'instruction de ses fils Marc et Jean, sur la guerre et la paix de Kotzim, parle en ces termes des institutions, des mœurs, et des penchans de la nation kosake.

« Au retour des expéditions guerrières, écri-« vait le palatin, quelques vétérans retournent à « leurs quartiers du Borysthène. Le grand nom-« bre, enrichis par le pillage, ne songent plus « qu'aux affaires de leur ménage, et campent, en « quelque sorte, au milieu des villes qui appar-« tiennent à la couronne ou à la noblesse, avec « leurs femmes et leurs enfans (1). Ils se dédom-

(1) Ce récit d'un homme éclairé, qui avait des terres chez les Ko-

« magent des ennuis du repos par de fréquentes « assemblées, et leurs comices sont d'autres « guerres, souvent sanglantes. C'est là qu'ils « élisent leur hetman, ou chef suprême, en je- « tant leurs bonnets de peau dans les airs. Cette « inconstante multitude brise souvent son ou- « vrage; mais tant que l'hetman règne, il a droit « de vie et de mort. Quatre conseillers l'assistent; « un notaire public correspond pour lui avec le « Roi, au nom de la nation et de son chef. La « ville de Tretchimirow, en Kiovie, que leur « donna Étienne Batori pour récompenser de « fidèles services, leur sert d'arsenal, de marché,

sakes, que la paix et la guerre appelèrent souvent parmi eux, détruit la fable fort accréditée du perpétuel célibat de la nation Zaporovienne. On a dit partout que ces peuples n'avaient point de femmes, qu'ils n'en souffraient point parmi eux, que seulement ils en tenaient un certain nombre cantonnées dans quelques îles, y faisaient des incursions au hasard, et n'adoptaient parmi les fruits de ce commerce sauvage que les enfans mâles. Le scepticisme de Voltaire ne l'a point préservé de cette erreur. (Histoire de Russie, liv. I.) Même sans le secours de l'explication que donne Jacques Sobieski, il était aisé de reconnaître qu'on avait confondu les mœurs d'un camp avec l'existence de la nation. Toutes les fois que les historiens parlent d'une société contre nature, on peut être certain qu'il y a méprise ou fausseté. Ceci s'applique aux Amazones.

« de magasins, de trésor. Là est le dépôt de tout « le butin enlevé par leurs pirates dans les places « turques de la Romélie et de l'Asie Mineure. « Là aussi sont précieusement conservées les « chartes d'immunités accordées aux Kosakes « par la république. Là flottent les étendards que « le roi, dans son insigne bienveillance, daigne « leur envoyer toutes les fois qu'ils prennent les « armes pour le service de l'Etat. C'est autour de « l'étendard royal que la nation s'assemble dans « ses comices. Sous cette enseigne respectée se pla- « cent alors l'hetman et son conseil. L'hetman ne « s'adresse à la multitude que le front découvert, « l'air respectueux, prompt à se disculper de « tous les griefs, habile à solliciter humblement « sa part des dépouilles de l'ennemi. Des accla- « mations, des cris féroces, sont pour la nation « l'unique manière de répondre.

« Ces farouches paysans aiment la guerre de « passion. La plupart ne connaissent point la « francisque. Le pistolet est une arme commune « à tous. Graces à leurs troupes agiles et coura- « geuses, la Pologne peut braver l'infanterie des

« plus puissans princes de la terre, et ils sont « aussi utiles dans le revers que pour la victoire. « Battus, ils forment de leurs chariots rangés « sur plusieurs lignes un camp retranché au- « quel nul autre rempart ne peut être comparé. « Derrière ces *Tabor*, ils défient les assauts du « plus redoutable ennemi. »

Jacques Sobieski raconte encore que, non moins adroits écumeurs de mer, ils ne craignaient pas de descendre le fleuve et ses cataractes, de sillonner le Pont-Euxin d'un bout à l'autre, montés sur de frêles canots. Ils savaient en garnir le flanc de larges fascines de jonc, qui tenaient ces esquifs suspendus sur la tempête. Le P. Avril, de la société de Jésus, qui voyagea dans ces contrées, rapporte que chaque barque ne pouvait, la plupart du temps, recevoir qu'un seul homme, avec ses avirons, ses vivres, ses armes; et on voyait son corps sortir à moitié entre deux capottes inégales de cuir tendu, qui, recouvrant le léger navire, lui donnaient l'air d'une conque glissant au-dessus des eaux (1). Ces forbans in-

(1) Voyage du père Avril en Pologne et en Asie, in-4°, liv IV.

trépides surpassaient ainsi des galères à la course; ils les enlevaient à l'abordage, et allaient en vingt-quatre heures porter l'épouvante jusque dans la rade de Constantinople. Le sérail frémit souvent de leur audace. Leurs invasions semaient l'alarme à Trébizonde comme à Byzance, aux bords où les historiens placèrent la toison d'or comme à ceux où régnait le kan des Tartares. Comment la Pologne n'apprit-elle pas d'eux à devenir une puissance maritime, et à saisir cet empire de la mer Noire dont le czar Pierre, arrivé au trône sans avoir un pouce de terre sur ces rivages, comprit si bien la grandeur?

Loin d'élever ses vues aussi haut, l'ordre équestre ne songea même point à l'utilité dont lui était l'attachement de tels peuples. On oublia que peu de liens les unissaient à la Pologne : leur religion était celle des chrétiens de Byzance, celle de la Moscovie, celle de toutes les populations voisines, des monts Crapathes à la Tauride. Dans la Russie noire, la Lithuanie, la Russie rouge, les paysans faisaient cause commune avec les Kosakes; tous ces hommes rapprochés par les

croyances l'étaient encore par le malheur : tous portaient un insupportable joug.

Dans les provinces centrales, le pouvoir sans bornes des propriétaires était tempéré par l'habitude de vivre avec leurs serfs. Les excès étaient rares; les mœurs valaient généralement mieux que les lois. Mais ici les nobles n'habitaient jamais sur leurs terres, espèces de bénéfices lointains dans des contrées sauvages. Il fallait plier sous la puissance infinie de ces maîtres qu'on ne voyait pas, et par suite sous la tyrannie, sans cesse présente, des Juifs, que l'ordre équestre avait pour intendans et pour créanciers, d'un bout de l'empire à l'autre. On devine si cette tyrannie était sordide, brutale, cruelle; car il y a quelque chose de pire mille fois que la puissance, même absolue, d'une aristocratie : c'est la domination d'hommes faits au mépris et au servage. Le joug d'affranchis en pouvoir dut être inventé afin de trouver les limites de la patience humaine.

Comment ne pas sentir les vices et la fragilité d'un ordre de choses où les mêmes hommes qui, rassemblés en corps de peuple, avaient élu leurs

chefs et décidé la paix ou la guerre, se trouvaient ensuite, dès qu'ils revenaient à la glèbe, courbés sous le fouet d'un intendant; de telle sorte que la nation était libre, et ses membres esclaves!

Dans cette situation extraordinaire, les Kosakes s'étaient souvent agités pour obtenir des privilèges, en d'autres termes des garanties, une protection, de la sécurité. Leur hardiesse alla même jusqu'à solliciter pour leurs chefs l'entrée des diètes. Suivant l'usage, ces doléances provoquèrent une oppression plus dure; et de l'oppression naquit la révolte. La révolte, longue et sanglante, troubla le règne de Sigismond; Zolkiewski eut, à plusieurs reprises, à l'en défendre. Elle renaquit sous Wladislas. Comme il arrive presque toujours au commencement des révolutions, l'insurrection fut d'abord vaincue, par suite châtiée, châtiée avec perfidie et cruauté. La tyrannie banda tous ses ressorts contre les rebelles abattus. Tretchimirow et les autres places de sûreté leur furent arrachées. Ces nobles, qui les faisaient gouverner par des Israélites, prétendirent leur défendre la profession du culte grec, qui

était celui de leurs pères. On renversa les temples. Les Popes furent proscrits. La nation enfin se vit tourmentée à la fois dans ses affections, dans ses intérêts et dans ses croyances. Une famille opulente, les princes Koributh de Wieçnowicz, neveux de cette ambitieuse Marine Wieçnowieçka, femme de tous les faux Démétrius qui revendiquaient le trône des czars, se signalèrent dans cette émulation des seigneurs à appesantir sur leurs Kosakes un joug de fer. Nous avons dit que ces princes étaient du sang de Gidimin, comme les Jagellons; ils professaient pour la classe servile le mépris impitoyable qui semblait tenir au sang de la maison souveraine de Lithuanie. C'était oublier que de semblables serfs avaient du cœur et des armes, des prêtres et des voisins.

Les Kosakes assemblés portèrent d'abord au pied du trône leurs plaintes et leurs misères. On raconte que le monarque, ulcéré contre son inquiète noblesse (1), leur répondit simplement:

(1) *Anecdotes de Pologne* par le chevalier de Beaujeu, pseudonyme pour Daleyrac, chambellan de la reine, femme de Sobieski.

« N'avez-vous point de sabres? » Il est difficile de croire à ce cri de colère et de vengeance que la Pologne aurait entendu aussi bien que l'Ukraine, qui l'aurait justement soulevée, que démentent d'ailleurs les unanimes regrets payés par la nation polonaise à la mémoire de Wladislas. Quoi qu'il en soit, les sabres brillèrent; et comme ce sont toujours les incidens les plus vulgaires qui donnent le branle aux révolutions que de grandes causes ont préparées, un moulin capricieusement enlevé mit en feu l'Ukraine, la Pologne et tout le Nord.

Il y avait un Kosake blanchi sous les drapeaux de la république, capitaine d'expérience et de courage, ne manquant même pas de lecture, précédemment investi du poste éminent de notaire de sa nation, et connu de toute la Pologne par son hardi génie. Bogdan Chmielnïçki était son nom. Il avait conçu le dessein d'aller, avec six cents navires, bloquer Constantinople, tandis que Wladislas, soutenu par la république de Venise, et fort des difficultés de la longue guerre de Candie, s'avancerait par terre, à la tête d'une

armée, pour mettre le siége devant la capitale des Ottomans. Cette entreprise avait facilement séduit le roi; la diète s'y opposa. Vingt ans auparavant, le même homme avait défendu Zolkiew dans une incursion de Tartares, et préservé de l'esclavage Théophile Danielowiczowna. Alors jeune fille, belle, de noble sang, la mère de Jean Sobieski aurait apparemment été vendue à Constantinople pour donner des héritiers au successeur des Kalifes.

Tel était Bogdan. Ce Kosake possédait aux environs de Czehrin, près du Borysthène, un moulin qui avait plu à l'intendant des Koniecpolski, propriétaires de tout ce territoire. Une première fois, l'intendant avait traduit Bogdan, sur un prétexte frivole, au tribunal de leur maître commun Alexandre Koniecpolski, grand-enseigne de la couronne. D'après la sentence de ce seigneur, le brave serviteur de la république fut aussitôt jeté dans les fers, et il eût été pendu sans miséricorde, si Jacques Sobieski n'était intervenu et ne l'avait sauvé. Castellan de Cracovie, comme tel le seigneur le plus qualifié du

royaume, le seul sénateur séculier qui partageât avec le primat le titre d'altesse (1), Jacques était un protecteur puissant. Par malheur, il mourut. Il mourut au moment où Wladislas venait de le choisir pour représenter la Pologne au congrès de Munster. Le plus habile des négociateurs polonais ne concourut pas à la rédaction d'un pacte qui allait fixer pour long-temps la politique de l'Europe, et l'intendant de Koniecpolski n'hésita plus à s'emparer du moulin qu'il convoitait.

1648.

Bogdan Chmielniçki voulut porter plainte. On entreprit d'assassiner ce factieux. D'autres disent qu'on le flagella. Toujours est-il qu'il s'enfuit, courut chez les Zaporogues, alla chercher un asile à la cour du kan des Tartares. Là, il apprit que l'intendant, l'infâme Czaplinski, venait d'outrager sa femme et d'égorger l'un de ses

(1) Le castellan de Cracovie avait le singulier privilége d'être au-dessus, non-seulement de tous les autres castellans, mais même de tous les palatins du royaume. On attribue cette subversion des hiérarchies à ce que, dans une bataille, le palatin de Cracovie prit la fuite, et son castellan rétablit les affaires. Depuis lors, ce sénateur est le premier des sénateurs laïcs, le second de tous après l'archevêque de Gnesne, primat du royaume.

1648. fils sur le cadavre de leur mère, deux fois sa victime. A cette nouvelle, Bogdan reparaît. Cette fois, cent mille hommes l'environnent en armes; bientôt, il en a trois cents mille. La race entière des Kosakes s'est levée, ivre de rage et de vengeance. Un roseau à la main, unique indice de sa dignité, Bogdan marche à leur tête, hetman terrible qui a sa tribu et ses injures à venger (1).

Au premier bruit de sa marche, le jeune Poteçki a résolu de s'élancer à sa rencontre jusques

15 avril. dans les îles du Borysthène. Il est écrasé. Son père, grand-hetman de la couronne, accourt avec

(1) Tout ce récit est fort confus et fort divers dans les historiens du temps. La seule chose sur laquelle ils soient d'accord, c'est une cruelle iniquité, cruellement châtiée. La relation officielle de Pastorius de Hirtemberg, soigneusement dégagée comme on peut croire de détails désavantageux pour les Polonais, se contente de dire que Bogdan Chmielnicki eut le grave tort de venger sur l'état même les injures privées qu'*il pouvait avoir reçues. Privatam quam à Czaplinskio, subpræfecto Koniecpolskiano, accepisse videbatur injuriam, publico malo ulcisci statuit.* Dans notre narration, nous nous sommes conformés aux versions les plus naturelles, non les plus atroces, celles de deux contemporains généralement exacts et impartiaux, *Martini Zeller iter in Poloniam, seu Poloniæ posterior descriptio, ulmæ* 1656, et *Laurentii Joannis Rudawski historiæ Poloniæ ab anno* 1658, *usque ad annum* 1660, avec les notes de Laurent Mizler, conseiller et médecin de la cour de Pologne.

1648. 26 mai.

ce qui reste d'armée à la Pologne. L'illustre capitaine succombe à son tour sous les coups d'un paysan et de bandes sauvages; ses troupes sont exterminées. Czarneçki, général habile, l'hetman de campagne et Potoçki lui-même tombent vivans aux mains de Bogdan, qui les épargne. Le plus à plaindre d'entre les siens, lui seul conservait quelque modération au comble de l'infortune, au faîte de la puissance.

Cependant, Wladislas n'était plus. C'était là un nouveau malheur, et le plus grand de tous. Le chagrin venait de conduire au tombeau, dans la force de l'âge, le 20 mai, après seize ans d'un règne prospère, l'un des plus bienfaisans et des plus sages princes qu'ait eus la Pologne. Une lettre du Kosake victorieux arriva à son lit de mort, demandant respectueusement la paix au lieu de la dicter. Mais ce grand roi descendu dans la tombe, Bogdan ne respira plus que la guerre. L'interrègne livrait le pouvoir sans contrôle à la noblesse, et partant à l'anarchie, à la colère, aux tentatives de vengeance. Le prince Jérémie Koributh Wieçnowieçki se jeta

1648. en effet au travers des négociations avec quelques troupes, parvint à ressaisir une de ses villes insurgées, et répondit aux habitans qui demandaient à genoux la vie, par un appareil inoui de bûchers, et de croix, et de haches, et de tenailles brûlantes. Il criait au bourreau : « Frappe de ma« nière à ce qu'ils sentent le supplice. » Le vœu du monstre fut entendu. Cent mille paysans russes sentirent le supplice de leurs frères, et coururent aux armes.

En un moment toute la Kiovie fut en feu; les nobles anabaptistes et ariens, que la diète s'était mise à proscrire, prirent place dans les rangs de leurs serfs soulevés, pour tirer vengeance de la république, leur commune ennemie. Ces furieux n'avaient pas assez de tourmens pour deux classes d'hommes : les jésuites, perturbateurs obstinés de la paix de l'Église grecque, et les juifs, ces fléaux du servage. La Podolie, la Pokutie, les Wolhynies, passèrent, comme le reste de l'Ukraine et la Russie, sous les lois de Bogdan. La Lithuanie s'ébranla; les Tartares de Bessarabie, ceux de Krimée, déposant leurs vieilles

1648.

haines de religion et de voisinage, vinrent se rallier aux étendards des révoltés pour les aider à mettre la république en lambeaux. Cette coalition de musulmans, de sociniens, de Grecs, presque tous incultes et féroces, allait renversant les temples catholiques, incendiant les monastères, ne laissant vivre, parfois, les religieuses et les prêtres romains que pour se donner la joie de les forcer à contracter mariage sous le poignard. Malheur au corps entier de la noblesse! Les hommes étaient taillés en pièces sans pitié, et les femmes, les filles chassées à coups de fouet toutes nues devant les escadrons, jusqu'à ce qu'elles expirassent dans les plaies, la fatigue, le désespoir, la honte; les barbares fouillaient les sépulcres des grandes maisons pour supplicier les morts quand il n'y avait plus à tuer de vivans, lavant ainsi le sang par le sang, et habiles à surpasser le prince Jérémie Wieçnowieçki en raffinemens d'atrocité. En ce moment, l'Europe remplissait les temples pour bénir Dieu d'un bienfait immense, la conclusion du traité de Westphalie.

1642. Tandis que l'épée de Turenne et de Condé, de Wrangel et de Konigsmark, coupaient court enfin à la longue guerre de l'Occident, la noblesse polonaise, sans guide et sans lien, se disposa à un effort décisif pour mettre un terme à la plus effroyable invasion qui fut jamais. Le grand-enseigne de la couronne, Alexandre Koniecpolski, et le prince Jérémie, ces grands coupables, l'un et l'autre promoteurs de la rébellion par leur tyrannie, tous les palatins, tous les grands, coururent à la rencontre des hordes déchaînées en se disputant l'autorité suprême. Tout ce qu'on put réunir de gentilshommes et de troupes mercenaires formaient quarante mille combattans; ils joignirent l'ennemi non loin d'Olesko, dans les champs de Pilawicz, et frappée on ne sait de quelle terreur panique, cette noblesse altière se mit tout à coup à fuir, vaincue et débandée sans combat. Après avoir tant accablé ces misérables paysans au temps de leur soumission et de leur faiblesse, il ne manquait plus que cette honte de ne pas savoir affronter leur révolte armée.

La fuite de Pilawicz livrait la république en-

tière à Bogdan. Il s'avança au travers de la petite Pologne en marquant sa route par l'extermination et l'incendie. Une fois sorti des palatinats schismatiques, il ménagea les églises Romaines, mais continua de faire main basse sur les châteaux. Les nobles le trouvaient toujours sans pitié. Il épargnait les serfs, et les appelait à la jouissance de cette liberté dont ils entendaient depuis tant de siècles gronder au-dessus d'eux le nom et les violences. L'habile hetman donnait ainsi à son entreprise la couleur d'une jacquerie. Dans cette même année, le czar Alexis, fils glorieux de Michel Romanow, et digne père de Pierre-le-Grand, était contraint de s'humilier devant les séditions soulevées par un ministre en butte à la haine publique; un duc de Guise appelait aux armes le peuple de Naples, et recherchait l'héritage du pêcheur Mazaniello; à l'exemple du Portugal, la Catalogne s'agitait, travaillée par une vieille passion d'indépendance; l'Espagne était réduite enfin à reconnaître l'émancipation de la république de Hollande; les janissaires préparaient le cordon pour le misérable sultan

1648.

1648. Ibrahim; Louis XIV fuyait devant le peuple de Paris, et Charles I[er] s'acheminait du côté de Londres pour porter sa tête royale au long parlement qui demandait cette grande victime. L'histoire des hommes est le récit d'une tempête de quelques mille ans, et la tourmente battait dès lors en ruine les vieux pouvoirs.

En Pologne, point de roi, point de généraux, la plupart des grands, captifs chez les Tartares, trente mille gentilshommes immolés par les Russes (1) ou les Kosakes à leurs vengeances, la torche enfin, et le glaive, multipliant leur ravages, telle se montrait la république. Dans cet abandon, il n'y eut point anarchie. Jamais tant de calme n'avait régné dans les palatinats; c'était le calme de la terreur et celui des tombeaux.

(1) Dans tout ce période de l'histoire du Nord, quand il est question *des Russes et de la Russie* simplement, on doit entendre par ces mots la Russie rouge ou Kiovie. On dit *palatinat de Russie* pour désigner la Russie noire, qui a pour capitale Lemberg ou Léopol, l'une des principales villes de la petite Pologne. Le canton de Smolensk est toujours nommé *Russie blanche*, et l'empire des czars ne s'appelle pas autrement que Moscovie. Au temps où notre récit est parvenu, la Russie, la Russie blanche, et le palatinat de Russie, faisaient également partie intégrante de la république polonaise.

1648.

Le palatinat de Russie avait passé sous les lois de Bogdan. Il fallut enlever du trésor de Cracovie, exposé désormais à leurs premiers coups, le sceptre, la couronne, les joyaux de la royauté, qui, depuis cinq mois, n'avaient point de maître. Une diète extraordinaire, assemblée à Warsovie pour mettre fin à ce sanglant interrègne, songeait à fuir jusqu'aux bords de la mer Baltique, et à s'enfermer dans les murs de Dantzick. Louise de Gonzague, malade et mourante comme la république, ne pouvait prêter à ce grand corps qui périssait l'appui de son ferme génie. Ses filles d'honneur, ayant à leur tête Marie Casimire d'Arquien, imaginèrent d'aller à pieds en pélerinage, implorer l'assistance d'une Notre-Dame miraculeuse qui résidait à douze lieues de Warsovie. Malgré ses seize ans, l'intrépide Marie Casimire mit à fin cette laborieuse entreprise que le succès suivit. La reine reprit assez de force pour déclarer que la veuve du dernier roi de Pologne ne quitterait point la capitale qu'il n'eût un successeur ; elle demandait si l'ordre équestre voudrait la livrer à des serfs révol-

octobre. 6.

1648. tés. La noblesse, réunie toute entière à cheval pour choisir un roi, se résolut à soutenir le choc des assaillans, et déjà le château de Zamoysce avait arrêté toute cette multitude innombrable autour de son étroite enceinte.

décembre. 10.

Ce château avait été bâti et fortifié par le grand Zamoyski sous Henri de Valois et sous Étienne Batori. Le propriétaire actuel était l'un des plus braves et des plus singuliers seigneurs du royaume. Prince ou comte du saint empire romain, bientôt palatin de Sandomir, c'était à lui que l'affection de la reine réservait la main de sa jeune favorite. Ce fut le premier mariage et la première élévation de l'ambitieuse Marie d'Arquien. Jean de Zamoysce était revenu de France afin de s'enfermer dans sa forteresse, et il comptait de vaillans auxiliaires dans les officiers français dont sa maison était remplie. Il en trouva aussi dans les nombreux disciples de l'académie que ses ancêtres avaient fondée, que ses soins assidus faisaient fleurir. Le bienfait porta ainsi sa récompense. Des troupes allemandes soutinrent ces volontaires. Tous les nobles des palatinats

voisins vinrent chercher un asile derrière les murailles de Zamoysce pour ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs femmes, leurs enfans, leurs joyaux, leur or. Là se réfugièrent, honteuses de la déroute de Pilawicz, les princesses Wieçnowieçka dont l'une, Griselda, était la sœur de l'intrépide Zamoyski, et avec elle son jeune rejeton, Michel Koributh, qu'attendait la couronne. Là aussi vint, avec ses deux filles, Théophile Sobieska, parente des Wieçnowieçki. N'ayant plus sur la terre de plus grand intérêt que ses fils, la castellane de Cracovie apportait des trésors qu'elle gardait pour sa patrie et pour eux. Le seigneur du lieu avait lui-même une immense fortune. Sa magnificence fabuleuse était célèbre dans toute l'Europe. On savait qu'il n'y avait pas un de ses banquets où les tables ne fussent chargées de monceaux de ducats, livrés, sous la forme de mets divers, à l'appétit des convives. Zamoysce était ainsi de tous points la plus belle proie qui eût jamais brillé aux yenx des Kosakes et des Tartares. L'espérance de l'avoir tout entière intacte les tint en quelque sorte enchaînés

1648.

1648. aux pieds des remparts. Ils n'osaient ni perdre de vue les murailles, ni presser l'assaut, respectant déjà, comme l'avare, toutes ces richesses qui leur restaient à conquérir.

En ce moment, accoururent de Constantinople, où leur était arrivé le bruit des malheurs publics, les petits-fils de Zolkiewski. L'empire turc ne savait pas quel riche dépôt se trouvait en sa puissance. Les deux Sobieski renoncèrent à leur voyage d'Asie, pour voler à la défense de la Pologne, et ils parvinrent à passer au milieu de deux ou trois cent mille captifs, que les Kosakes et les Tartares entraînaient sur des rives lointaines, pour les vouer au supplice de l'exil, de l'apostasie, de l'esclavage. Les villes qu'ils traversèrent étaient désertes et incendiées. De la mer Noire à la Vistule ce n'était plus qu'un vaste champ de bataille jonché de débris, ce n'était plus qu'un sépulcre immense.

Les bandes qui entouraient Zamoysce formaient autour de la place une ceinture plus épaisse que forte. Dans les ennuis d'un siége, des querelles s'élevèrent entre les barbares sur

le partage du butin, et ceux de Crimée abandonnèrent Bogdan pour aller mettre en sûreté dans leurs demeures les fruits de cette campagne, aussi courte que féconde. Les Kosakes et les Russes restèrent seuls; et, chargés de dépouilles, ils pensaient à jouir plus qu'à combattre. Ces paysans, surpris de manger dans des plats d'argent, de boire dans des coupes d'or, de coucher sur de riches fourrures, de parer leurs fronts de bonnets de martre rehaussés d'aigrettes de diamans, passaient les jours et les nuits dans des orgies où ils s'amusaient à faire entre eux les rôles de nobles, de palatins ou d'évêques; et, pour jouer ainsi, en quelque sorte, la comédie de leur rapide fortune, ils oubliaient le grand drame de la guerre. Le génie de leur chef et son autorité luttaient en vain contre l'enivrement de masses tombées en délire. Les Sobieski franchirent aisément ces lignes désordonnées. Les ponts-levis de Zamoysce s'abaissèrent devant eux, et ils tombèrent, en pleurant, aux genoux de leur mère qui s'écria :

« Mes fils, venez-vous pour nous venger? »

Puis : « Je ne vous reconnaîtrais pas pour mes « enfans, continua Théophile, s'il se pouvait « que vous ressemblassiez aux combattans de « Piławicz !

FIN DU LIVRE SECOND.

# LIVRE III.

## TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

### ET RÈGNE

### DE JEAN CASIMIR JAGELLON-WASA.

(1648. — 1668.)

## SOMMAIRE.

Diète électorale. Le cardinal Jean Casimir et son frère l'évêque de Breslau compétiteurs. Duel de Jean Sobieski. Élection de Jean Casimir, et son mariage avec sa belle-sœur Louise de Gonzague. — Transaction avec Bogdan Chmielniçki. Prompte rupture. Marche de la cour. Démétrius Wieçnowieçki. Paz. Georges Lubomirski. Jean Zamoyski. Marc et Jean Sobieski. Mazeppa. — Jérémie Wieçnowieçki, cerné par Bogdan. Jean Casimir, cerné. Paix de Zborow. — Nouvelle rupture. Rosanda de Moldavie. Guerre civile et alliances des Latins et des Grecs. Bataille de Berestecz. Nouvelle transaction. — Nouvelle rupture. Bataille de Batowicz. Recours des Kosakes au czar Alexis; son génie; sa politique. Invasion des Moscovites. Invasion des Suédois sous Charles Gustave, successeur de Christine. Scission des protestans et des Grecs. Fuite de Jean Casimir. Soumission générale à Charles Gustave. — Insurrection générale contre les Suédois. Restauration de Jean Casimir. Bataille de Warka. Fuite de Charles Gustave. — Invasion des Prussiens. Nouvelle invasion des Suédois. Bataille de Warsovie. Fuite de Casimir. — Invasion des Transylvans. — Guerre entre les Moscovites et les Suédois. Retraite des Suédois et des Prussiens. Fuite des Transylvans. Restauration de Jean Casimir. — Paix de Welau avec le grand électeur. Mort de Bogdan. Paix d'Hadiacz. Paix d'Oliva. Paix de Copenhague. Paix des Pyrénées.





# LIVRE TROISIÈME.

**Travaux de Jean Sobieski et règne de Jean Casimir Jagellon-Wasa.**

(1648. — 1668.)

1648. novembre.

La noblesse, formée en diète d'élection, et réunie sous les armes depuis cinq semaines, ne réussissait pas à s'entendre pour donner un roi à la Pologne. Aussitôt après la mort de son frère Wladislas, le cardinal Jean Casimir s'était hâté de déposer la pourpre romaine, de prendre le funeste titre de roi de Suède, et de briguer près de l'ordre équestre un plus solide héritage. Il eut d'abord pour compétiteurs le grand Georges Rakocy, waïewode souverain de Transylvanie, qui se perdait en promesses, et le czar, non

1648. novembre.

moins prodigue de menaces; Alexis Michaelowitz parlait de soutenir sa candidature à la tête de cent mille hommes. Les offres démesurées du premier, l'arrogant langage du second, les perdirent tous deux, et Jean Casimir vit un rival inattendu se mettre sur les rangs. C'était son frère puiné, l'évêque de Breslau. L'Europe eut l'étrange spectacle de deux frères, élevés tous les deux aux premiers honneurs du sacerdoce, et se disputant la couronne chez un peuple de soldats. Tout le monde savait que le trône de Wladislas n'était pas seul, dans cette grande succession, convoité par les deux princes. Leur rivalité s'étendait jusque sur la main de la veuve de leur frère.

Deux partis puissans divisèrent l'assemblée. L'un voulait qu'on sauvât la république en traitant avec les masses soulevées et victorieuses. L'autre, selon l'usage des puissances déchues, ne comprenait pas les transactions. Fugitifs et désarmés, ces furieux votaient toujours l'extermination des rebelles. Ils reconnaissaient pour chef le prince Jérémie. C'était lui qui soufflait l'é-

1648. novembre.

vêque de Breslau dont le caractère dur et superbe donnait des garanties à ces haines obstinées. Jean Casimir, au contraire, quoique l'habit de jésuite se laissât voir encore sous le manteau royal qu'il portait, ralliait tous les esprits sages, tous les sociniens proscrits, tous les schismatiques inquiets pour leurs autels, tous les Polonais qui sentaient qu'il n'y avait plus d'autre alternative que de transiger ou de périr. Suivant toute apparence, ce prince s'était déjà mis en relation avec Bogdan; il proposait le renouvellement des anciennes clauses des *pacta conventa* qui assuraient la liberté des cultes; enfin, il avait pour soi son caractère aimable, sa bonté, l'appui des couronnes, les vives recommandations de la France, et les brigues, les trésors de la veuve de Wladislas. S'il faut en croire les mémoires du temps, la reine aimait dans le cardinal un prince mieux fait, plus jeune, plus affectueux, plus occupé d'elle que celui auquel le sort l'avait précédemment unie. Peut-être lui savait-elle gré d'être aussi romanesque qu'elle-même, beaucoup moins résolu, et, à tout prendre,

1648. novembre.

moins habile. Elle ne pouvait douter que s'il obtenait la couronne, ce ne fût pour en partager avec elle l'éclat et le fardeau. L'évêque de Breslau était loin de lui promettre un roi aussi débonnaire, non plus qu'un aussi docile époux.

Jean Sobieski n'avait rien à faire à Zamoysce durant l'espèce de trève d'un blocus indécis; il se rendit au champ électoral. Là s'ouvrait sa vie politique. A le voir devant ce trône vacant, on dirait un athlète qui mesure du regard la carrière qu'il va fournir. Mais cette carrière devait être semée d'écueils. Ses premiers pas en rencontrèrent. Dans les comices s'agitaient les Paz, famille nombreuse de Lithuanie, qui comptait quelqu'un de ses membres sur toutes les avenues de la puissance et de la gloire. Les plus considérables avaient épousé des filles de la reine. Une querelle que Jean eut, on ne sait pourquoi, avec un d'eux, les établit tous en hostilité contre lui pour le reste de ses jours. Cette querelle sanglante le charma peut-être d'abord comme un brillant début; et la haine des fiers Lithuaniens, irritée par des rivalités

de patrie, de faveur, de pouvoir, de renommée, entrava quarante ans sa fortune! C'est le malheur des jeunes hommes d'ignorer l'importance des premiers pas qu'ils font dans la vie; quand on l'apprend, il est trop tard.

1648. novembre.

Jean Casimir fut élu. Il s'occupa aussitôt de faire asseoir sa belle-sœur sur le trône à ses côtés. En attendant que les bulles du pape Innocent X et les bienséances du veuvage permissent cette alliance, il voulut montrer ses fers à tous les yeux, suivant l'usage de ce temps, et fit, pour le sacre, son entrée à Cracovie en habit français. La princesse qui exerçait cet empire avait quarante ans; leur union fut d'abord féconde; et, mère à cet âge pour la première fois, Louise put croire qu'elle ceignait aussi pour la première fois le bandeau royal : ce fut à peu près elle seule qui régna.

20.

1649.

Le premier des Casimir avait, comme le dernier, quitté un monastère pour l'empire; la princesse qu'il épousa portait le même nom que la princesse de Nevers. Il avait commencé sa vie dans une abbaye de France, et c'est

1649. ainsi que le nouveau monarque devait finir.

Trop tendre pour le cloître, et trop faible pour le trône, Jean Casimir était en quelque sorte trop juste, trop honnête homme pour son siècle et pour son pays. Le cri d'un parti puissant l'appelait en vain à la tête de la Pospolite rassemblée. « Nous ne devions pas, disait-« il, brûler le moulin de Bogdan Chmielnicki, « encore moins outrager sa femme et l'égorger « avec son fils. Nous ne serions pas réduits « maintenant à chercher le moyen de châtier « des crimes trop bien justifiés par les nôtres. »

Le premier acte de Jean Casimir avait été d'écrire au chef des Kosakes, de lui proposer l'oubli du passé et la restitution des anciennes chartes, en joignant à ses offres pacifiques l'envoi de l'étendard royal et du bâton de commandement, signes ordinaires de la bienveillance de la couronne pour la nation kosake et pour son hetman. Bogdan incline aussitôt ses lèvres sur la lettre royale, se saisit du bâton et de l'étendard, contre-mande, malgré le récri des siens, l'assaut qu'il allait enfin livrer au château de Zamoysce,

et va fixer ses tentes à dix lieues plus loin. Des négociations se sont ouvertes. Le succès en était prochain, quand le prince Jérémie, résolu d'empêcher à tout prix la honte d'une transaction, et ne redoutant pas la honte d'une perfidie, courut, à la tête de la noblesse confédérée, se jeter au travers des conférences pacifiques, et assaillir le camp des insurgés sans défiance. Le massacre fut grand. Bogdan se retira avec ce qu'il put rallier sur la Wolhynie et l'Ukraine. Il se retira, le cœur gros de vengeance. Le roi, empressé de rétablir les négociations et d'excuser la violation de la trève, ayant envoyé aussitôt de nouveaux plénipotentiaires, le terrible hetman leur fit scier le corps.

1649.

Ce fut au milieu des joies de leur mariage que Jean Casimir et la reine reçurent la nouvelle de ces sanglantes représailles. On ne pouvait plus hésiter à tirer l'épée; et toute cette cour, si divertie, si brillante qu'elle ne concevait pas des chances funestes, se jeta dans la guerre, parée de toutes ses pompes, comme pour voler à d'autres fêtes. Louise voulut suivre les pre-

juin.

1649. juin.

mières marches. Le couple royal s'embarqua sur la Vistule pour en remonter le cours. Tandis que les volontaires, la garde du roi, celle des grands, les simples gentilshommes, le gros de l'armée couraient sur le rivage, enseignes éployées, le fleuve se chargea d'esquifs dont le luxe annonçait qu'ils portaient toutes les grandeurs de la Pologne. Là se rencontraient ses noms les plus illustres, les Radzivill, les Czartoriski, les Sangusko, tous princes du sang de Gidimin, comme les Koributh; les Ossolinski, les Ostrorog, les Sapieha, deux Potoçki chargés d'ans, et leurs fils dignes d'eux; plusieurs Leczynski, dont l'un était vice-chancelier de la couronne; un Denhoff, seigneur de Pomérélie, issu du sang de Piast. La plupart des chefs de l'armée, le grand-hetman de la couronne, l'hetman de campagne, une foule d'officiers de nom et de mérite, manquaient à ce rendez-vous de toutes les hautes renommées : Ils étaient encore prisonniers chez les Tartares. Mais on distingue déjà, dans la foule, ceux qui les remplaceront un jour: Georges Lubomirski, bientôt après grand-

1649. juin.

maréchal de la couronne, déjà honoré par de beaux faits d'armes, et l'une des colonnes de la république; l'ardent Zamoyski toujours prêt à briller dans les sièges, dans les combats, dans les fêtes; les Paz, l'espoir de la Lithuanie; Démétrius de Wieçnowicz qui va faire ses premières armes, et dans lequel la Pologne trouvera un capitaine moins cruel que son oncle le prince Jérémie, plus heureux et aussi brave; les deux Sobieski enfin, qui se font remarquer par leur port élégant, leur jeunesse, leur armure éclatante et leur nombreux cortège. Pour parler comme un historien du temps, tout le monde cherche à deviner dans leurs traits, s'ils auront quelque chose du génie qui fit de leur père les délices et l'ornement de la république (1). Louise de Gonzague et ses femmes paraient, de leurs atours étrangers, cette pompe guerrière; et à peine distinguait-on des femmes, à la richesse de sa parure, à la beauté de ses traits, un page de la reine, plus connu alors pour ses galanteries que pour

(1) *Olkoski, orbis Polonus*, t. 1, page 302.

1649. juin.

ses faits d'armes, et destiné à paraître, soixante ans plus tard, aux côtés de Charles XII et de Pierre-le-Grand, comme chef de ces Kosakes contre lesquels il allait éprouver son courage : c'était Mazeppa.

Le peuple qui se pressait sur les bords de la Vistule pour contempler ces magnificences inconnues, cherchait dans le cortège le prince Jérémie à la taille de géant, à l'air farouche, en qui les paysans aimaient un zèle impitoyable pour la foi catholique, et les nobles, un impitoyable mépris des classes inférieures. Mais, impatient de porter les premiers coups dans cette guerre qui était son ouvrage, il avait couru avec le grand-enseigne et presque toute la Pospolite, jusqu'à Zbarras, ville de Wolhynie, propriété et résidence de sa maison, pour chercher Bogdan qui regardait tranquillement venir l'orage. Le vieux Kosake avait rallié toute l'Ukraine et toute la Russie à son étendard; le kan des Tartares marchait en personne à son secours. Voir les escadrons polonais, les battre, les cerner avec ses bandes innombrables de Kosakes et de pay-

juillet.

sans, fut pour lui l'affaire de quelques heures. Toute cette armée, assiégée dans son camp, avec peu de provisions, point de concorde et non plus d'espérance, se jugea perdue. La fleur de la noblesse était là captive. Bogdan fit offrir à ses ennemis la vie sauve, pourvu que Koniecpolski et le prince Jérémie fussent livrés à ses justices.

1649. juillet.

Cependant, Jean Casimir et la reine s'étaient séparés. Le roi, en s'élançant sur le rivage de la Vistule pour courir à l'ennemi, laissa la reine tomber évanouie dans les bras de Marie d'Arquien. Jean de Zamoysce s'éloigna, le cœur déchiré comme le roi; mais ce n'était point vers Louise de Gonzague qu'il élevait ses regrets. Jean Sobieski et toute la noblesse se précipitèrent sur les pas du monarque, ne pensant qu'à la gloire, ne rêvant que la vengeance.

On mit dix jours à franchir les trente lieues qui séparent Warsovie de Lublin, ville située vers les frontières de la grande et de la petite Pologne. Jean Casimir s'y arrêta pour organiser son armée, puis il se remit en marche, impa-

1649. août. 13. tient de tenter la délivrance de la noblesse polonaise; et à peine arrivé aux champs de Zborow, il vit tout-à-coup devant soi Bogdan, ses Russes, ses Tartares, dont les ailes semblaient se déployer au loin pour enfermer le dernier espoir de la Pologne dans leur cercle immense. L'hetman avait laissé une partie des siens continuer le siège du camp retranché de Wieçnowieçki; et le kan Isla marchait à ses côtés, prince habile et brave, chef de la puissante maison de Giéray destinée à l'héritage de la dynastie d'Othman, et lui-même magicien doué d'une puissance infinie. Le bruit de ses prodiges, l'aspect d'une multitude innombrable de barbares, le cri effroyable des hordes de Circassie et de Crimée, portèrent d'abord la terreur dans les rangs polonais. Après une bataille de deux jours, ils se débandèrent. La nuit était venue.

15. Le roi, une torche à la main, courut au milieu de ces soldats qui fuyaient, se disant trahis, se croyant perdus. Ils n'écoutèrent point la voix du prince; la révolte se joignit au désordre de la défaite et du désespoir. Les chefs eu-

rent en vain recours à la persuasion et à la force: tout était perdu peut-être, lorsqu'un officier quitte le riche cortège de noblesse qui l'entoure, et ose s'élancer au milieu des factieux, brillant de jeunesse, de beauté, de courage. Un arc d'argent flotte sur sa pelisse; sa main balance une pesante hache d'or; son œil est plein de feu: la fierté de sa contenance étonne d'abord les soldats que charme bientôt la grace de son accent, qu'entraîne l'inexprimable autorité de ses paroles. C'était la voix même de la patrie qui se faisait entendre à ces ames égarées. Ils pleurèrent, et l'armée repentante courut se jeter aux pieds de Casimir, guidée par le jeune chef dont l'éloquence avait vaincu sa colère et ses terreurs. Tels furent les débuts de Jean Sobieski. Il avait à peine vingt ans. Ce n'était pas tout-à-fait l'âge du grand Condé à Rocroi.

1649. août. 15.

Jean fut pourvu de la starostie de Javorow. On appelait starostie une sorte de commandement militaire et d'administration civile, qui se liaient à la gestion des revenus royaux, et à la possession viagère de vastes territoires. Les grands

1649. août. 15.

accumulaient dans leurs mains ces *bénéfices*, principaux alimens de l'opulence des maisons illustres. Mais jamais ils ne purent en rendre la possession héréditaire. Le droit de les conférer faisait la force du trône. La starostie de Javorow fut toujours chère à Sobieski; roi, il venait encore l'administrer en personne tous les ans: avant lui, son père et le grand Zolkiewski l'avaient possédée.

L'armée, ralliée à l'étendard royal, attendit le choc des barbares. Elle se trouva comme perdue au milieu de ces masses sans nombre, fut aisément défaite; et, cernée de toutes parts, elle n'eut d'autre alternative que de poser les armes ou de périr. La noblesse à Zbarras, le roi et l'armée à Zborow se voyaient livrés à la merci de ces paysans provoqués d'une façon si coupable, bravés d'une façon si orgueilleuse et si légère. Dans l'un des deux camps était Marc Sobieski; Jean était dans l'autre.

Jean Casimir assemble tous ses officiers; il tient conseil à cheval, et les grands reconnaissent qu'une seule ressource leur reste; elle est à peu près sans espoir: c'est de demander la paix.

Le roi écrit en même temps au kan des Tartares et au chef des rebelles dont il vient de mettre la tête à prix. De la réponse dépendait le sort de la république. On l'attendait avec de mortelles perplexités. La lettre suivante arriva bientôt ; nous la traduisons en l'abrégeant.

1649. août. 16.

«Sire,

« Je prends Dieu à témoin que j'ai toujours été « le plus humble esclave de votre couronne. « Mon père m'enseigna la fidélité dès le berceau « en mourant pour la république. Si je verse au- « jourd'hui un sang précieux, à qui la faute? « Que V. M. le demande aux grands qui l'entou- « rent. Ils lui diront quelles violences, quelles « injures, quelles barbaries nous ont mis les « armes à la main.

« Je suis prêt, sire, à satisfaire tous les vœux « de Votre Majesté. Pour ce qui me touche, nul « orgueil ne m'aveugle. Je ne veux qu'une chose, « la certitude de vivre en paix à l'ombre de vos « lois. »

« Au camp de Zborow, le 16 août 1649. »

1649. août. 17.

Cette lettre rendait la vie à la Pologne. Les conditions exigées avant la rupture de la trève furent reproduites et accordées. La couronne promit de rendre Tretchimirow et les autres places de sûreté; de confier les fonctions civiles et militaires de la Russie et de l'Ukraine à des sujets schismatiques; d'instituer des sièges dans le sénat pour des évêques grecs; de tolérer une armée permanente de 40,000 hommes dans les provinces insurgées. Les Kosakes demandaient encore l'expulsion des Juifs, celle des Jésuites et l'extradition de l'intendant Czaplinski, de son maître le grand-enseigne de la couronne et du prince Jérémie. Mais ils n'insistèrent pas sur les questions de vengeance. Les Polonais, en leur sacrifiant les Israélites, défendirent vivement la société de Jésus comme un contre-poids à la puissante armée que les Kosakes allaient tenir sur pied.

De son côté, le kan des Tartares stipula pour sa part, dans la rançon de la Pologne, le paiement exact du vieux tribut promis par la république à son peuple. Et, la paix enfin signée à

1649. août. 18.

ces conditions, Bogdan vint, son roseau à la main, dans le camp royal, au milieu des Polonais qui se pressaient pour le contempler, fléchir le genou devant Casimir, demander grace pour ses crimes, et recevoir en pompe le bâton de commandement qui confirmait son autorité sur les Kosakes. Ce barbare prononça un discours où se confondaient, comme dans son caractère, la modération et la rudesse. Il finissait par dire aux grands que le serpent qu'on veut écraser ne peut manquer de relever la tête.

La noblesse Polonaise n'était pas capable d'entendre cette leçon. Elle ne comprenait pas de limites à sa domination plus qu'à sa liberté. A peine hors des Fourches Caudines, son orgueil s'indigna des concessions de Casimir à une race méprisée. La paix de Zborow fut partout accusée, sans cesse enfreinte. Le grand hetman Poteçki, qui arrivait de captivité, assembla des troupes aux environs de la Russie. Au-dedans tout respirait la guerre; au-dehors, le Saint-Siége, l'empire, toutes les cours furent frappées des prières de la Pologne, qui demandait assis-

1649. tance pour cette folle entreprise. Une année ne s'était pas écoulée, que déjà la diète proclama le dessein de soumettre par les armes ces sujets indociles. Il n'y eut point de menaces, point d'outrages, dont on ne se montrât prodigue envers eux. Depuis lors, Warsovie les a vus faire sentinelle à la porte de ses palais.

1650. Bogdan Chmielniçki, avant de repousser les agressions, voulut châtier les outrages. Tous les princes du voisinage se disputaient le cœur et la main de la belle Rosanda de Moldavie. Sa sœur était unie à un prince Radzivill. On dit que le woïewode son père, fidèle allié de la Pologne, l'avait promise elle-même au prince Jérémie, qui, marié alors à la princesse Griselda sœur de Zamoyski, aurait sans doute recouru au divorce, très-fréquent chez les Polonais, pour contracter ces nouveaux liens. Le jeune Timothée Chmielniçki avait vu Rosanda. Elle avait fait sur lui une impression profonde; et, résolu d'assurer à son fils cette glorieuse conquête, Bogdan envahit avec ses Kosakes les terres de Moldavie, dicta la paix dans Jassi, et obligea le woïewode

à promettre l'union de la princesse avec Timothée, soit que le vieil hetman ne vît dans cette guerre et ce mariage que des représailles douloureuses pour Wieçnowieçki, soit qu'il fût déjà saisi de la passion de tous les potentats parvenus pour les nobles alliances, soit enfin qu'il voulût par cet hyménée relever tout son peuple, plus encore que sa famille, d'une abjection héréditaire (1).

1650.

On pourrait croire que sa politique était habile, s'il fallait en juger par les cris que les Polonais poussèrent et par les tentatives qu'ils firent pour rompre le mariage du jeune Chmielniçki. A voir les fureurs de la Pologne, on eût dit que la na-

(1) Les rédactions des actes de Bogdan étaient bizarres. Son traité avec le hospodar était ainsi conçu :

I. Princeps Valachiæ Valachiam pleno iure obtineto.

II. Filius Chmielnicii, principis Valachiæ gener esto.

III. Tartaris Cosacisque nunc sexcenta millia Thalerorum numerato.

IV. Polonis dequaquam faveto.

Peu de temps après, il fit adresser par le kan des Tartares la sommation suivante à la Pologne.

I. Miles Polonus e castris dimittatur.

II. Hiberna non in Russia, sed in ipsâ Poloniâ habeantur.

III. Contra Chmielnicium arma ne promoveantur. (Rudawski, p. 65.)

1650. tion entière était blessée au cœur comme Jérémie.

La politique de Bogdan était désormais changée. Ce ne fut plus en sujet qu'il suivit ses démêlés avec la république. Le fier Kosake avait résolu de traiter de puissance à puissance. Non content d'appeler à la liberté tous les serfs et tous les pauvres à la propriété, il voulait lever l'étendard contre la religion romaine, et se mettre à la tête d'une sorte de croisade pour le triomphe de l'église grecque. La Russie blanche, la Lithuanie, presque toute la petite Pologne ne passeraient-elles pas du côté de ses drapeaux? Et enlever ces provinces à la couronne, ce serait former de ses débris un état plus puissant, plus compact qu'elle-même.

1651. La Porte était dans ce temps-là le refuge de tout ce qu'il y avait en Europe de chrétiens opprimés par leurs maîtres. La Hongrie, déjà réduite à ses comtés du Nord par les conquêtes des Turcs, songeait à se placer tout entière sous l'égide de ces barbares, pour se défendre contre les desseins despotiques de l'empereur Ferdinand III. Les Transylvans, les Moldaves, les

Walaques, les Albanais, les Dalmates, reconnaissaient les sultans pour suzerains, ne trouvant guère cette suzeraineté plus oppressive que celle de Venise ou de la Pologne, et voyant dans Constantinople moins la capitale de l'héritier des califes que le siège antique du chef de l'église d'Orient. Le patriarche détermina les Kosakes à traiter aussi avec le divan.

1651.

Mahomet IV régnait alors, ou plutôt les janissaires, la sultane Valideh et un grand homme régnaient au nom de cet enfant, depuis la chute de son père Ibrahim. Un règne glorieux de quarante années avait commencé sous la tutelle d'une aveugle soldatesque et d'une femme captive dans le sérail. Mais cette femme sut, avec le tact assuré de son sexe, distinguer Kiuperli Ogli. Le fils d'un prêtre grec se trouva maître de la monarchie musulmane, et l'heureux génie de la nation vaincue éclata dans la manière dont ce ministre, et, ce qui est plus extraordinaire encore, son fils et son neveu, grands-visirs après lui, gouvernèrent la nation conquérante. Il travailla d'abord à rétablir quelque ordre dans les admi-

1651. nistrations et les finances, surtout à plier au joug de la discipline l'indisciplinable milice des janissaires, exaspérée par les efforts que les derniers sultans avaient tentés pour la détruire. Cette tâche était si grande que le visir borna à la conduite de la guerre de Candie tous ses projets au dehors. Il n'eut garde cependant de refuser à Bogdan son patronage. Il lui conféra le titre de prince de l'Ukraine, et ordonna aux Tartares de tirer l'épée pour la cause de ce nouveau vassal de la sublime Porte. Mais les Kosakes ne reçurent de Constantinople d'autre secours qu'un sabre béni, des reliques et une légion de missionnaires. Le sabre était un riche présent que le patriarche adressait à Bogdan. Les reliques, en propageant l'espoir de mériter les palmes du martyre, entraînèrent jusqu'aux enfans et aux vieillards dans ce camp mi-partie infidèle. Enfin les missionnaires firent au loin des conquêtes; c'étaient l'archevêque de Corinthe dont la présence excita la ferveur du clergé, un abbé d'Athènes, que l'hetman prit pour ministre, et des moines du mont Athos, qui se mirent à courir la Wolhynie, la

1651.

Podolie, la Russie noire, les provinces Lithuaniennes, en prêchant avec ferveur le meurtre des nobles et l'incendie des châteaux.

De son côté, Casimir avait rempli l'Europe du bruit de ses armemens. Non content des cent mille gentilshommes à cheval que lui promettait la Pospolite convoquée tout entière dans Lublin, il avait profité du désœuvrement des vieilles bandes de Wallenstein et de Montecuculli pour appeler à sa défense cinquante mille des meilleurs soldats de l'empire. Et, dernier renfort, une ambassade magnifique vint, à grand bruit, remettre en ses mains royales, au nom du pape Innocent X, un casque et une épée consacrés par les bénédictions du chef de l'Église. Le légat plaça l'éclatante armure sur ce front qui avait porté la pourpre romaine. Il remit à la reine une rose d'or, en témoignage de la satisfaction du Saint-Siège; et, encouragé, par la gloire de défendre la cause de Dieu, à quitter pour les travaux de la guerre Louise de Gonzague et Warsovie, Jean Casimir se porta une seconde fois à la tête des armées, après être allé

avril.

1651. mai.

jusqu'en Lithuanie compléter ses apprêts guerriers par un pèlerinage à la chapelle miraculeuse de Zurowik.

Le feu de la rébellion embrasa rapidement la Lithuanie. La Wolhynie, la Russie presque entière, tous les palatinats enfin compris entre les monts Crapathes et le Borysthène, prirent parti pour la cause du schisme et de la liberté. Le nom seul de la liberté fut assez puissant pour étendre aux pays catholiques ce vaste embrasement. Après un sommeil de tant de siècles, des paysans s'agitèrent dans les environs de Cracovie et de Posen, soulevés par les gentilshommes sociniens qui avaient à venger leurs autels, à reconquérir une patrie. De toutes les oppressions sortaient ainsi un péril et une vengeance.

juin.

Bogdan, déjà campé à Zbarras, sur les confins de la Gallicie, n'avait plus que le palatinat de Belcz à traverser pour lier cette dernière révolte aux séditions qui grondaient du Dniester au golfe de Courlande. L'armée royale s'avança tout entière à sa rencontre, fortifiée par les exercices du jubilé qu'elle venait de faire en

pleine marche. Son camp était assis à Berestecz, propriété des Leczynski, château-fort du palatinat de Russie, non loin de Zolkiew et d'Olesko. Jean Casimir se préparait à passer outre, quand tout-à-coup le kan de Crimée, revenu en personne, et Bogdan, son allié, parurent à la tête de leur multitude innombrable de Tartares, de Zaporogues, de prêtres, de paysans armés; ils étaient, dit-on, plus de trois cent mille. Les Polonais rentrèrent dans leurs lignes, et tout se prépara aussitôt pour un choc terrible.

1651. juin. 27.

28.

La noblesse lithuanienne avait été obligée de rester dans ses foyers pour les défendre. La Pospolite de plusieurs des palatinats de la couronne était encore en retard; mais jamais les volontaires n'avaient offert des lignes aussi profondes. Les grands, les évêques, les chapitres, comprenant que c'était pour eux une guerre de salut, s'étaient hâtés de lever des régimens à leurs frais; et, avec les troupes mercenaires, il n'y avait pas moins de cent mille combattans. En présence de hordes éparses et bruyantes, cette armée semblait avoir quelque ordre et quelque

1651. juin. 29.

discipline. La misère de la foule des gentilshommes était cachée sous des peaux d'ours, de loup, de tigre quelquefois. Les gazettes du temps rapportent que Zamoyski se faisait remarquer de l'armée moins par son escorte de quinze cents chevaux, de deux mille valets ou charretiers, et de trois mille bœufs, que par sa grande écharpe blanche et son habit français. Près de lui s'était rangé le jeune Stanislas Jablonowski, qui arrivait de France pour prendre son rang comme volontaire parmi les défenseurs de la patrie. Ses amis d'enfance, les Sobieski, s'apprêtaient à guider ses débuts. Déjà les deux frères s'étaient illustrés depuis l'ouverture de la campagne dans plusieurs rencontres par d'heureux faits d'armes; une troupe de mursas, ou chefs des tribus tartares, qu'ils avaient faits prisonniers à la tête de leurs propres levées, attestait leur dévouement et leur courage. L'armée savait ce qu'on pouvait espérer d'eux dans la grande journée qui s'approchait: on allait combattre presque en vue du palais de leur mère, et du tombeau de Zolkiewski.

30.

Jean Casimir, après une nuit passée en prière,

rangea ses troupes en bataille au point du jour. Il les forma sur trois lignes, plaça au centre dans la première son infanterie allemande, avec sa garde royale que commandait un Radziwill, distribua sa cavalerie légère sur les ailes, son artillerie sur le front, fit laisser, sur les retranchemens du camp auquel son armée restait appuyée, toutes les lances de sa grosse cavalerie, pour doubler aux yeux de l'ennemi le nombre des escadrons; et, confiant la droite à l'expérience du grand-hetman, à l'habileté du grand-maréchal, à la valeur des Sobieski, la gauche à l'épée des princes de Wieçnowicz et de Zamoyski, il se chargea de commander le centre en personne. Un brouillard épais, en prolongeant jusqu'à neuf heures du matin les ombres de la nuit, lui avait permis de faire tranquillement ses apprêts; une fois terminés, l'armée s'inclina sous la bénédiction de l'évêque de Culm, Leczynski, grand-chancelier du royaume; tout-à-coup le brouillard se déchira, dit un contemporain (1),

1651. juin. 30.

(1) Pastorius de Hirtemberg, *bellum Scythico-Cosaïcum, Dantisci,* 1652.

1651. juin. 30.

comme un rideau qui aurait laissé voir les deux armées. Des deux côtés, il y eut un moment de surprise et de terreur. Les Polonais crièrent au miracle. Mais ils virent déployés autour d'eux, en amphithéâtre, sur les collines qui terminaient la plaine, leurs trois ou quatre cent mille adversaires. Le terrible Bogdan touchait leur aile gauche, et avait couvert son front d'un vaste *tabor*, citadelle de chars également redoutable pour l'attaque et utile pour la retraite; les Tartares fermaient le vaste demi-cercle, en agitant dans les airs leurs flèches empoisonnées, et poussant des cris horribles. On reconnaissait, à un immense drapeau blanc qui flottait près de lui, le kan Isla entouré de tous les sultans ses fils, et les Polonais observaient avec inquiétude tous ces princes : on aurait bravé leurs armes; on redoutait toujours leurs enchantemens.

De son côté, l'ennemi n'éprouvait pas moins de trouble. Les serfs soulevés de la Russie avaient d'abord lâché pied, en voyant leurs maîtres en face, pour la première fois et de si près. L'archevêque de Corinthe, prompt à relever les courages, pro-

1651. juin. 30.

mena son crucifix au milieu des hordes, soutenu de tous ses moines qui criaient comme lui : Religion et liberté, tandis que l'évêque grand-chancelier de la Pologne courait à cheval dans les rangs, le saint-sacrement à la main, exaltant le miracle dont l'armée venait d'être témoin, promettant des prodiges nouveaux, et criant avec Jean Casimir : Religion et patrie.

Cinq heures s'étaient écoulées dans ces hésitations. Enfin, le roi a donné le signal : le prince Jérémie Wieçnowieçki s'élance sur ces barbares, dont la vengeance venait de saccager tous ses domaines; plusieurs palatinats le suivent. L'ennemi se précipite du haut des collines au-devant du choc, et les champs de Berestecz sont en feu. On combattit long-temps avec des succès divers. La victoire semblait passer tour-à-tour des esclaves aux maîtres, ou des drapeaux de l'Église grecque à ceux de l'Église latine. Marc et Jean Sobieski montèrent plusieurs fois à l'assaut de ces hauteurs hérissées de fer; mais, plus heureux que son frère, Marc seul vit fuir les hordes ennemies. Jean resta sur le champ-de-bataille,

1651. juin. 30. atteint à la tête d'une blessure qui fit d'abord désespérer de lui.

Rome et la Pologne l'emportaient. Les Tartares avaient fléchi les premiers. Jean Casimir, animé par la pensée de servir encore l'Église sous la pourpre royale, fit voir de près au kan fugitif le casque qu'Innocent X lui avait donné. Bogdan, au désespoir, s'éloigna un moment de ses compagnons qui tenaient encore, pour courir après le prince de Crimée fugitif, et le ramener s'il se pouvait au combat; mais rien ne put vaincre le Musulman. Et, soit ressentiment de reproches trop vifs, soit calcul perfide, ce barbare saisit son allié et l'entraîna captif, dans sa fuite précipitée sur la Kiovie.

juillet. 1. Les Kosakes s'enfermèrent dans leur vaste Tabor au nombre de deux cent mille, et, animés par l'archevêque de Corinthe, ils tinrent dix jours entiers en échec l'armée royale fortifiée de l'artillerie de tous les châteaux voisins. Ce ne fut que pressés par la faim, et régulièrement

11. assiégés, qu'ils s'élancèrent hors de ce camp retranché qui devenait un tombeau. Trente mille

1651. juillet.

périrent dans les marais. Trois cents de ces malheureux enfermés dans une île arrêtèrent quelque temps la poursuite des vainqueurs. Frappé de leur courage, le grand-hetman Potocki leur offrit la vie. Pour toute réponse, ils jetèrent au fond de l'eau ce qu'ils avaient d'or, afin de n'être pas une proie bonne à saisir, et continuèrent à faire payer cher leur chute. Un seul était resté debout : il trouva moyen, au dire des relations polonaises, de tenir trois heures en suspens toute l'armée. Des Allemands, le poursuivant dans les marécages, finirent par l'abattre à coups de faux.

Les troupes royales saisirent dans le Tabor des Kosakes, le secrétaire intime du kan des Tartares, celui de Bogdan, la mitre, la sainte-ampoule, les ornemens de l'archevêque de Corinthe, et, dit-on, le sabre béni qu'il avait apporté à l'hetman. L'ardent apôtre du schisme périt dans la fuite, sauvé par cette mort des supplices que lui réservaient les catholiques victorieux. Les débris de l'insurrection se réfugièrent derrière le Borysthène. Ce revers entraîna la soumission des rebelles en Lithuanie. Ceux

1651. de Cracovie et de Posen furent en même temps abattus. A peine certaine de ses triomphes, la Pospolite se sépara en toute hâte. Le roi n'était pas moins impatient que les gentilshommes de retrouver ses foyers. Il vola aux pieds de la reine dont sa tendresse, tour à tour ardente et volage, ne savait ni se passer long-temps, ni se contenter toujours. Ainsi, le camp royal se trouva dissous par la victoire, comme le camp ennemi l'était par le revers; et toute cette grande guerre qui avait embrasé la Pologne sembla finie.

Elle n'était que suspendue. Le vieux Bogdan, délivré à prix d'or des fers de son allié, accourut pour recueillir les débris des siens sur le Borysthène, et toujours inébranlable, représentant aux paysans que leur désastre n'était pas l'ouvrage des Polonais, mais des Tartares, qu'au reste, s'ils pliaient, la mort punirait inévitablement leur rébellion, il sut les ramener par la confiance et par la terreur au courage. Lui-même opposant toujours une atrocité à un revers, comme d'autres brûlent leurs vaisseaux, il fit mettre en croix la femme du misérable in-

tendant Czaplinski, après l'avoir fait entrer dans son lit. Tous les nobles polonais qui tombaient sous sa main étaient enterrés vivans. Ces hardiesses achevèrent de rassurer les tribus inquiètes; tout courut aux armes. Les Russes et les Kosakes, dit un journal du temps (1), ressuscitaient autour de lui.

1651.

Il parla bientôt de pacification, moins en sujet vaincu qu'en ennemi menaçant. Jean Casimir inclinait à l'écouter. Les fureurs du prince Jérémie et du grand-enseigne de la couronne l'arrêtèrent. Mais Jérémie mourut sur ces entrefaites à la fleur de son âge. Le plus dévot, le plus cruel et le plus brave des hommes, il emporta les regrets unanimes de l'armée. Son jeune fils, que cette guerre avait ruiné, devait un jour être roi.

Koributh de Wieçnowicz mort, Koniecpolski malade s'éloigna; et Bogdan vint avec assurance traiter de la paix dans la tente du grand-hetman Potoçki, après avoir reçu Marc Sobieski en

(1) Pastorius de Hirtemberg.

1651. otage. Le grand-hetman se hâta de signer la paix, acte de politique et de justice qui, donnant aux insurgés des garanties contre l'oppression, en donnait à la république contre la révolte.

1652. Mais toutes les tentatives de transaction étaient inutiles. Il ne pouvait plus y avoir de pacte entre les maîtres qui avaient appris en frémissant le secret de leur faiblesse, et les serfs qui avaient trouvé dans leurs revers même la preuve de leur force. L'hiver se passa dans les discordes intérieures en Ukraine comme en Pologne, dans les chocs sans cesse renouvelés entre les deux nations, dans les efforts des chefs pour disculper leurs sujets et les contenir, dans les négociations perdues et les combats sanglans. Enfin, le fils de Bogdan, Timothée Chmielniçki, résolu de conduire à l'autel Rosanda de Moldavie, prit le parti d'aller la chercher à la tête d'une puissante armée de Kosakes et de Tartares. Les Polonais voulurent le surprendre dans sa marche sur la principauté. Ils l'assaillirent au nombre de quarante mille hommes à Batowiz, (2 juin.)

furent cernés, pris, exterminés. Au bruit de ce désastre, la Pologne se crut perdue. On s'enfuyait, de Cracovie même, jusques en Allemagne. La cour songea à se retirer sur la Baltique. Jamais l'effroi ne fut plus grand. L'élite de la noblesse, la plupart des officiers importans de la couronne avaient péri. Au nombre des victimes de cette grande journée était Marc Sobieski. Il tomba, dit-on, au pouvoir du kan des Tartares, qui lui fit trancher la tête. Jean, de son côté, retenu au lit par une nouvelle blessure qu'il n'avait pas reçue pour son pays, n'avait pu combattre aux champs de Batowiz. Ce furent là pour l'ame de Théophile deux coups presque également cruels. Cette femme, qui rappelait Sparte, s'enfuit désolée loin de la Pologne. Elle n'y retourna jamais.

Le désastre de Batowiz est raconté de mille façons diverses. Les chefs de l'armée polonaise périrent-ils les armes à la main? trouvèrent-ils la mort dans le camp ennemi? est-ce le kan des Tartares qui commit cette barbarie? est-ce Timothée Chmielnicki ou bien son père? comment le savoir, quand, à l'époque dont nous écrivons

1652. l'histoire, les rapports étaient si éloignés, si lents, si incertains, qu'on voit dans les journaux du temps qu'un an après on n'était pas fixé sur le sort des chefs de l'armée, qu'on les supposait prisonniers en Crimée, esclaves à Constantinople, réfugiés en Italie? Cependant, Jean Sobieski crut toujours que son frère avait été massacré après la victoire. Il imputait cette atrocité à ceux qui avaient déjà immolé ainsi son oncle Jean Danielowicz, et ce fut sur les infidèles qu'il voulut toute sa vie punir cet attentat. Il n'était pas en effet dans le génie de Bogdan de commettre des crimes inutiles. Il n'égorgeait guères, que trahi et vaincu. Vainqueur au-delà de toute espérance, il désavoua sa victoire près du roi de Pologne, envoya des ambassadeurs à Warsovie, au lieu des hordes victorieuses qu'on y attendait, fit tout pour maintenir cette paix sans cesse troublée par des séditions ou des batailles; et Timothée ne s'occupa que de continuer sa route pour Jassi, où l'appelait, dit-on, un amour partagé. Malgré les déclarations hostiles de deux diètes polonaises, le fils du Kosake

conduisit paisiblement à l'autel la belle princesse de Moldavie. 1652.

Toujours livrée à d'imprudens conseils, la république déclara la guerre, fit des levées, convoqua par trois fois la Pospolite, menaça la Russie et l'Ukraine de prochaines vengeances. Un an s'écoula dans ces clameurs. Les Polonais ne parlaient que d'extermination, et n'avaient pas d'armée. Tandis qu'ils forçaient le vieux Bogdan à s'occuper malgré lui de rentrer en lice, ils se voyaient obligés à pousser jusque dans la diète de Ratisbonne des cris de détresse; et, dans la note officielle qui sollicitait les secours de l'empire, ils se déclaraient perdus (1). Ils

(1) La note s'exprimait ainsi dans deux passages :

« IV. Occupatâ Poloniâ, multùm barbaris et ferocibus gentibus virium « accederet, ex vario genere hominum, qui incolunt Poloniam.

« V. Prætextus ipse libertatis augeret potentiam Cosacorum. Multos « enim invenirent in Silesiâ et Germaniâ, qui, causâ libertatis, partes « illorum sequerentur,

« VII. Quamdiu adhuc extat Poloniæ regnum, jam fessum et con- « quassatum, posset *Cæsarea majestas* et imperium mediocri auxilio « obviare impedentibus malis, pacique et securitati Germaniæ consu- « lere. Quod si regnum Poloniæ concidet, et ab hostibus qui ad illuc hoc « anno delendum omnes vires suas exerunt, occupabitur, amisso hoc

1652. montraient l'Allemagne même envahie bientôt par les Kosakes aux cris d'insurrection et de liberté. Et en effet ils n'étaient plus en mesure de lutter contre les paysans de la Russie et les hordes de l'Ukraine. Tel était le mépris où la Pologne était tombée au dehors que le kan des Tartares, dont Jean Casimir marchandait l'alliance, trouvait tout simple de demander, entre autres conditions, le droit de saccager deux provinces.

Au dedans, il n'y avait partout que division et découragement. Le roi était parvenu à

« regno, difficile jam esset Cæsareæ majestati et imperio, inunda-
« tionem hanc barbarorum et victores eorum exercitus comprimere.»

Nous croyons devoir traduire ces curieux passages :

« La Pologne conquise ajouterait beaucoup aux forces de ces nations
« féroces et barbares à cause de la diversité des races qui l'habitent.

« Le nom de liberté mis en avant augmenterait la puissance des Ko-
« sakes; *ils trouveraient en Allemagne et en Silésie beaucoup de parti-*
« *sans qu'attacherait à leur cause l'amour de la liberté.*

« Tant que le royaume de Pologne existera encore, tout accablé et tout
« ébranlé qu'il est, S. M. I. et l'empire pourront, avec un faible se-
« cours, détourner les maux qui les menacent, et veiller ainsi à la sûreté
« de l'Allemagne. *Si le royaume de Pologne tombe au contraire et de-*
« *vient la proie des ennemis résolus à le détruire, ce royaume une fois*
« *perdu sans retour, il serait difficile à S. M. I. et à l'empire d'arrêter le*
« *débordement des barbares victorieux.*» (Rudawski, p. 135.)

créer, par ses galanteries, une nouvelle source de discordes sanglantes. La vice-chancelière, séduite par d'augustes amours, avait pris son mari en une haine furieuse. Elle s'était mise à guerroyer avec lui dans les rues de Warsovie, et jusque dans le palais du monarque. Les querelles des deux époux et les vengeances du trône mirent aux prises la cité, la diète et l'armée. Radjiewski, c'est le nom du vice-chancelier, fut banni du royaume, dépouillé de ses honneurs, privé de ses biens, sans que les réclamations d'une opposition courageuse pussent déterminer la diète à prendre contre Casimir le parti de la justice et celui des lois; tant une succession de trois règnes dans la même maison avait rapidement fortifié l'autorité royale! L'illustre proscrit, réfugié à Stockholm, alla remplir de ses inimitiés la cour et les conseils de Christine, déjà irritée de l'obstination des Wasa de Pologne à conserver leur titre de rois de Suède, perpétuel obstacle à une pacification définitive entre les deux royaumes.

1652.

Cependant l'hetman, provoqué au combat, s'y disposait en souverain autant qu'en capitaine. Ré-

1653. solu d'étendre au loin ses alliances, il avait profité des ressentimens et des intrigues de Radjiewski pour se lier avec le Nord, et s'était attaché l'inquiet Rakocy, woïewode de Transylvanie; il tourne enfin ses regards du côté des Moscovites. Communauté d'extraction, de langue, de croyance, tout est là. Les Polonais n'ont pas compris ce péril. Par miracle, il se trouve que, malgré ses ressentimens contre l'ordre équestre qui ne le voulut point pour roi, Alexis Michaelowitz s'étonne d'abord, hésite, refuse, invité à la guerre par l'ambition et la vengeance, retenu par la crainte d'un coupable exemple et d'une contagion funeste, quand il s'agit d'une guerre faite à des boyards au nom de serfs insurgés. Ce monarque fut le seul des souverains de ce temps qui ne consentit point à fléchir devant la fortune de Cromwell.

Alexis était un grand prince. Digne d'avoir le czar Pierre I$^{er}$ pour fils, il a été trop effacé dans l'histoire par l'éclat que jeta ce règne immortel. Plus sobre que Pierre-le-Grand, plus affectueux, plus enclin aux vertus de la royauté, et non moins

appliqué aux affaires, il prépara les hautes destinées de sa maison et de son empire par son amour éclairé des arts aussi bien que par son ambition habile. Ce fut lui qui mit la Moscovie en communication avec le reste du monde par ses ambassades fréquentes, lui qui créa l'ordre en introduisant la police dans les villes et la discipline dans l'armée, lui encore qui propagea les lettres latines, réforma les mœurs, affermit tout-à-tour, par des traités et des conquêtes, par des bienfaits et de la gloire, l'héritage chancelant de Romanow. Il sut l'agrandir autant que le pacifier; toutes les frontières furent reculées par ses armes. On peut dire qu'il constitua la Moscovie et la dégrossit; son fils n'eut qu'à la polir.

1653.

La piété d'Alexis était ardente. Le patriarche de Moscou lui fit un devoir sacré de prêter l'oreille aux cris de ses coreligionaires de Pologne, menacés dans leurs autels. Déjà des griefs s'étaient élevés entre les deux couronnes. Alexis se plaignit d'ouvrages qui racontaient, d'une façon injurieuse pour sa maison, les victoires de Zolkiewski. La diète répondit que la presse était

1653. libre; puis enfin fit brûler les écrits hostiles par la main du bourreau (1). C'était proclamer sa faiblesse, et la faiblesse n'a jamais sauvé les états. Alexis se plaignit alors de ce qu'anciennement on avait oublié une syllabe dans la nomenclature infinie des titres que prenaient ces barbares; et il assembla, du côté de la Lithuanie, une de ces immenses armées que les czars traînaient alors toujours après eux dans leurs expéditions guerrières. Le bruit de ses apprêts ne détourna point la Pologne de ses projets hostiles contre les Kosakes. Une comète même n'y put rien; une croix de feu qui apparut dans le soleil, un grand incendie dans Warsovie, une peste affreuse, des conjonctions de Mars et de Saturne, tous ces phénomènes se succédèrent sans éclairer la ré-

(1) On trouve dans les écrits d'un diplomate autrichien du temps des réflexions sur ce fait très-judicieuses, et décisives dans la question de la liberté de la presse. Les voici :

« Quamvis combustæ paginæ illæ fuerunt, memoria tamen eorum quæ continebant combusta nequaquam fuit; imo per flammas illas illuminata, luculentius claruit. Excitata inde hominum curiositas fuit ad noscendum quid tandem esset id quod Moschovitæ tantâ contentione occultatum vellent, ut eius propagatores ad iguem damnarentur.

(Page 366, *Voyage en Moscovie du baron de Mayerberg*, déjà cité.)

publique sur ses dangers. Les politiques criaient que ces présages menaçaient les ennemis de la couronne. Les mathématiciens de la sorbonne de Cracovie répondaient en vain que la Pologne seule était menacée par le ciel en courroux. On ne les crut pas; et, pour la plus grande gloire de l'astrologie, la fortune justifia tous leurs oracles.

1653.

Casimir se mit enfin en campagne sous ces tristes auspices à la tête d'une puissante armée; Jean Sobieski se réjouit à son approche. Depuis deux ans retenu par un pieux dévouement dans les plaines de la Wolhynie, mille petits combats exerçaient son courage sans satisfaire son ardeur pour la vengeance, ni sa passion pour la gloire. On ne sait pas combien, quelquefois, l'ame s'irrite de ces luttes inutiles, où de grands coups s'accomplissent loin de tous les regards, où la patrie même ignore ce qu'on fait pour elle. Le jeune staroste, heureux de servir son pays à l'insu du monde, se dédommageait des ennuis de ces campagnes stériles en réunissant dans ses tentes toutes les jouissances du monde policé. La peinture, la musique, la

1653. philosophie remplissaient toujours ses loisirs. Les productions des grands hommes de la France et de l'Italie traversaient l'Europe pour aller à grands frais charmer l'esprit d'un officier de vingt-cinq ans, qui faisait la guerre à des barbares dans une contrée sauvage. Il suivait avec un intérêt curieux les expériences et les découvertes de Gassendi, de Galilée, de Huygens, de Wallis, de Borelli, de Descartes, d'Harvey, de Cassini, tous ces travaux qui changeaient la face du monde. Son imagination, vivement préoccupée de la recherche de la vérité, était aussi attentive aux controverses qui agitaient alors le sein de l'Église; la secte naissante des quakers, celle des memnonites, celle des fauteurs de la cinquième monarchie, celle encore des préadamites, étaient dans toute leur ferveur, aussi bien que la grande querelle des jansénistes et la guerre de Port-Royal. Les doctes écrits d'Arnaud, de Voetius, d'Hersent, de Labadie, les fameuses petites lettres de Pascal, venaient, de compagnie avec une tragédie de Corneille ou une comédie de Molière, prendre place dans la

bibliothèque de campagne du brillant seigneur polonais, qui partageait ses journées entre le plaisir d'étudier et celui de combattre.

1653.

L'approche du roi ne fit pas naître devant l'impatient Sobieski la récolte de gloire qu'il s'était promise. Toute cette armée, qui avait coûté tant de temps et d'efforts à réunir, s'usa dans des marches perdues, dans des escarmouches inutiles. Nul succès, nulle entreprise même, ne marqua les débuts de cette grande guerre, par laquelle la république prétendait abattre sans retour l'insurrection. Seulement, dans une de ces rencontres obscures, Timothée Chmielnicki fut blessé à mort. L'église grecque fit du jeune barbare un saint et un martyr. L'Église latine triompha de cette faible victoire, unique fruit d'une laborieuse campagne, que Jean Casimir avait prolongée jusque sous les neiges et les glaces de l'hiver. Il était facile de prévoir que Bogdan furieux voudrait des vengeances et saurait en trouver.

Père outragé, le vieillard sollicita Alexis de lancer enfin sur la république ses deux cent mille

1653. combattans assemblés depuis si long-temps auprès des frontières. Le czar, encore incertain, s'en remit à la décision d'un jugement de Dieu usité dans le Nord. Deux taureaux furent baptisés des noms de Pologne et de Moscovie, puis on les lâcha l'un sur l'autre. Si le polonais était écrasé, Alexis promettait d'obéir à l'ordre d'en haut; ce fut le moscovite qui resta vaincu.

Toutefois, le patriarche sut faire parler l'ambition et la foi plus haut que de vaines terreurs. Il ne se lassa point de représenter l'avantage religieux et politique de réunir sous un même sceptre l'Église grecque tout entière, et l'appui que trouverait cette entreprise dans les provinces qui relevaient de l'antique métropole de Kiow. C'était la moitié de la Pologne. Pour lever tous les obstacles, Bogdan, qui était moins occupé d'ambition que de vengeance, qui voulait à tout prix faire un mal éternel à la république, Bogdan, rompant tout pacte avec elle, se déclara le vassal du Moscovite et lui rendit hommage comme au suzerain de l'Ukraine et des Russies. Deux armées moscovites s'avancèrent, l'une sur

1654. janvier.

la Russie-Blanche et Smolensk, l'autre sur la Russie-Rouge et Kiow, afin de saisir ces grandes proies; et la Pologne, pour prix de ses oppressions et de ses témérités, vit, en quelques jours, passer sous des lois ennemies le cours entier du Borysthène, depuis le lac Ilmen jusqu'aux rives de la mer Noire. La face du monde se trouvait changée.

mars.

Une diète fut promptement assemblée. La noblesse ne revenait pas de ces nouvelles extraordinaires, et tandis qu'elle perdait le temps à s'étonner des grands coups par lesquels la Providence châtiait son imprudente tyrannie, Bogdan remettait aux mains du czar l'antique Kiow, cette ville sainte de tous les Russes, le berceau de la grandeur des Rurik, long-temps la métropole des Grecs du nord, et depuis mille ans la ville la plus policée qu'il y eût dans ces régions lointaines.

Au lieu d'amasser en toute hâte des moyens de défense, les Polonais ne songeaient qu'à imputer au trône les malheurs publics. Plusieurs diétines avaient mis dans leurs cahiers l'in-

1654. struction aux nonces qui les représentaient, d'exiger que le roi ne reparût pas à la tête des armées, et qu'un général plus habile se chargeât de combattre et de vaincre les ennemis de la patrie. La diète fut toute remplie des mauvais sentimens que la Pologne portait au monarque. Il marchait avec plus de violence que d'habileté au pouvoir absolu. Ses excès dans l'affaire du vice-chancelier avaient montré aux plus aveugles le rapide agrandissement de l'autorité royale. Ce fut ainsi l'injustice qui fit sentir l'usurpation; et quand le prince, au lieu de déférer son pouvoir sur les troupes à un grand-hetman, garda en main le bâton de commandement, innovation heureuse qui émancipait la royauté, ce changement fut pris dans la même haine que les fautes et les revers de Casimir. Il se vit alors contraint de remettre à un Radziwill, le prince Janus, le bâton ou bulawa de la Lithuanie, à un Potocki, palatin de Kiovie, presque aussi vieux que le dernier grand-hetman, le bulawa de la Pologne; et dans la suite de la guerre, il ne fut pas exempt du soupçon de poursuivre de son

envie les chefs de l'armée, au détriment de son pays, et au péril de sa couronne. 1654.

juin. Une seconde diète n'eut point de résultats meilleurs. Des tracasseries domestiques la remplirent. Cependant, Bogdan et ses alliés ne s'endormaient pas. Les Moscovites prenaient en Europe la place de la Pologne. Smolensk, malgré ses larges murailles et ses trois cents tours, tomba devant eux, et le bruit de sa chute entraînait Witepsk, Polocz, Mohilow. Toute la Sévérie, toute la Sémigalle étaient réunies sans retour à la Moscovie. Perenslaw, Human, Braclaw dans la Podolie, assuraient jusque sur les frontières des Moldaves cette vaste conquête. Les paysans de Lithuanie égorgeaient leurs maîtres, et couraient à leurs frères en criant liberté. Des combats, où la valeur luttait contre le nombre, ne firent que réunir aux mains du czar les profits et les honneurs de la victoire. Radziwill fut écrasé; Potoçki et ses Polonais soutinrent mieux l'assaut des Kosakes et des décembre. Tartares. Là était Jean Sobieski. Une grande bataille livrée sous les murs d'Human illustra son courage; en vain il planta sa bannière sur les

1654. lignes ennemies : ses charges terribles vinrent se briser aux pieds des hauteurs qu'occupait Bogdan. Mais tel fut l'éclat de ses coups que les Polonais purent s'attribuer les honneurs de cette journée, qui ne changea rien aux justices du ciel.

En ce temps-là des acteurs, comme des événemens nouveaux, se produisaient de toutes parts sur la scène du monde. Cromwell venait d'affecter le protectorat au milieu des respects de toutes les têtes couronnées. Louis XIV, sorti de minorité, mais non de tutelle, avait commencé à Reims et à Stenay, parmi des pompes et des combats, son grand règne. Innocent X mettait le pied dans la tombe, et le génie du cardinal de Retz, en portant au pontificat le cardinal Chigi, qui fut Alexandre VII, préparait à son insu de nouveaux chocs, de nouveaux triomphes au jeune Louis. Louis devait trouver un rival plus vivace et plus redoutable dans l'archiduc Léopold, que l'empereur Ferdinand son père travaillait à mettre en possession des couronnes électives de roi de Bohême, de roi de Hongrie, et de roi des Romains. Le terrible Aurengzeb, à la fois le

Léopold et le Louis XIV de l'Asie, annonçait, 1654. par des scènes sanglantes, dans le royaume de Golconde, son règne cruel, artificieux, dévot et magnifique de cinquante ans. L'habile ministre de Mahomet IV, de ce faible contemporain de tant de grands princes, poursuivait la réforme intérieure de l'Empire et la longue guerre de Candie. Venise, inébranlable aux coups de l'Ottoman, faiblissait devant la société de Jésus à laquelle le sénat rouvrait enfin, après trente ans, le catholique giron de la république pour complaire à Louis XIV, tandis que l'Allemagne et la Hongrie s'agitaient pour obtenir l'expulsion de ces pères dont l'étrange destinée est, que sous chacun de leurs pas naisse un orage. Dans le nord, une dynastie que leur influence avait scindée en compétiteurs implacables, achevait de descendre du trône : le monde avait les regards fixés sur une princesse de vingt-sept ans qui échangeait l'empire et la gloire contre la liberté de la vie privée, la profession de la foi catholique, les jouissances des arts et le ciel de l'Italie.

Christine n'abdiqua le sceptre de Gustave

1654. Adolphe, son père, qu'après s'être montrée digne de le porter. Dernière représentante de la branche cadette et protestante des Wasa, elle désigna pour son successeur son cousin le prince des deux Ponts, de la maison Palatine, jeune encore, mais illustré déjà dans les dernières campagnes de la guerre de trente ans. Il était dès lors dans le génie de la Suède de prendre pour fondateurs de dynastie les capitaines fameux du continent.

L'élévation de Charles Gustave bannissait du trône le sang des Wasa; et Jean Casimir, le chef, bientôt même l'unique rejeton de cette race glorieuse, se hâta de protester contre l'exclusion qui lui était donnée. Le malheureux Casimir, héritier de presque tous les travers de Sigismond son père, nourrissait cet espoir éternel des dynasties détrônées. Son nouveau rival s'indigna de protestations à la fois injurieuses et impuissantes; alors vinrent les explications tardives, les concessions pusillanimes qui l'enflammèrent. Pour justifier la rupture de la trève en vertu de laquelle les deux états devaient rester en paix quelques années

encore, Charles Gustave s'aperçut que, dans une lettre du roi de Pologne, deux *etc.* seulement suivaient ses titres, au lieu de trois qui étaient stipulés. Pour cet *etc.*, il déclara la guerre, comme le czar Alexis l'avait déclarée pour une syllabe; et Casimir se trouva avoir attiré sur son royaume, au sein duquel les Moscovites continuaient leurs conquêtes, une terrible invasion de plus. 1655.

Il faut tout dire : Charles Gustave avait été heureux de ces prétextes. Puffendorf (1) raconte avec de longs détails et sans surprise, sans colère, que ce prince, à peine couronné, voulut porter la guerre quelque part pour entretenir le feu de la vaillance Suédoise; qu'indécis d'abord entre trois puissances, il dédaigna le Danemark, respecta la Moscovie, et choisit la Pologne, comme une ennemie débile et cependant une belle proie. Quels calculs! le sénat de Suède intervint : cette assemblée discuta, non la justice, mais les chances de l'entreprise, et approuva tout. Depuis lors, la Suède a vu passer de ses lois à celles des

(1) *Historia Caroli Gustavi*, t. I, l. i. in-folio.

1655. czars, la Livonie, l'Estonie, toutes les rives de la Baltique, la Finlande, enfin le sceptre du Nord : la Providence est féconde en châtimens.

Kiuperli Ogli fut plus habile que Charles Gustave; effrayé des conquêtes du czar, il se hâta de se rapprocher de la Pologne, de rompre ses alliances

janvier. avec Chmielnicki, d'ordonner au nouveau kan de Crimée, Mahomet Gieray, frère et successeur d'Isla, d'armer aussitôt pour la république; et Jean Sobieski reçut le commandement d'un corps nombreux de Tartares. Mais qu'était ce secours, alors que les Kosakes poursuivaient leurs ravages dans toute la Podolie et la Wolhynie,

mai. que le torrent des Moscovites arrivait du Borysthène et de la Bérésina, aux sources du Bog et du Dniester, emportait Olesko, Lemberg, Zolkiew, inondait ainsi, pour la première fois, toutes les Russies; et que terrible, inexorable, repoussant d'une façon insultante toutes les négociations et toutes les prières, Charles Gustave

juillet. apparaissait, au milieu de la trève, en dépit de la foi jurée, sur les rivages de la Poméranie, à la tête des bandes qui avaient si long-temps fait

1655. juillet.

la loi dans la Pologne et dans l'empire? Jean Sobieski fut choisi pour remplir près de ce prince une nouvelle mission de paix ou plutôt de supplication. Le fier staroste refusa. Charles Gustave en était venu à ne plus même recevoir aucune des lettres du roi de Pologne, trouvant tantôt que son titre était mal indiqué, tantôt que le nom de seigneur n'était pas écrit deux fois (domino, domino), tantôt que son amitié devait être plus que très-honorable (colendissimam). Sobieski aima mieux combattre un tel ennemi que de travailler à le fléchir.

Une armée de soixante mille hommes justifiait les insolences du roi de Suède; il avait pour lieutenans les Wittemberg, les Horn, les Lewenhaupt, les Banier, les Oxenstiern, les Steimbock, les Wrangel, les Lagardie, tous, les héros de la guerre de trente ans ou leurs fils et leurs émules. Ses manifestes annonçaient une guerre de religion plus que de conquête. Tandis que le czar combattait au nom du schisme, le Suédois se disait armé pour toutes les sectes de réformés que les Wasa s'étaient mis à proscrire. Une foule de

1655. juillet. princes, le duc de Croy, le landgrave de Hesse, Adolphe de Nassau, le margrave de Bade, le comte palatin de Sulzbach, le prince d'Anhalt, le duc de Mecklembourg, s'étaient rangés sous ses drapeaux dans cette croisade protestante; et le vice-chancelier Radjiewski apportait à l'invasion un utile renfort de plus en provoquant la Pologne à la révolte, au nom de la liberté en péril.

août. Ces appels à tous les mécontentemens furent entendus. Un parti nombreux gémissait des empiètemens de la maison de Wasa sur la vieille liberté républicaine. Un autre parti, plus puissant encore, avait en haine la société de Jésus; un troisième s'était formé que lassaient l'empire d'une femme et l'ascendant de la France. A l'approche de Charles Gustave, tous s'émurent. Deux palatinats entiers, ceux de Posen et de Calish, passèrent d'abord sous les drapeaux du roi de Suède. Sirad en fit autant. La Masovie suivit cet exemple. Warsovie ouvrit ses portes. Le palais de Wiasdowa, riche monument de Wladislas, vit un monarque étranger régner dans ses murs. septembre. Cracovie ne tarda pas à se soumettre, et Jean

Casimir, fugitif avec la reine, erra de désert en désert, cherchant un asile qu'il ne trouvait pas. A force de prétendre à ressaisir la Suède, il avait laissé échapper la Pologne.

1655. septembre.

Une armée polonaise existait encore qui combattait, sous les ordres du grand-hetman Poçki, pour l'indépendance nationale, cédant depuis un an le terrain au Kosake, au Russe, au Moscovite, de colline en colline, de combat en combat, jusqu'à ce qu'enfin elle se trouva dans les champs de Lublin, aux bords de la Vistule, adossée à une autre armée ennemie, celle de Charles Gustave. Il n'y avait plus de Pologne. Dans ce camp magnanime, quelques milliers d'hommes faisaient encore à eux seuls la patrie; là combattaient le grand-enseigne Alexandre Koniecpolski, impuissant à réparer par sa bravoure tous les maux qu'il avait faits à son pays par ses violences. Là, le grand-maréchal Lubomirski, le prince Démétrius Koributh de Wieçnowicz, Stanislas de Jablonow, Jean Sobieski grandissaient en renommée. Sobieski était placé déjà au nombre des chefs de l'armée par

1655. son habileté à manier une troupe nombreuse, et à se faire suivre des Tartares aussi bien que de ses paysans changés à la hâte en soldats. Ce ne fut point là que le faible Jean Casimir chercha un refuge. Il alla se mettre en sûreté sur octobre. les terres de l'empire. La Silésie lui servit de retraite. Cette fuite acheva de tout perdre.

Battue par les Kosakes, écrasée par les Moscovites, délaissée par son roi, l'armée n'avait plus qu'un moyen de sauver les débris de la Pologne; c'était de lui donner pour défenseur un des ennemis qui la tenaient conquise: les troupes et leurs chefs reconnurent Charles Gustave. L'armée lithuanienne n'eut pas de peine à se résigner aux mêmes extrémités. Janus Radziwill, qui inclinait pour les opinions protestantes, entraîna ses troupes. La noblesse du grand-duché, effrayée de plier sous des barbares, laissa le clergé se livrer aux Moscovites déjà maîtres de Wilna. Elle se jeta dans les bras de Charles Gustave. Une agression déloyale et hautaine avait, en trois mois, donné à ce prince l'héritage entier des Jagellons.

Le marquis de Brandebourg, Frédéric Guil-

laume, prince ambitieux et habile qu'on a surnommé le grand électeur, voulut disputer à Charles Gustave la Prusse et la Pomérélie. Charles n'eut qu'à paraître; les remparts de Thorn, de Mariembourg, d'Elbing, tombèrent devant lui; Guillaume se reconnut, pour la Prusse ducale, vassal de la Suède. Inquiet de voir le czar annoncer par un jeûne de vingt-sept jours quelque grande entreprise, Charles Gustave se hâta d'étendre ses armes jusqu'aux approches de la Baltique. Il courut soumettre la Livonie, et obligea le duc de Courlande à le reconnaître aussi pour suzerain. La Pologne avait perdu l'un après l'autre tous les fleurons de sa couronne.

1655. novembre.

décembre.

Le monarque suédois formait ainsi un empire qui, embrassant tous les rivages de la Baltique, et s'étendant des monts Crapathes au fond du nord, aurait constitué la plus vaste et la plus formidable monarchie de l'Europe. L'Allemagne fléchissait dès lors sous les héritiers de Gustave Adolphe, et la cause protestante, que la politique de Mazarin favorisait à l'exemple de Richelieu, se trouvait près de dominer le monde.

1655. Mais Charles Gustave n'était pas fait pour les longues prospérités; il les perdit par la violence et la déloyauté qui les lui avaient données. Toutes ses promesses enfreintes, l'esprit national des Polonais sans cesse blessé, des prétentions à une domination héréditaire hautement proclamées, la levée de contributions énormes, l'étalage de fréquens supplices, le gibet infligé à des nobles et à des prêtres, l'enlèvement de toutes les magnificences des palais de Wladislas et de Jean Casimir, arrachées en hâte afin de décorer Stockholm de ces trophées, il en fallait moins pour exaspérer la Pologne. Les Suédois, couverts de plumes et de galons, vêtus à la guerre comme la noblesse française à la cour, affectaient l'air français en toutes choses, et, sous leurs effrayantes pelleteries, les Polonais ne leur semblaient que des barbares. Leur roi, dans son orgueil brutal, ne se donnait pas la peine de ménager la fierté de semblables sujets. Il fallait que les gentilshommes, pour arriver à lui, déposassent leur cimeterre; autant eût-il valu leur demander d'abdiquer la noblesse.

1655.

À ces griefs se mêla le plus puissant de tous, la diversité de culte et de croyance. Les armées se recrutaient alors de mercenaires qu'on ramassait à l'étranger en leur promettant, en échange du bail qui engageait leur vie, la licence et le pillage. Leur interdire la dévastation, c'était rompre un marché; Charles Gustave le voulut en vain. Ses troupes outrageaient sans cesse le culte national des Polonais; on voyait partout les croyances catholiques insultées par le fanatisme protestant, les monastères traités comme des places prises d'assaut, les costumes sacerdotaux revêtus en dérision par une soldatesque ivre de débauche et de sang. La révolte fermenta dans tous les cœurs.

Le monde, attentif aux conquêtes de l'héritier de Christine, était ébranlé de ses succès. L'empereur Ferdinand tremblait de ce contrecoup des victoires de Gustave Adolphe. Le pape Alexandre VII voyait le seul royaume catholique du nord échapper à ses lois; le clergé d'Autriche, d'Allemagne, de Hongrie s'agita. Les jésuites se mirent de toutes parts en campagne. Tandis que

1655. les curés, les moines, les religieuses de Pologne, obligés de fuir la persécution et l'insulte, couraient se rallier en Silésie autour de Casimir et de la pieuse reine Louise de Gonzague, les jésuites occupaient les postes déserts, fulminant l'anathème contre les Polonais résignés à la protection d'un prince hérétique, lançant l'interdit sur les villages, les cités, les châteaux, les camps; et appelant aux armes, au nom de la religion en péril, la population de serfs que la noblesse tenait, depuis des siècles, désarmée. Par miracle, tout engourdies qu'elles fussent dans le servage, les masses s'agitèrent; elles se firent arme de tout, et coururent sus aux assaillans, aux ennemis de leur Dieu, partout où elles pouvaient les saisir. En ce moment, Charles Gustave, maître de la république, eut tous ses quartiers tenus en état de siège par les vengeances d'une multitude furieuse. La foi sauvait cette république, que la liberté avait perdue. Le peuple délivrait du joug cette noblesse qui, depuis mille ans, n'avait su que le mépriser et l'asservir.

1656. A la prière de la reine, au cri du clergé qui l'en-

tourait, sur la foi des prédictions d'illustres mathématiciens d'Allemagne, Jean Casimir a quitté la Silésie; il s'est avancé le long des monts Crapathes; il se montre à la Gallicie, et bientôt il a une cour, un gouvernement, une armée. Le grand-maréchal Lubomirski, Jean de Zamoysce, un autre seigneur d'un mérite éminent, Wielopolski, se *confédèrent* pour sa cause. Charles Gustave voit tous les Polonais s'évader de sa tente; Radjiewski lui-même, désormais assez vengé, flotte entre le roi qui l'a recueilli et le roi qui l'outragea. Les soupçons de son nouveau maître ne tardent pas à lui donner des fers, et le grand-enseigne de la couronne, le prince Démétrius de Wieçnowicz, Jean Sobieski que les contemporains louent d'avoir repoussé les graces personnelles du monarque étranger tandis que les autres grands tendaient les mains aux starosties et aux dignités, tous ces vaillans chefs accourent près de Casimir; ils entraînent avec eux les débris de l'armée.

1656. janvier. février. mars.

Dès lors la fortune change; le czar Alexis, que commençaient à inquiéter les prospérités de la Suède, laisse les restes de la Pologne se débattre

1656. mars.

sous le joug de Charles Gustave. En même temps Bogdan suspend ses coups. Il a vu un noble polonais, envoyé de Jean Casimir, embrasser ses genoux pour obtenir son alliance : le fier Bogdan est vengé. Lui aussi s'effraie d'ailleurs de la rapide grandeur des Moscovites ; content désormais de régner sur l'Ukraine, jaloux de ressaisir Kiow et la Russie, il restera spectateur de la lutte qui commence. Et Charles Gustave, qui ne croyait plus qu'il y eût une Pologne, se trouve de nouveau avoir la Pologne à combattre.

Il accourut dans les palatinats menacés, et il arriva dans la petite Pologne, sous les murs de cette même forteresse de Zamoysce, qui avait, huit années auparavant, arrêté Bogdan et les Tartares. Zamoyski était l'époux fortuné de la belle Marie Casimire d'Arquien ; au milieu des fêtes de leur mariage, un affreux incendie ravagea le château, et on se fera une idée de l'opulence des seigneurs de ce lieu, en apprenant que sa jeune compagne perdit pour trois millions de pierreries, de bijoux, de tableaux, sans que leur fortune en fût ébranlée. Maintenant c'était la guerre

1656. mars.

qui venait assaillir l'heureux couple. Charles Gustave fit pleuvoir les boulets sur les assiégés. Zamoyski se riait de ces fureurs. Invité à une conférence, il s'excusa près du monarque sur la nécessité d'assister aux noces d'un de ses valets. Vingt jours de bombardement suivirent cette insulte; et sommé alors de rendre les ruines fumantes de son château, qui avait disparu sous les bombes, il répondit que l'artillerie suédoise n'avait encore fait de mal qu'à une vieille femme qui regardait par la fenêtre, et à une truie qui passait dans les cours. Zamoyski ajouta que son dernier baril de poudre lui servirait à se faire sauter avec Marie Casimire, et sa sœur la princesse Griselda Wieçnowieçka, veuve du prince Jérémie. De ces deux femmes, l'une devait être reine, l'autre mère de roi.

Cependant, Jean Casimir marchait à la rencontre de son compétiteur, avec une puissante armée où le vieux Potoçki exerçait sa charge de grand-hetman, mais en effet commandée par Etienne Czarneçki, général intrépide qui était partout à la fois, que rien ne pouvait fatiguer

1656. mars.

ni abattre, plus terrible que jamais lorsqu'il était vaincu, comme le taureau irrité par sa blessure. Ce fut sous lui que Sobieski, digne disciple d'un tel maître, acheva de se former à l'art de la guerre. Promu à un commandement supérieur, malgré sa jeunesse que faisaient oublier ses travaux, le staroste de Javorow se rendait redoutable par sa résolution prompte et habile. Une de ses manœuvres délivra les assiégés de Zamoysce, alors aux abois. Charles Gustave fut obligé de porter ses forces au-devant de l'armée nationale qui approchait. Arrivé à Jaroslaw, non loin de Lemberg et de Cracovie, au pied des monts Crapathes, il reconnut la nécessité de replier ses enseignes, se vit, dans sa retraite, bloqué un moment au milieu des marais entre la Vistule et la Save, et parvint avec peine à se frayer un passage sur le corps de Sapiéha et des Lithuaniens, en même temps que, descendant à marches forcées la rive gauche de la Vistule, Czarneçki, le grand-maréchal, le prince Démétrius, Jean Sobieski allaient écraser à Warka, et tailler en pièces le margrave de Bade, qui ame-

nait du secours au roi de Suède, son beau-frère.

1656. avril.

Le bruit de ce désastre précipita la fuite de Charles Gustave. De Warsovie, il se retira sur la Prusse, toujours suivi par les intrépides défenseurs de la Pologne. L'altier monarque se vengeait mal de ses revers, en faisant attacher au gibet l'effigie de ces grands citoyens. Sa colère voulut de plus sûres vengeances et de plus grands coups. Il tourna toutes ses forces contre l'unique place qui eût bravé son empire : c'était Dantzick, le seul port, le seul entrepôt, le seul comptoir de la Pologne. Cette opulente cité fit des efforts prodigieux, toute protestante qu'elle était, pour se défendre de la domination suédoise. La Hollande, chez qui les intérêts du commerce primaient aussi ceux de la religion, s'effraya de voir la Baltique passer tout entière sous les lois d'un seul maître : le grand pensionnaire Jean de Witt envoya dans ces parages une flotte puissante. Tromp et Ruyter y commandaient. Dantzick fut sauvé; et, par le traité d'Elbing auquel Charles Gustave souscrivit, les états généraux prirent sous leur garantie le Danemarck, le

mai.

1656. Brandebourg, et la municipalité de Dantzick.

Cependant, Jean Casimir, rentré contre toute attente dans son royaume, employait le temps à mettre, par acte authentique, sous la protection de la vierge Marie, ce malheureux empire, dont les Moscovites, les Suédois, les Kosakes se partageaient toujours les provinces; et, soit leçon de l'adversité, soit conseil de la politique, l'acte reçu par le nonce du Saint-Siège et signé par tous les grands reconnut que les maux sans nombre des huit dernières années étaient les punitions, trop méritées, de la longue oppression des classes inférieures. Le roi, le sénat, l'ordre équestre promettaient d'affranchir le peuple de toute charge inique. Pourquoi le repentir ne devait-il pas durer au-delà du châtiment?

juillet. 1. Le roi rentra dans Warsovie en violant sur Wittemberg la capitulation par laquelle ce général lui avait rendu sa capitale. Charles furieux jura d'anéantir la Pologne, et n'osant plus aspirer à la conquérir seul tout entière, il offrit le partage au czar, au kan, à l'hetman des Kosakes, à la Porte, au prince de Transylvanie, à

l'électeur de Brandebourg: c'était la première fois que ce mot de partage de la Pologne était écrit. L'électeur de Brandebourg, vassal plus avide d'agrandissement qu'inquiet d'une félonie, sourit à cette proposition de démembrer le vieux royaume dont avait relevé jusqu'alors sa couronne ducale; et les deux princes marchèrent ensemble à travers le Bug, sur la proie qu'ils convoitaient. Tous deux, grands capitaines et politiques ambitieux, tous deux fondateurs de leur dynastie, l'un inflexible et superbe, l'autre capricieux et rusé, celui-ci eut pour petit-fils le grand Frédéric, celui-là Charles XII.

1656. juillet.

Jean Casimir remplit l'Europe de ses cris d'alarmes. Mazarin, embarrassé dans les liens qui l'unissaient à la Suède et dans sa vive guerre contre la branche espagnole de la maison d'Autriche, ne put assister que de son intervention diplomatique Louise de Gonzague. L'empereur Ferdinand resta sourd aux appels de son allié, partagé qu'il était entre la tentation de revendiquer les vieilles usurpations du roi Louis de Hongrie sur le versant septentrional des monts

1656. juillet.

Crapathes, et l'espoir de soutirer de la fortune pour son fils Léopold, déjà roi de Hongrie et de Bohème, bientôt son successeur à l'empire, une couronne élective de plus. Ferdinand ne doutait pas que la Pologne ne fût devenue héréditaire dans de si habiles mains. Les Tartares seuls s'ébranlèrent de nouveau par l'ordre de Kiuperli, et grace à ce secours qui n'était pas moins de cent mille hommes, Jean Casimir put se disposer à défendre sa capitale contre les princes alliés.

28, 29, 30.

Une bataille de trois jours leur en disputa l'entrée. Ils arrivaient par la rive droite de la Vistule. La ville règne le long de la rive gauche; le village de Prag occupe seul l'autre bord. Les Polonais et les Tartares couvraient les approches de ce faubourg. Le roi était au milieu de ses lignes, et la reine, séparée par le fleuve de l'ennemi et de son époux, contemplait le choc effroyable des deux armées du haut d'une redoute, sur un point escarpé du rivage, entourée de ses femmes, assise sur un tambour, défendue par une casaque de Tartare contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Dans une de ces trois san-

glantes journées, elle porta le ravage au milieu des rangs suédois, en pointant à propos les pièces de sa batterie sur leurs escadrons. La Palatine de Sandomir, madame Zamoyska était aux côtés de sa royale amie, apprenant d'elle les devoirs d'une épouse et d'une reine. Dans cette bataille sans cesse renaissante, la noblesse polonaise fit des prodiges sous les yeux de ces femmes qui admiraient ses exploits. Jean de Zamoysce avait redoublé de vaillance. Sobieski enfonça à plusieurs reprises les épais bataillons des Allemands et des Suédois; les Tartares qu'il commandait n'avaient jamais été plus terribles: ils allèrent planter leurs lances sur la poitrine de Charles Gustave jusqu'au milieu de ses gardes. Jean Casimir combattit lui-même en soldat. Mais Czarnecki avait affaire à deux généraux plus savants que lui; et, après cette longue bataille, Warsovie retomba au pouvoir de l'étranger.

1656. juillet.

août. 1.

Tout semblait perdu. Un miracle pouvait seul sauver la république, et ce miracle s'accomplit. Ce fut le czar Alexis qui prit soin d'arrêter les derniers coups de la fortune. Ce prince avait

1656. août. de grandes pensées. Ses ambassades de quatre à cinq cents personnes sillonnaient l'Europe et l'Asie. Il négociait en même temps à Paris et à Pékin; à Pékin pour ouvrir la Chine et ses trésors lointains au commerce moscovite; à Paris, pour briguer l'alliance de Louis XIV et prendre rang par cette alliance entre les chefs des nations civilisées. La cour de France était loin de desirer la chute des Wasa de Pologne; et le czar, qui n'avait d'autre port, du côté de l'Europe, que le comptoir d'Archangel, était singulièrement curieux d'apercevoir enfin ces rivages de la Baltique que Charles Gustave s'appliquait à lui dérober. Alexis Michaelowitz avait la sagesse de tenir à l'acquisition d'une rade sur cette grande mer plus qu'à la conquête de royaumes tout entiers. Il se mit donc à inonder de ses immenses armées la Livonie, entreprit le siége de Riga, déborda sur l'Ingrie, la Carélie, la Finlande, et porta le fer et septembre. le feu jusque dans ces forêts et ces marécages du sein desquels devaient un jour sortir les magnificences de Pétersbourg. Charles Gustave put comprendre le tort qu'il avait eu de tourner son

1656.

humeur guerrière contre la Pologne, parce qu'elle était sans défense. On peut dire, que, dans cette coupable et imprévoyante politique, la faute châtia le crime; et si on y regardait bien, on verrait qu'il en arrive toujours ainsi.

Cette diversion inattendue avait rétabli les affaires des Polonais. Toute la rive gauche de la Vistule, moins Cracovie, appartenait à Casimir. Les Suédois n'avaient plus pied en Lithuanie; des combats de tous les jours, où les héros de la république répétaient sans cesse les mêmes prodiges, avaient, pendant les derniers mois de l'année, balancé glorieusement la fortune. L'occident, attentif à cette longue guerre, en suivait les vicissitudes avec un intérêt passionné. Les gazettes, chaque jour multipliées en Europe, étaient remplies des récits de ces événemens qui plaisaient aux imaginations du Midi, par la différence des mœurs et des religions, par l'éloignement des lieux et des rapports. L'Europe applaudissait déjà au salut des *Scythes policés*, lorsque tout à coup on apprit qu'un nouvel assaillant venait d'entrer en lice.

1765. Le prince de Transylvanie, Georges Rakocy, puissant par la valeur de ses peuples et l'étendue de ses alliances, s'était partagé la Pologne avec Charles Gustave. Ce mot de partage semblait à l'ordre du jour entre toutes les têtes couronnées, janvier. voisines de la république; et Rakocy arriva avec cinquante mille hommes pour prendre son lot. Ce prince, plus ambitieux qu'habile, aspirait à se créer un empire sur ces confins. Lés Moldaves et les Walaques marchaient sous ses lois. Calviniste, il ralliait les vœux des protestans de la Hongrie; et Bogdan, qui avait retrouvé dans les Polonais tout leur ancien orgueil depuis que la Providence suspendait ses rigueurs, Bogdan avait joint ses drapeaux à ceux du woiewode de Transylvanie; tandis qu'il contenait de sa personne les Tartares, qui prétendaient secourir la Pologne afin de la ravager. Le grand-février. maréchal Lubomirski conduisait alors le blocus de Cracovie. Il compromit sa renommée, en levant le siège sous prétexte de courir à la rencontre des Transylvans, et de leur fermer les chemins. Rakocy était son parent : Rakocy s'avança sans

obstacle, occupa Cracovie, et donna bientôt la main, dans les plaines de Sandomir, non loin de la Vistule, à Charles Gustave, qui se hâtait de venir recevoir son allié. Les deux souverains se rencontrèrent, l'un à la tête de ses Hongrois et des Kosakes, l'autre à la tête des Prussiens et des Suédois. Ce camp rassemblait, sous leurs costumes divers avec leurs magnificences opposées, des Finois et des Allemands, des Lapons et des Bulgares, des protestans, des schismatiques, des musulmans, des hommes d'Europe et des tribus d'Asie. Les coalisés sillonnèrent sans résistance la Pologne. Warsovie ouvrit ses portes. L'intrépide Czarneçki, Sapiéha, Jean Sobieski, le grand-maréchal rendaient de toutes parts des combats inutiles. Personne ne doutait que la Pologne ne se fût relevée un moment qu'afin de tomber sans retour.

1657. mars.

avril.

juin.

Un historien contemporain ne sait s'il doit attribuer les faciles progrès des conquérans à la corruption profonde de son siècle, qui avait desséché les vertus antiques, ou bien aux progrès de la philosophie, qui enseignait, assure-t-il, la

1657. juin.

peur des blessures, autrefois si douces à recevoir pour la patrie et la liberté (1). Cette observation prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : on ne dirait pas mieux de notre temps.

Ce qui était en effet destructif pour la Pologne, c'était sa faiblesse, née de sa longue anarchie; dans son dépérissement, la paix des autres états devait lui être mortelle, et il y avait paix alors au centre de l'Europe, mais une paix prête à finir. Au moment où la république Polonaise paraissait effacée du rang des nations, l'aspect des affaires changea encore comme par un coup de théâtre. Toutes les puissances contemplaient avec une envie et une inquiétude croissantes les progrès du successeur de Gustave Adolphe. L'électeur de Brandebourg chancelait suivant son usage : des sacrifices de territoire le détachèrent aisément de l'alliance de la Suède. L'Autriche et la Hollande armaient de concert. La ligue de l'Empire était prête à renaître. Le Danemark, qui commençait à trembler pour son compte à chaque nouveau coup porté par ses rivaux sur la Pologne, ouvrit

(1) *Rudawski*, liv. V, p. 178 in-fol.

la lutte en attaquant brusquement Charles Gustave du côté du Holstein et de la Scanie. Cependant le czar Alexis poussait vivement la guerre sur la Baltique. Abandonné tout à coup de ses alliés, tout à coup entouré d'ennemis, le roi de Suède comprit qu'après tant d'assauts et de ravages, la Pologne lui échappait sans retour, et il s'évada de Warsovie pour aller défendre ses états envahis.

1658. juin.

Sa résolution fut si rapide, qu'il n'avertit même pas Rakocy de la retraite de son armée. Le woïewode, en voyant sa solitude, prit l'épouvante et replia en toute hâte ses enseignes. L'un des deux conquérans de la Pologne s'évadait au midi à marches forcées, et l'autre au nord. Charles Gustave dans sa retraite mit tout à feu et à sang; ses généraux allongeaient cette fuite précipitée pour incendier des villes de plus. Enfin ce fléau passa, la grande Pologne se trouva délivrée, et Czarnecki s'attacha aux traces du Transylvan, qui cherchait en désordre à regagner ses montagnes. Une armée de Tartares accourait pour lui fermer les passages; les Autri-

juillet.

1657. juillet.

chiens, sentant la nécessité de secourir la république maintenant qu'elle était sauvée, venaient aussi en force menacer la retraite du prince calviniste. Rakocy épouvanté demanda, sur les bords du Bog, à capituler. Czarneçki voulait le détruire. Lubomirski fit prévaloir des conseils plus pacifiques, en s'autorisant des ordres de la reine, qui ménageait dans le woïewode un allié utile contre les impériaux, les Kosakes et les Turcs. Sauvé ainsi des Polonais, il alla tomber dans les lignes des Tartares, qui l'écrasèrent; et, pour châtier ses folles entreprises, la Porte le déposa.

août.

En six semaines, la Pologne avait vu disparaître toutes les bandes qui la tenaient asservie. Il n'y restait plus que les impériaux, alliés superflus et suspects, dont la présence semblait un secours moins qu'un danger. Le traité de Welau confirma l'amitié de l'électeur de Brandebourg. Charles Gustave, obligé de repousser la guerre qui était venue le chercher jusque dans ses foyers, voulut traiter alors, et ses dépêches reçurent les mépris que son brutal orgueil avait autrefois op-

posés à celles de Casimir : on ne les ouvrit même pas. Czarneçki passa des bords du Bog à ceux de l'Oder. Il rendit bientôt après à la Poméranie guerre pour guerre et ravage pour ravage ; de son côté l'hetman de campagne de la Lithuanie, Gonsiewski, alla envahir la Livonie et paraître sous Riga. Après dix ans depuis l'insurrection des Kosakes, et trois de l'invasion des Suédois et des Moscovites, la Pologne était sauvée ; elle reprenait l'offensive, grace à quelques grands hommes et à la fortune.

1657. août.

En ce moment disparut de la scène du monde un homme qui y avait joué un grand et singulier rôle, politique, capitaine habile, ayant en Europe l'état de souverain et vivant toujours en paysan ou en soldat, recevant, dans la même salle où reposaient sa femme et ses enfans, les ambassades de toutes les têtes couronnées, extraordinaire assemblage de grossièreté et de génie, de barbarie et de générosité, le fléau de la Pologne par ses victoires, et peut-être son sauveur par ses ménagemens. Un coup d'apoplexie foudroyante enleva le vieux Bodgan Chmielniçki,

27.

1657. août.

qui, depuis dix ans, tenait dans les événemens contemporains autant de place que Cromwell, et qui est presque oublié de l'histoire. Cromwell avait paru sur la scène des affaires, tard comme lui, et dans le même temps; il lui survécut aussi de peu de mois. Tous deux alliaient à une foi vive, à un génie hardi, cette prétendue sagesse qui ne recule devant aucun crime, et cette vigueur qui concilie au crime même le respect des hommes. Enfans de leurs œuvres, souverains sans aïeux, ils ne cherchèrent dans le pouvoir d'autres jouissances que celle de ne plus obéir. Tous deux furent suscités pour détruire. Ils remplirent bien leur tâche, et ne fondèrent pas. Leur empire finit avec eux. C'est le sort de tous ces hommes que les révolutions couronnent. Ils n'ont presque toujours qu'une grandeur viagère et stérile. Pourquoi?

Bogdan voulait former un état indépendant, uni par les liens d'une étroite fédération à la Pologne. Sa soumission à la Moscovie n'avait été qu'une menace pour les Polonais. Après lui, ce fut une réalité, et si la république, cruellement

démembrée, périt plus tard des suites de cette grande mutilation, la nation kosake fut la première asservie. Elle tomba sans retour sous le joug des czars.

1658. septembre.

Ce fut d'abord la guerre civile qui succéda au vieil hetman. Le fils qui lui était resté, Georges Chmielnicki, n'était pas de force à recueillir son héritage. L'Ukraine et la Russie se divisèrent en deux camps, séparés par le Borysthène. Georges Chmielnicki, reconnu au-delà du fleuve, se jeta dans les bras d'Alexis. Wikowski, son compétiteur, recourut à la Pologne. Par le traité d'Hadiacz, il obtint de Casimir l'érection du vieux royaume russe en duché indépendant comme la Lithuanie. Les Kosakes devenaient hommes libres et citoyens de la Pologne. Une noblesse était instituée parmi eux, et devait siéger dans les comices. Leurs évêques prenaient place dans le sénat. Ainsi, en perdant le littoral du Pont-Euxin et les steppes lointains de l'Ukraine, la république eût conservé encore la ligne du Dnieper. Le vieil empire de Russie, moins Kiow que le sort des armes pouvait restituer, serait de-

16.

1658. meuré enclavé dans le territoire de la Pologne.

Tout prospérait aux Polonais. Ils purent même porter la guerre au dehors. Charles Gustave avait poursuivi la fortune du Danemark d'île en île sur une mer glacée et dicté la paix de Rotschild, que lui-même brisa aussitôt, dans l'espoir de se dédommager de la conquête manquée de la Pologne, par la conquête de cet autre royaume qu'il avait dédaigné d'asservir aux jours de son avènement. Il retrouva, jusqu'aux bords du Sund, Czarneçki toujours attaché à ses pas. Tandis que Copenhague était assiégé avec son roi, ce général courut le long de la Baltique à la tête d'une armée. Les Hollandais arrivèrent aussi au secours du roi Frédérik accablé, ne voulant pas laisser tomber les clefs de la mer Baltique en des mains redoutables. Le Suédois éprouva des revers sur terre et sur mer. Czarneçki eut la gloire d'y concourir. Il contribua à sauver le Danemark comme il avait délivré la Pologne.

La république n'avait plus rien à desirer que la prise de Thorn, la retraite des Autrichiens, alliés plus dangereux que dangereux ennemis,

et la paix. La paix se négociait sous les auspices de la France. Thorn rentra sous les lois de la couronne, enlevé sur les Suédois par l'armée polonaise, à la vue des Autrichiens, qui tenaient en vain cette place assiégée. Les plaintes bruyantes de Jean Casimir décidèrent enfin, après dix-huit mois d'efforts, l'armée auxiliaire à se retirer : l'empereur Ferdinand n'était plus; son fils l'archiduc Léopold s'empressa de rassurer ainsi l'empire et la chrétienté, au moment où il venait d'obtenir des suffrages des octovirs (1) la pourpre impériale.

1658. décembre.

1659.

Au milieu de ces prospérités, le roi s'occupa de récompenser les immenses services qui lui avaient rendu une patrie et une couronne. Le bâton de second hetman de Pologne était vacant; la faveur de la reine le porta dans les mains de Lubomirski, déjà grand-maréchal de la couronne. L'infatigable Czarneçki fut simplement nommé palatin de Russie. Jablonowski avait été élevé au poste de quartier-maître géné-

(1) Les huit électeurs. Le Hanovre n'avait pas encore droit de suffrage.

1659. ral; il reçut dans un assaut, en Holstein, une blessure qui fit craindre pour ses jours. La balle qui l'avait frappé ne sortit de sa cuisse que bien des années après, la veille de sa mort. Le vaillant Sapiéha, l'habile Gonsiewski, Démétrius Wieçnowieçki, que le Suédois tenait alors prisonnier, n'eurent aucune part à cette distribution de récompenses et de faveurs. Christophe Paz, le chef de cette famille qu'un duel avait faite ennemie de Sobieski, reçut le grand sceau de la Lithuanie.

Le grand-enseigne de la couronne, Alexandre Koniecpolski, avait suivi de près au tombeau ce terrible Bogdan, que ses violences avaient déchaîné comme un lion furieux contre son pays; le poste de grand-enseigne fut donné à Jean Sobieski: l'étendard de la Pologne ne pouvait être placé en de plus dignes mains.

Il semblait qu'après tant et de si rudes épreuves, la république, toujours aux prises avec les Suédois, en Prusse, en Courlande, en Livonie, ne dût s'occuper que de terminer les négociations, de guérir ses longues blessures, de

1659.

rechercher les causes de ses maux et de ses dangers, d'y porter remède en humiliant l'orgueil intraitable de sa noblesse devant les grands aveux de l'acte qui avait mis la Pologne sous la protection de la Vierge Marie. Mais qui se rappelle les promesses quand la nécessité est passée? Au lieu de chercher à donner une population puissante aux déserts de la Pologne en adoucissant la destinée des classes inférieures, au lieu de créer par de bienfaisantes lois des artisans et des soldats, de la richesse, de la force, de la gloire, la première diète que Warsovie réunit dans ses murs, après tant d'adversités, avait décrété contre les ariens, en haine de Charles Gustave et de l'appui que le parti protestant lui prêta, l'exil, la confiscation, la mort. Une autre diète s'assembla. Les traités faits avec les Kosakes de la rive droite du Borysthène, reçurent l'approbation souveraine de l'assemblée; mais aux termes de cet acte, le métropolitain de Russie voulut prendre séance. L'évêque de Cracovie s'indigna; le prélat grec ne put obtenir justice, et les Russes, massacrant les chefs qui

mars.

1659. s'étaient soumis à la Pologne, se réunirent à leurs frères d'au-delà du fleuve, et renouvelèrent, sous les auspices du fils de Bogdan, leurs sermens d'adhésion à l'empire du czar. Le Kosake Wikowski n'échappa à leur fureur qu'en fuyant chez les Polonais, qui lui conservèrent l'état de palatin de Kiovie; encore leur orgueil malade souffrait-il de cette vaine concession qui ne pouvait rien réparer. La grande plaie de l'insurrection était rouverte; et la vaste principauté de Russie, un moment ressaisie à la faveur du traité d'Hadiacz, se trouva cette fois, comme l'Ukraine, perdue sans retour. Les Moscovites débordèrent aussitôt sur la Lithuanie et les provinces méridionales, empressés à soutenir par les armes la résolution de Georges Chmielnicki, et à river les fers qu'il venait de se donner. Dans ce désordre, une nouvelle invasion du côté de l'ouest ou du nord aurait suffi pour que la Pologne se vît replongée dans l'abîme dont elle venait à peine de sortir.

La France éloigna ces périls; ce fut la dernière grande action du règne de Mazarin. Le

cardinal et Louise de Gonzague s'étaient étroitement unis dans les derniers temps. Tous deux aimaient beaucoup la France ; ce fut un lien entre eux. La reine de Pologne chérissait d'une tendresse filiale sa première patrie ; l'ambitieux Italien tenait à sa patrie adoptive par son orgueil. Il lui avait donné l'Alsace au milieu du déchaînement même de la haine publique, et lui conservait une grande considération en Europe. Le traité de Westphalie et la pacification de l'Allemagne avaient été son ouvrage ; maintenant qu'il s'affaiblissait, l'habile ministre voulut honorer la vieillesse de son pouvoir en donnant la paix au reste du monde. Il venait de couronner, par le fameux traité des Pyrénées, la longue guerre contre les Espagnols, qu'il avait recueillie dans la succession de Richelieu et conduite dix-huit ans avec d'éclatans succès. On ne peut douter qu'en négociant le mariage de Louis XIV avec la fille de Philippe IV, il ne convoitât pour son royal pupille l'immense héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. Maintenant, il s'occupait à réconcilier les couronnes du nord ; et, tandis que

1659.

1659. sa main semblait ainsi tout conduire et tout pacifier, il s'appliquait aussi de ce côté à doter la maison de France d'une couronne de plus. Toute cette politique avait du patriotisme et de la grandeur.

La reine Louise avait dû son élévation au crédit que son amie, madame la princesse, fille des Montmorency, mère du grand Condé, avait sur Anne d'Autriche. Sans enfans depuis plusieurs années, elle voulait assurer au petit-fils de sa bienfaitrice l'héritage de Jean Casimir. Le duc d'Enghien devenait son neveu en épousant une fille de la princesse palatine Anne de Gonzague. Quoique Mazarin ne fît grace à Condé proscrit que par la paix même des Pyrénées, il n'entra pas moins vivement dans les projets qui assuraient un royaume à l'héritier de ce prince. La reine espérait couronner ainsi à la fois ses affections de patrie, d'enfance et de famille, tout en sauvant la Pologne des malheurs de nouveaux interrègnes. Mais la proposition de choisir un héritier présomptif de la couronne, du vivant même du monarque, était une entre-

prise si contraire aux préjugés de la république et à ses lois, que le succès demandait de longs efforts; ces efforts exigeaient la paix. La reine travailla de toute sa puissance à vaincre les opiniâtres hésitations de Casimir, qui voulait toujours régner sur la Suède; le cardinal surmonta les répugnances de Charles Gustave, qui voulait toujours régner sur la Pologne; et des conférences décisives s'ouvrirent enfin près Dantzick, dans le vaste et célèbre monastère d'Oliva, sous les auspices de Louis XIV.

1660. janvier.

15.

La Pologne avait précédemment abandonné du côté du Brandebourg, en faisant la paix avec le grand-électeur, Draheim, Elbing, quelques cantons de la Prusse royale, et la suzeraineté de la Prusse ducale; les électeurs de Brandebourg cessaient, après tant de siècles, d'être les sujets de la république: ils devaient bientôt y être rois. A l'orient, l'Ukraine et la Russie se trouvaient perdues. La Russie blanche et la Lithuanie même restaient en litige entre les Moscovites et les Polonais. C'était un procès dont les armes devaient décider. Pour traiter avec la Suède, il fallait que

1660. Jean Casimir renonçât enfin, pour les fils que pourrait lui accorder le ciel et qu'il n'espérait plus, à ce funeste et vain titre d'héritier des Wasa, triste témoignage des droits perdus de sa race et des fautes obstinées de son père. Il devait rouvrir les portes du royaume et celles de la cour au vice-chancelier Radjiewski, dont l'exil avait tant contribué aux agitations des dernières années. Limitée désormais par le cours de la Duna dans le nord, la république allait perdre du côté de la Suède l'importante possession de la Livonie et ses droits sur l'Esthonie, sans que les Suédois trouvassent dans ces acquisitions, que la Moscovie leur disputait aussi les armes à la main, une ombre de ce vaste empire de la Baltique qu'ils avaient rêvé, ni même une compensation aux sacrifices énormes de cette grande guerre. Ils sortaient ainsi de leurs triomphes, malades et abattus; la Pologne sortait de ses ruines, mutilée, fumante, épuisée d'argent et d'hommes, partageant avec l'Europe le désastreux secret de sa faiblesse. De part et d'autre c'était bien la peine de perdre tant d'années, et de mettre le

nord en feu pour arriver là ! Les Moscovites seuls tiraient parti de cet embrasement. Ils s'étaient avancés sur l'Europe de plus de cent lieues de profondeur sur une échelle de trois cents lieues. Les czars avaient désormais le pied sur la Baltique ; ils étaient maîtres du Borysthène, et touchaient au Pont-Euxin. 1660.

23 février. Une fièvre maligne assura le succès des négociations d'Oliva, en emportant tout à coup l'un des principaux auteurs et des plus grands coupables de cette révolution. Charles Gustave avait régné six ans, combattu toute sa vie avec gloire, promené ses victoires de royaume en royaume, et il mourait vaincu par le Danois dans la Suède même. Il n'avait passé sur le trône de Christine que pour y être, par son ambition inique et brutale, le fléau des nations. Puffendorf a raconté sa vie et loué sa mémoire : il l'a louée, heureusement sans nul génie. Ce prince, habile capitaine et roi funeste, ne mérite le souvenir de l'histoire que pour être flétri par ses justices. La Suède disparut avec lui de la scène du monde. Son fils Charles XI, encore au berceau, n'eut

1660. pas trop d'un long règne pour rendre à la monarchie de Gustave Adolphe, des forces que devait aussi dépenser bruyamment et en pure perte l'aventureux Charles XII.

mai. Peu après la mort de Charles Gustave, le woïewode de Transylvanie, Rakocy, fut blessé à mort sur le champ de bataille d'Hermanstadt, en défendant sa principauté contre la Porte, qui voulait le déposséder. La Providence frappait tous les fléaux de la Pologne. Il expira le 6 juin.

juin. 6.

7. Presqu'au même jour, de grands événemens se passaient dans le monde. L'héritier des Stuarts, recouvrant ses droits quand le dernier des Wasa venait de résigner les siens, recevait à Londres, des mains du général Monk, la couronne ensanglantée de son père. Le roi de Danemark et la reine de Suède, tutrice de son fils, déposaient les armes par le traité de Copenhague, autre ouvrage de Mazarin; et une petite île de la Bidassoa, l'île des Conférences, voyait les deux plus puissans princes du monde, le roi d'Espagne et Louis XIV, jurer cette grande paix des Pyrénées, grosse de tant de révolutions et de

combats. Louis remit la jeune infante, Marie-Thérèse, aux mains d'Anne de Gonzague, à qui la charge de surintendante avait été donnée comme gage de la secrète alliance qui unissait les cours de France et de Pologne. Ce fut à Saint-Jean-de-Luz, au milieu des pompes du mariage, que Mazarin apprit la restauration de Charles II, qui, l'année précédente, dans ce même lieu, n'avait pu obtenir audience ni de D. Luis de Haro, ni de lui; il apprit en même temps sur ce théâtre de gloire, la conclusion du traité d'Oliva, signé enfin le 3 mai. Son Éminence, comme on disait alors avec respect dans l'Europe entière, était ivre de joie; le cardinal ne savait pas qu'il léguait à la France plus de guerres que son génie mourant n'en apaisait. Il croyait par ses traités conquérir tranquillement des royaumes; et ne douta point du succès de ses vœux en Pologne, quand il vit le Danemark profiter des premiers instans de paix extérieure, pour pacifier le dedans sans retour, en opérant une grande et décisive révolution au profit de l'autorité royale. Cette monarchie élective et libre

1660.

1660. offrait alors, au grand applaudissement de Mazarin, le spectacle d'une bourgeoisie qui rendait le trône héréditaire en même temps qu'absolu, pour échapper à l'oppressive et ruineuse liberté des grands. Les Danois réglèrent, par contrat, (23 octobre) la révolution qui, dans le reste du monde, s'accomplissait insensiblement et presque à l'insu des peuples, des nobles et des rois. Mais on a eu tort de dire que le despotisme, en quelque sorte constitutionnel, du Danemark fût le plus légitime qu'il y eût sur la terre. Ce despotisme ne s'établit que par la violence; il n'y eut pacte qu'entre la couronne et les ordres inférieurs; le pacte ne pouvait être que viager; il fût acheté et conclu, Dieu sait à quel prix; la noblesse n'y mit point les mains; elle protesta par la guerre et par le martyre; la hache du bourreau décima ses rangs; elle fut enfin écrasée, et rien n'est légitime dans les sociétés humaines sans le concours des classes riches, instruites et polies.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

# LIVRE IV.

## SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIÉSKI,

### ET DU RÈGNE

### DE JEAN CASIMIR JAGELLON WASA.

(1660.— 1668.)

## SOMMAIRE.

Paix générale en Occident. Guerres sur toute la frontière orientale de l'Europe. — Invasion des Kosakes et des Moscovites en Pologne. Succès de la république. Victoire de Lubartow. Victoire de Slobodysza. — Désordres intérieurs. *Liberum veto*. Scission de la haute et de la petite noblesse. Mécontentemens contre le roi et la reine. — Projet d'adopter le duc d'Enghien pour héritier présomptif de la couronne. Sénatus-consulte. Diète. Confédération de l'armée polonaise. — Prise de Wilna. Confédération de l'armée de Lithuanie. Excès des troupes. Tentatives de pacification. Anarchie générale. — Proscription des sociniens. But politique des confédérés. Guerre au clergé. Chef de la confédération. Lubomirski. Traité. — Guerre de Moscovie. Passage du Borysthène. Conquêtes de Sobieski. Désastres de Casimir. Les comtes de Guiche et de Louvigny en Pologne. Armée française à Saint-Godard en Hongrie. — Lubomirski au ban de la république. Guerre civile. — Sobieski grand-maréchal et hetman de campagne de la couronne. Son mariage. — Suite de la guerre civile. Traité de Langonicz. — Mort de Lubomirski. Mort de la reine. — Invasion des Kosakes, des Tartares, des Turks. Dénuement de la Pologne. Progrès des barbares. — Sobieski grand-hetman. Plan extraordinaire. Bataille de 17 jours. Victoire et paix de Podhaïce. Triomphe de Sobieski. — Dégoûts de Casimir. Projets d'abdication. Déclaration au sénat. Mouvemens des partis. Abdication solennelle de Jean Casimir. — Fin de sa vie. Fin des Wasa.

# LIVRE QUATRIÈME.

Suite des Travaux de Jean Sobieski et du règne de Jean Casimir Jagellon Wasa.

(1660. — 1668.)

1660.

Le Cardinal Mazarin ne revint des Pyrénées que pour languir quelques mois, et mourir (7 mars 1661). Il semblait que sa tâche fût terminée : l'Europe était, grace à lui, paisible. La guerre ne grondait plus que sur la frontière orientale du monde policé. Là, trois nations barbares, les Kosakes, les Moscovites et les Osmanlis tenaient toujours en échec les états voisins, depuis les eaux de la mer Égée jusqu'aux rivages de la mer du Nord. Distrait long-temps de la guerre de Candie par des troubles inté-

rieurs, Méhémet Kiuperli commençait à presser Venise de plus près, et à reporter sur l'Europe le poids de ses armes. L'empire prenait l'alarme en voyant les Turcs, sous prétexte de disposer de l'héritage de Rakocy, pousser leurs progrès au cœur de la Hongrie. Les Suédois se disposaient, au milieu de leur lassitude, à défendre vigoureusement la Courlande et la Livonie contre l'ambition croissante d'Alexis. La malheureuse Pologne, qui aurait eu tant besoin de repos, n'avait pas seulement à combattre les Kosakes exaspérés; les conférences d'Oliva n'étaient pas ouvertes encore, que déjà le czar avait mis sous la protection de ses immenses armées la résolution des deux Ukraines. Les Polonais s'étaient délivrés autrefois de son agression, en lui promettant l'héritage de Jean Casimir, promis aussi secrètement à Rakocy, à Léopold, au fils du grand-électeur. Ce qui transpirait des projets de la Reine lui apprenait trop que les engagemens de l'adversité étaient tombés en oubli. Il voulut une vengeance, et inonda la Pologne de ses Scythes demi-nus.

L'hetman de campagne de Lithuanie, Gon-

siewski, fut battu et pris sous Wilna. Wilna, Grodno, Minsk, presque tout le grand-duché passèrent sous les lois du Moscovite. La nation kosake, tout entière ralliée à ses drapeaux, porta la terreur jusque dans le palatinat de Russie et sous Lemberg sa capitale. Jean Sobieski, libre à peine un moment de visiter son manoir de Zolkiew, fut assailli par l'invasion. Il s'élança, comme toute l'armée polonaise, au devant de ces nouveaux dangers.

1660.

Assurée du côté de l'Occident et du Nord, la république poussa la guerre avec ardeur dans la première campagne. Le prince moscovite Chowanskoy, qui commandait en Lithuanie, fut écrasé dans la journée de Polowka par Sapiéha, Paz et Czarnecki. Il ne se releva que pour être encore abattu. Le prince Dolgorouki eut sur la Bérésina le même destin. Le prince Trubezkoï ne fut pas plus heureux en Ukraine. Le général Shérémétoff vint aussi, avec cent mille hommes et un train de cent pièces de canons, se briser à Lubartow, en Wolhynie, devant l'armée de la couronne que commandaient le vieux grand het-

juin. 27.

septembre. 13.

1660. septembre. man et Lubomirski. L'aile gauche, sous les ordres du grand-enseigne, fit des merveilles. Sobieski eut ses dragons détruits dans leur laborieuse victoire. Les coups de l'ennemi désespéré abattirent à ses côtés tous ses officiers. Préservé par miracle, il poursuivit avec vigueur la retraite toujours menaçante des barbares. Shérémétoff s'enferma dans un camp fortifié comme dans une citadelle; il y brava quinze jours les assauts des Polonais et des Tartares, et, la faim l'obligeant à la longue de quitter ses lignes, il alla sur les hauteurs de Kudunow soutenir un nouveau siège. Écrasé encore par Sobieski, et poursuivi de position en position, de champ de bataille en champ de bataille, ce général s'était enfin retranché à Slobodysza sur des hauteurs hérissées d'artillerie, et défendues encore par soixante-dix mille hommes. Le grand-enseigne mesure le péril, fait ses dispositions, livre l'assaut, plante l'étendard de la Pologne sur les parapets de l'ennemi, emporte tous les retranchemens, taille en pièces cette grande armée, et disperse ses débris sanglans. Shérémétoff mit bas les armes à la tête

octobre. 17.

de ce qui lui restait de soldats; et Georges Chmielniçki épouvanté vint, à la tête de quelques milliers des siens, faire sa soumission à la république. Ce faible fils de Bogdan voulait en vain reprendre l'œuvre de son père; il cherchait à se soustraire au joug de l'étranger, et cette tentative passa ses forces. Las de trouver partout la servitude, il échappa aux liens de l'ambition par ceux du cloître; ce fut le Richard de ces Cromwell sauvages.

1660. novembre.

L'Europe, désœuvrée alors, prêtait plus d'attention encore que les années précédentes, aux événemens du Nord. La victoire de Slobodysza jeta au loin un éclat merveilleux. Jean Sobieski prit place dans l'estime du monde parmi les grands capitaines de son temps. On ne se lassait pas d'admirer ce qu'il avait fait, tandis que lui-même gémissait de n'avoir pas fait assez. Les résultats d'une aussi grande journée auraient pu être plus brillans encore. Kiow aurait dû être emporté, l'Ukraine envahie, la Moscovie menacée. Mais les prospérités de cette campagne étaient finies. La faute n'en fut point à Sobieski;

1660. couronné de gloire, il voulait porter plus loin ses armes : le grand-maréchal arrêta son jeune lieutenant, et l'obligea de mettre son armée en quartiers d'hiver. Lubomirski fut accusé de s'appliquer à tenir les regards de cette armée attachés sur la Pologne plus que sur la Moscovie, de parler aux troupes de solde et non de guerre, de tendre à la sédition, point à la victoire. Expliquons ces mystères.

La Pologne souffrait alors d'une blessure plus profonde que la guerre des Moscovites. Le mal qui la tourmentait ne pouvait avoir pour remède ni des victoires ni des traités. Le mal mortel était au cœur.

Les vices de la constitution polonaise avaient produit tous les malheurs des dernières années, et les dernières années n'avaient fait que les accroître. Le vieux principe de la nécessité de suffrages unanimes dans les résolutions des diètes avait reçu, sous le règne de Jean Casimir, une application nouvelle. Les comices de 1652 discutaient les moyens de se défendre contre les Kosakes et les Tartares. Un gentilhomme s'évada

en lançant son opposition à tous les actes qui pourraient suivre; et l'assemblée, se soumettant à l'arrêt qui annulait son pouvoir, consacra ce droit étrange que l'Europe connaît sous le nom de *liberum veto*.

La constitution polonaise était arrivée ainsi au dernier terme de ses folies. Jusqu'alors, on avait pris soin de donner pour garantie à la nation contre ses rois, la souveraineté pleine, active, toute-puissante des diètes; et aux minorités, pour garantie contre les résolutions du grand nombre, l'arme terrible des confédérations. Maintenant cette prérogative subversive était transportée à un seul homme; un seul homme pouvait imposer à la volonté publique le joug de ses caprices; nation singulière qui, dans sa passion de la liberté personnelle, reconnaissait à chacun le droit de tyrannie contre tous!

Il est vrai qu'en Pologne nul pouvoir ne reste sans contre-poids, et on revint de tous points aux vieilles pratiques. Pour les diètes, c'étaient le mandat, la reddition des comptes aux com-

mettans, les Rokosz, la guerre civile. Pour le *liberum veto*, ce fut l'assassinat.

Toutefois, un homme se trouvait sans peine qui prenait l'instant de prononcer le mot fatal et fuyait, laissant les nonces et les sénateurs, comme des lions enchaînés, furieux, mais impuissans. Dès lors nulle affaire ne put être conclue. Tout gouvernement se trouva dissous ; et, faut-il le dire, ce furent les vices du *liberum veto* qui firent son crédit et sa durée. La petite noblesse dont il flattait l'orgueil par cette diffusion du despotisme; les factions qu'il armait du pouvoir d'empêcher, sinon de faire; les cours étrangères qui siégeaient, grace à lui, dans le conseil national, et n'avaient besoin que d'acheter un homme pour maîtriser l'état tout entier; tous ces intérêts contraires prirent le *liberum veto* sous leur sauve-garde : c'était y prendre l'anarchie.

Ce qui rendit surtout le *liberum veto* terrible, c'est qu'une vaste révolution s'était accomplie dans le sein de la société polonaise; une cause nouvelle et plus active de discordes

s'était greffée sur toutes les discordes antiques.

Nous avons vu que des dissensions profondes travaillaient la république : dissensions entre les grandes charges, les armées, les peuples de la Lithuanie et de la couronne; dans chacun des deux états, dissensions entre les palatinats et entre les sectes contraires; il y avait de plus maintenant irréconciliable dissension entre la petite et la haute noblesse.

L'égalité, qui était dans les mœurs et dans les lois, n'avait pu empêcher quelques familles de se perpétuer dans les charges, de s'illustrer à chaque génération par des négociations et des batailles, d'appeler constamment à soi la fortune qui va toujours où sont les honneurs; et cette république, où les substitutions et le droit d'aînesse étaient inconnus comme toutes les institutions féodales, qui n'avait admis qu'avec peine deux majorats sous le père de Jean Casimir, comptait pourtant alors les maisons les plus opulentes de la chrétienté. Quand, sous le régime même des hiérarchies, l'aristocratie s'écroulait partout ailleurs, elle croissait en Pologne sous le régime

d'une égalité ombrageuse. Là se voyaient maintenant des seigneurs dont les vastes domaines surpassaient en étendue un comté d'Angleterre, qui marchaient entourés, comme autrefois en France, de quelques milliers de gentilshommes, tour à tour leurs cliens et leurs égaux, tour à tour les domestiques d'un concitoyen et les législateurs de la république. Leurs femmes ne paraissaient que dans des carrosses chargés d'or, attelés de six chevaux, escortés de compagnies d'armes, quelquefois de régimens tout entiers, et brillant des feux de plus de cinquante torches portées en avant par des Tartares. Mais aucun titre ne décorait encore ces nobles superbes, à moins qu'ils n'en eussent reçu du saint-empire et des cours étrangères. Ils n'avaient dans l'état de rang et de pouvoir que par les charges, point par la naissance. La petite noblesse se plaisait à les humilier dans les diètes ; et il arriva ainsi que cette aristocratie tardive, exorbitante et sans privilège, fut une calamité de plus pour la Pologne. Se trouvant mal à l'aise dans une constitution où il n'y avait point de place pour elle, et

ne pouvant s'appuyer à une royauté vaine, elle s'appuya d'abord à l'anarchie; plus tard ce fut à l'étranger.

A ces causes générales de désordre il s'en joignait de particulières qui n'étaient pas moins décisives. Jean Casimir, en vieillissant, s'abandonnait davantage aux deux influences qui avaient dominé sa vie, auxquelles semblait appartenir de génération en génération cette malheureuse branche aînée des Wasa : les jésuites et les femmes. Les pères de la société voyaient en lui moins un roi qu'un frère fidèle à leur ordre jusque sur le trône, et trouvant dans le titre d'orthodoxe que la persécution des ariens lui avait obtenu du Saint-Siége, une gloire plus secourable à son salut que la paix d'Oliva et de Welaw, plus utile à son pays que la victoire de Slobodysza, d'un poids plus grand dans la balance de la justice divine que l'enlèvement de madame Radjiewska et les autres amours qui continuaient, malgré son âge, à charmer le cours de sa soumission conjugale.

Dans sa vive piété, la reine se soumettait à partager l'empire avec les directeurs sacrés de son

époux; et comme, en se livrant tout entière à Dieu elle ne savait pas cependant oublier la France, elle continuait d'enchaîner autour de son trône une foule de Français de tous les rangs, de tous les états. Sa faveur partiale appelait au faîte des honneurs tout ce qu'il y avait de grands seigneurs unis à des dames françaises. Elle passait des semaines, des mois entiers en dévotion dans les couvens des religieuses de France qu'elle avait fondés ; et c'était du fond de ces cellules, en quelque sorte étrangères, qu'elle gouvernait souverainement la république.

Ces deux prédilections croissantes de Louise et de Jean Casimir avaient rempli de désordres la Pologne et la cour. Les hérétiques persécutés n'étaient plus seuls impatiens du joug des jésuites ; tout ce qu'il y avait d'esprits tolérans et une grande partie même du clergé commençait à souffrir de la domination exclusive de cet ordre, destiné par une fatalité bizarre à être toujours menaçant dans l'adversité, toujours menacé dans la puissance. Le joug de la politique française devenait de plus en plus im-

portun à tout ce qui avait un patriotisme ombrageux ou des ambitions déçues, et surtout à quiconque se trouvait, par des intérêts particuliers, des traditions, des habitudes, des relations de voisinage, voué à l'influence de la maison d'Autriche. Il suffisait même d'avoir un grief contre la cour, pour se faire ennemi de la France, ennemi des jésuites, ennemi de la reine; ces trois intérêts se trouvaient confondus. Il en fallait moins pour susciter des orages.

Ce fut au milieu de ce choc de passions ennemies que la reine se dévoua tout entière à obtenir en dépit des lois, pour le fils du grand Condé, l'investiture du titre d'héritier présomptif de Casimir qui vieillissait. Dans ce gage de sollicitude pour la gloire de la France, son esprit élevé considérait aussi les intérêts de la Pologne. Le régime électif, joint à tous les autres élémens d'anarchie, ne pouvait manquer de ruiner bientôt la république sans retour. Les potentats voisins sillonnaient son sein d'intrigues, comme peu auparavant d'expéditions guerrières, pour s'assurer les suffrages long-

temps à l'avance; et tous ces princes, qui briguaient déjà la couronne du vivant de son possesseur légitime, savaient trop bien maintenant qu'il était possible de la conquérir. Léopold, qui s'était mis en possession de la politique comme des couronnes électives de son père, parce que dans la maison d'Autriche il n'y a rien de viager, Léopold remplissait de ses négociations souterraines la Gallicie et les palatinats contigus, incertain s'il revendiquerait seulement ces provinces d'après la donation de ce roi de Hongrie et de Pologne, qui avait, trois siècles avant, essayé ce démembrement par des trahisons, ou bien s'il n'attendrait pas des chances électorales la possession de la monarchie Polonaise tout entière. Louise voyait ces manœuvres. Son ame française s'indignait de la pensée d'avoir pour successeur un prince du sang d'Autriche. Quand les grands, qu'elle essayait de gagner à ses projets, lui objectaient la constitution et les libertés de la république : « Illustres et très-chers, leur répon-
« dait-elle suivant les formules du pays, que Vos
« Sincérités servent donc l'Autriche sous pré-

« texte de liberté. Elles seront le jouet de Vienne, « comme les malheureux magnats de Hongrie! »

Louise avait employé deux années à convaincre les sénateurs. Deux Leczynski, l'un grand-chancelier, l'autre primat du royaume, prêtaient à ses desseins l'appui de leur vaste autorité. Le chancelier de Lithuanie, dominé par Eugénie de Mailly-Lascaris, était l'un des premiers instrumens de ce complot qui n'avait pas d'agent plus actif que le grand-référendaire Morstyn, mari d'une autre française, homme actif et remuant dont la vie se passa à conspirer pour la France. Louise, inquiète des sentimens de Lubomirski, que sa charge et son influence personnelle rendaient également redoutable, avait voulu le désarmer en portant dans ses mains le bulawa de second hetman de la couronne, dû aux travaux de Czarneçki. Cette grace fut en effet payée d'efforts zélés pour gagner le reste du sénat. Des faveurs, des starosties, des dignités, étaient les argumens les plus décisifs. Un serment écrit répondit bientôt de presque tous les suffrages dans cette illustre assemblée;

il ne restait plus à mettre dans le secret du testament de Jean Casimir que Jean Casimir lui-même. Ce prince reçut la confidence des volontés dernières que lui prescrivait la reine. Il réunit aussitôt les sénateurs à Czentochowa, monastère du palatinat de Cracovie, consacré par les dévotions et les pélerinages de toute la contrée; leur demanda d'enfreindre les règles établies en désignant à l'avance pour héritier de la couronne le jeune neveu de Louis XIV; obtint l'assentiment d'un sénatus-consulte; et, courant aussitôt les palatinats de la république, il alla caresser toutes les diétines qui élisaient les nonces de la diète prochaine, dans l'espoir de les séduire aux projets que la reine et ses autres conseillers avaient fait adopter à sa confiante sagesse.

1661. janvier.

Mais déjà le secret des délibérations de Czentochowa avait été trahi. Une voix ennemie l'avait répandu dans les provinces aussi bien que dans l'armée, et il suffisait de l'adhésion de la plupart des grands pour déterminer l'opposition furieuse du peuple des nobles tout entier. En effet, sur le premier bruit qui en courut, recri de

la petite noblesse au nom de la liberté méconnue; confédération armée des palatinats; Rokozz des troupes qui redemandaient leur paie le sabre à la main, et parlaient aussi de la liberté en péril; scission des diètes, perpétuel usage du *liberum veto*, anarchie universelle, combats sanglants. Des années devaient s'écouler ainsi.

1661.

L'opposition était d'autant plus redoutable qu'elle comptait plus d'un grand à sa tête. Quelques seigneurs n'avaient pu plier ou leur ambition ou leurs préjugés aux desseins de Louise de Gonzague. Tel était Jean Zamoyski, que son dévouement à l'auguste amie de sa femme et à la France ne pouvait défendre d'une insurmontable antipathie pour une si grande infraction des lois. On ne tarda point à remarquer que Lubomirski avait changé d'opinion et de conduite. Il gardait maintenant un perpétuel silence, et la faction française ne pouvait plus compter sur son concours, soit que les maximes absolues, proclamées en France depuis Henri IV, inquiétassent décidément son attachement aux libertés publiques, soit que son ambition se plût à voir la couronne

1661. rester flottante, ou bien que sa foi, tolérante et suspecte d'hérésie au dire d'un évêque historien royaliste de ce temps, se pliât malaisément à la domination des conseillers habituels du roi, soit encore qu'il n'aimât point la France, et que son titre de prince de l'Empire, ses alliances en Autriche, ses grands biens en Hongrie le dévouassent à Léopold. On conçoit que Léopold réprouvât également dans le choix du fils de Condé l'élévation d'un compétiteur, l'agrandissement de la maison de Bourbon, et l'affermissement de la Pologne.

2 mai. La première diète qui s'assembla fut remplie de fureurs et de séditions. Le roi ne craignit pas d'y proposer l'élection anticipée de son successeur, et bien qu'il promît de respecter la liberté des élections, qu'il assurât que son unique pensée était de parer aux inconvéniens d'un interrègne, des cris d'indignation lui répondirent. Disputer aux Polonais l'interrègne, c'était leur ravir la constitution et tous ses biens. Czarnecki, en apportant dans le sein des comices une centaine de drapeaux, trophées de la journée de Slo-

bodysza et des autres victoires de cette campagne, ne put apaiser le tumulte. Ce n'était point à Casimir et à ses débiles conseils qu'il appartenait de cacher les blessures de la constitution derrière un rideau de gloire. Le *liberum veto* rompit la diète; cette assemblée resta flétrie du titre de Condéenne, en mémoire de ce qu'elle avait entendu la proposition du trône; et la guerre civile fut déchaînée.

1661.

Soulevée par une main invisible, l'armée s'était unie dans un pacte de confédération sous des généraux de son choix, et elle prétendait imposer des conditions plus ou moins violentes, savoir: la convocation d'une diète nouvelle; la mise en jugement des sénateurs qui avaient consenti à l'élection d'un héritier présomptif de la couronne; la réintégration du vice-chancelier Radjiewski dans ses honneurs; l'éloignement du brave Czarneçki auquel les soldats ne pardonnaient pas son austère discipline, ni les nobles l'estime dans laquelle il tenait l'infanterie; la promotion de Sobieski à un poste éminent; le paiement de trente millions de solde arriérée;

1661. enfin la diminution des immenses revenus du clergé.

Cette dernière demande changeait l'aspect des affaires. Une révolution sociale se produisait à la place d'une simple confédération, armée pour le redressement de griefs militaires ou politiques ; et tandis que les troupes de la couronne jetaient en avant ces nouveaux brandons, les troupes de Lithuanie se confédéraient à leur tour, sous l'autorité des Paz, créatures de la reine, en faveur du projet de succession. Les Lithuaniens, malgré deux siècles de réunion à la Pologne, ne s'étaient pas encore associés à ses mœurs politiques. L'hérédité du trône n'avait rien qui les blessât. Ils étaient irrités d'être laissés sans secours aux prises avec les Moscovites. Le roi se porta à leur tête. Il avait la prétention de regarder ces peuples comme le patrimoine de sa famille, au droit des Jagellons. C'était méconnaître l'acte de réunion qui avait à jamais lié leur sort à celui de la Pologne sous le règne de Sigismond Auguste. C'était oublier que les Wasa ne règnaient sur eux qu'à titre électif. La reine se

novembre.

flattait de l'espoir de les faire passer, par un démembrement coupable, sous les lois du duc d'Enghien, en les léguant à ce prince; et, pour affermir leur dévouement, Jean Casimir les conduisit à l'ennemi. La prise de Wilna, que deux officiers français, la Couettière et Saint-Jean, tenaient assiégée depuis plusieurs mois, fut le seul fait d'armes considérable qui marqua cette courte campagne.

1661.

décembre. 29.

Le Moscovite qui commandait dans la capitale de la Lithuanie avait, dit-on, signalé sa défense par des cruautés inouïes même dans ces contrées sauvages. Les vainqueurs ont assuré qu'il s'était donné le plaisir de charger d'hommes ses canons; ce qui est certain, c'est que, trahi par le peu de soldats qui lui restaient, il voulut se faire sauter avec la citadelle; qu'on l'arrêta; qu'il fut livré à Casimir; que ce prince eut la faiblesse de le laisser condamner à mort, sous prétexte d'expressions trop hautes envers lui; et, comme on ne trouvait pas de bourreau pour exécuter la sentence, on obligea le cuisinier de

1661. ce malheureux à l'égorger (1). Cette barbarie exaspéra les Moscovites. On ne peut dire ce qui serait arrivé, si des troubles intérieurs n'avaient aussi occupé l'attention d'Alexis, et rendu plus facile la tâche des hommes qui, comme Michel Paz, Czarnecki et le grand-enseigne, songeaient encore à défendre, contre les invasions du czar, le sol de leur pays.

Sobieski essaya de sauver sa patrie par un noble sacrifice. Il s'était réuni à Czarnecki et à quelques autres généreux citoyens pour fournir

(1) Les historiens polonais, et tous les historiens d'après eux, racontent la mort du gouverneur moscovite comme un juste châtiment, et supposent que le cuisinier s'offrit de gaieté de cœur à tuer son maître. Ce pauvre cuisinier a, suivant nous, été calomnié par l'histoire. Il nous paraît que les Polonais furent seuls coupables; coupables d'un jugement ou plutôt d'une vengeance très-inique. Ils punirent moins les cruautés que l'obstination courageuse de la défense. Ce qui l'indique assez, c'est que la sentence ne se fonde que sur le reproche d'expressions trop hautes envers Jean Casimir; c'était donc une gratuite et barbare violation du droit des gens. Nous empruntons notre version à une autorité qui ne paraît pas suspecte ici, à la Gazette de France, rédigée avec beaucoup de faveur pour la Pologne, prodigue de détails sur le siége de Wilna comme sur toutes les affaires du nord, et uniforme dans ses différens récits de ce petit événement. V. la Gazette de France de 1662, p. 186 et tous les numéros précédents.

la paie de l'armée polonaise, espérant détruire le premier, le plus décisif de ses griefs, et l'entraîner ainsi tout entière vers l'ennemi. Mais cette armée était de jour en jour plus exigeante et plus redoutée. Il arriva même que d'habiles instigations détournèrent sur des questions de solde l'attention des Lithuaniens, préoccupée jusque-là de la question d'hérédité. Mécontens de ne pas recevoir leurs arrérages, ils dirigèrent contre Casimir une confédération commencée pour sa querelle. Dès lors les troupes de la couronne ne gardèrent plus de mesure. Soixante mille hommes marchèrent sur Warsovie, enseignes déployées, ayant pour cri de guerre : Point d'héritier présomptif, suppression des richesses du clergé, Dieu bénisse la Pologne! En ce moment une diète s'assemblait : ils demandèrent que leurs députés y siégeassent, et allèrent jusqu'à prétendre que tous nés gentilshommes, tous faits pour élire des rois et l'être eux-mêmes, ils étaient plus puissans que l'assemblée, et pouvaient aussi bien qu'elle décréter des lois.

1661. 1662. février. 20.

Une loi déclara criminelle la proposition de

1662. Casimir ; tout semblait devoir être terminé, mais l'affaire des soldes arriérées restait entière, et la lutte des partis avait désormais de plus grands mobiles. La petite noblesse formait comme une classe moyenne toute militaire, bien ignorante, bien oppressive, bien ennemie des arts, mais portant envie à l'opulence des grands, de la couronne, de l'Église, et rêvant une sorte de loi agraire. Il y avait là toute une révolution.

Les plus sinistres rumeurs étaient répandues. On parlait de l'arrivée de troupes étrangères. Condé était attendu, disait-on; la couronne avait mandé des Allemands, des Français, des Hongrois, des Turcs pour sa défense. Tous ces bruits portèrent l'exaltation au comble. Le clergé, qui se voyait menacé dans ses biens, accrut l'emportement des factions par sa propre colère. Le sang coula dans la diète comme dans la plaine. Warsovie craignait d'être saccagée, quand un jour, à six heures du matin, la diète fut rompue, et les troupes furieuses coururent les provinces, ne campant que sur les terres de l'Église, frappant sur les monastères des impôts

mai. 1.

1662.

énormes, poursuivant enfin, dans tout ce qui portait l'habit ecclésiastique, les prédilections de Jean Casimir.

Le sénat résolut d'ouvrir une négociation avec les confédérés, et le roi se rendit à Zolkiew, dans la cour (1) de Sobieski, avec Louise de Gonzague pour négocier ou combattre. Quatre cents officiers se présentèrent devant le monarque, munis des pleins-pouvoirs de l'armée; mais un mauvais génie semblait rendre tous les efforts inutiles. Une capitation qui devait peser sur tous les ordres fut décrétée pour satisfaire les demandes pécuniaires des soldats, et huit millions de livres tournois seulement purent être réunis dans cette vaste Pologne, épuisée tour à tour par la guerre ou l'anarchie, et stérile à force de liberté, à force d'esclavage. En vain le roi empruntait à tous les juifs du royaume; en vain la reine offrait en gage aux confédérés ses pierreries, les confédérés refusèrent toutes les transactions. On en vint aux mains. Les troupes que les

août. 26.

(1) Nom que les grands de Pologne donnent à leurs palais.

1662. décembre. 12.

grands avaient levées pour le service de la couronne furent battues; le traité de Wielpertz, sorte de covenant militaire, lia le sort de l'armée de Lithuanie et de l'armée de la couronne. L'une et l'autre offraient d'étranges spectacles. La première, devenue maintenant la plus violente des deux, mit à mort son hetman de campagne, le brave Gonsiewski, suspect d'adhésion aux vues de Casimir. Elle demandait la tête du chancelier Paz, serviteur dévoué de la reine; et le maréchal de la seconde, ayant fait pendre un valet de troupe en réparation de quelque grand attentat, tous les valets des hussards ou des autres corps nobles coururent aux armes, et, plus nombreux que les gens de guerre, ils tinrent assiégée, ils soumirent à leurs conditions impérieuses, cette même armée qui faisait la loi à son pays. C'était la rébellion dans la rébellion, l'anarchie dans l'anarchie.

Ce temps était partout rempli de révoltes et d'exécutions sanglantes. Les catholiques en Irlande, les puritains en Écosse, à Londres les derniers des régicides, dans le reste de l'Angle-

terre des bourgeois qui tenaient pour la liberté, 1663.
en Danemarck des nobles qui parlaient aussi de liberté et protestaient sur les échafauds contre l'établissement du pouvoir absolu, en Hongrie les hérétiques et les magnats, en Prusse les Polonais réunis par les traités aux domaines du grand-électeur, en Moscovie les tribus conquises sur toutes les frontières de cet empire qu'Alexis avait porté du Niémen à la grande muraille, tant de malheureux à titres divers, tous, victimes immolées aux terreurs et aux vengeances du pouvoir, fatiguaient de leurs supplices les gibets, les bûchers, les chevalets, les instrumens de torture et de mort. A Naples, quarante mille gentilshommes, bourgeois, femmes, prêtres, venaient de payer ainsi, en quelques mois, pour leur nation infortunée qui avait été prise d'une fantaisie de révolution......
C'était là pourtant un des momens de repos de la chrétienté. On voit chez les historiens une paix profonde régner alors contre l'usage dans tout l'Occident ; horrible paix que ne troublait pas cette boucherie organisée de la

1663. race humaine! Bénissons Dieu de nous avoir fait vivre dans des temps meilleurs.

En Pologne, l'insurrection restait triomphante, et c'était aussi par des massacres, par des incendies, qu'elle signalait sa victoire. Le roi, pour consoler Louise des revers de sa puissance en donnant des satisfactions à sa piété toujours plus exigeante et plus craintive, ne trouva rien de mieux que de se mettre, au milieu de ces désordres, à tenir fermement la main à la proscription en masse des sociniens et autres hérétiques. Cette mesure ne pouvait manquer d'être très-applaudie. La Pologne croyait-elle avoir trop de ses fils pour la défendre, alors que les Turcs et les Moscovites, attirés par ses discordes, amassaient de puissantes armées sur ses frontières? Et comment ceux qui ne pensaient pas avoir le droit d'opposer à l'opinion d'un seul la volonté de tous s'attribuaient-ils le pouvoir de donner des lois à la conscience, et de châtier ses dissentimens par la proscription!

Cependant l'armée, qui appuyait de ses clameurs la destruction des hérétiques, faisait au

clergé une guerre plus cruelle qu'eux. Elle proclama le principe que les biens ecclésiastiques appartenaient à l'état. Ses commissaires, réunis à Wordburg, mirent bientôt la main à l'œuvre pour distribuer à leurs commettans cette vaste proie. Les terres et villes qui formaient le domaine de la couronne furent également confisquées. Le cercle de la révolution s'agrandissait ainsi. C'était une réforme profonde que les confédérés prétendaient accomplir. On ne peut douter qu'il n'y eût du protestantisme dans cette audace contre le sacerdoce; et une certaine émulation des procédés de la révolution anglaise se trahissait dans le langage et les conseils des novateurs.

1663.

mars.

La rébellion n'avait point de chef visible. Mais c'était sur le grand-maréchal Lubomirski que s'attachaient tous les regards. Toujours silencieux depuis qu'il avait rompu avec la reine, et neutre en quelque sorte entre les projets de la couronne et les séditions qui en entravaient l'accomplissement, c'était dans sa main, en apparence inactive, que l'on croyait voir se réunir

1648. tous les fils de cette grande trame. C'était à ses émissaires que l'opinion générale attribuait tous les progrès de la révolte. On lui imputait les pamphlets sans nombre qui appelaient l'ordre équestre aux armes. Ces manifestes accusaient la cour de perpétuels efforts pour établir le droit divin des Stuarts. Qui n'avait entendu Louise de Gonzague vouer au ridicule les lois aussi bien que les mœurs antiques? Qui ne l'avait vue ébranler les plus saintes institutions, et travailler à conformer le gouvernement aux maximes de Richelieu et de Mazarin? La constitution nationale n'était-elle pas remplacée par le mot *à la mode* (1)... à la mode des Français tombés dans la servitude? Ces cris avaient un retentissement dans toutes les ames. Les grands ne pouvaient réfuter des reproches justifiés par la tentative qu'ils venaient de faire de concert avec la couronne. L'opinion ne tarda pas à établir dans

(1) Ecce nunc novâ facie omnia; constitutiones et leges antiquæ contemptu abrogatæ; Richelii et Mazarini conceptus appretiati; mores antiqui jocis et ludibriis expositi; *A la moda* regnat, etc., etc.

(Extrait d'un manifeste du temps, Biblioth. roy. m. 1172.)

l'armée qu'il fallait à la république polonaise un Protecteur comme avait été celui d'Angleterre, pour sauver, disait-on, les libertés publiques, et le nom de Lubomirski retentit partout dans les camps, habilement associé à celui de Zamoyski, seigneur aussi loyal que populaire, afin de mieux écarter les soupçons de préméditation et de complot. 1663.

Le clergé s'assembla à Warsovie pour balancer l'autorité de l'assemblée militaire de Woedburg, prendre en main, dans l'impuissance des diètes et de la royauté, la conduite des affaires, traiter avec les factieux, et sauver par les négociations ou par les armes la splendeur menacée du sacerdoce. Les négociations échouèrent ; il fallut recourir aux foudres de l'Église. L'excommunication fut lancée contre les confédérés, et, comme renfort de ces armes sacrées, la couronne résolut d'appeler dans le royaume cent mille Tartares qui ne demandaient pas mieux que de défendre le trône et l'autel pour saccager la Pologne. avril.

Le grand-maréchal assistait, silencieux sui-

1663. vant son usage, à cette délibération. Il frémit, protesta malgré lui par un brusque mouvement du pied et de la main contre le projet d'appel aux barbares; et, le lendemain, ce qui s'était passé dans le conseil n'était un secret pour personne. La furie de l'armée fut à son comble. Les hussards et les autres corps nobles criaient que ce n'était point avec des lances qu'on devait trancher les différends qui troublaient l'état, qu'une hache suffirait, et la proposition de déférer à Lubomirski le protectorat servait de commentaire à ce mot affreux.

juin. Toujours intrépide, la reine sortit de ses monastères, se porta avec Jean Casimir au-devant des factieux, alla s'établir dans la starostie de Javorow, manda Sobieski constamment occupé, pendant ces désordres, à repousser les agressions de l'étranger, emmena avec soi Czarnecki et quelques troupes fidèles, puis choisit pour plénipotentiaires près les confédérés Jean de Zamoysce, Czartoricki, prélat respecté, et Lubomirski.

Lubomirski n'avait que le choix de détrôner

son maître ou d'obéir. Il obéit; et, une transaction ayant été conclue, il en réclama hautement l'honneur, dans le même temps que ses adversaires l'accusaient d'avoir, à Javorow même, essayé d'accomplir sa trahison, et passé les journées à embrasser les soldats qui le saluaient du nom de protecteur, ou même de celui de roi.

1663. juillet. 3.

Il est difficile de démêler, au milieu de toutes les assertions, de toutes les clameurs contraires, si le grand-maréchal fut innocent de ces complots et calomnié par la cour, ou bien si, coupable des manœuvres dont ses ennemis l'accusèrent, il pâlit au moment décisif devant les périls, devant les crimes, devant les désastres d'une révolution. C'est à ce dernier sentiment que nous nous sommes arrêtés; une lecture attentive de toutes les pièces du procès qui suivit a fixé nos doutes. Les apologies même de Lubomirski nous ont paru attester ses vastes desseins. Et sa faiblesse, quand il fallait frapper de grands coups, s'explique suffisamment par l'état général de la république.

L'armée de Lithuanie, également effrayée de

1663. juillet. l'approche des Tartares et des attentats dont il était bruit dans le camp polonais, s'était laissé détacher par les Paz du pacte de la confédération. Elle le déchira. La petite noblesse de Pologne semblait elle-même étonnée du point où elle était venue. Le bruit des anathèmes du clergé faisait tous les jours une sensation plus profonde, et beaucoup de ceux qui ne reculaient point devant les maux de l'anarchie s'épouvantaient des menaces de régicide.

3. Quoi qu'il en soit, un traité fut conclu à Javorow. Le roi livra à l'armée le trésor de l'État, donna des garanties pour le reste des arrérages, renonça à ses projets de succession, promit de se porter sur-le-champ à la rencontre des Moscovites, qui se disposaient par d'immenses apprêts à tirer un parti décisif des déchiremens de la république. L'armée se pressa triomphante et soumise autour de Jean Casimir et de Louise

23. de Gonzague. L'acte de confédération servit à charger un mortier. Les soldats y mirent le feu en mêlant le cri de Vive le roi au cri national de Dieu bénisse la Pologne, et Sobieski put se

mettre en marche, à la tête de l'avant-garde, pour les champs de la Russie.

1663. août. 11.

Lubomirski se regardait comme le pacificateur de l'état; il se donnait pour le sauveur du trône, et Jean Casimir refusa de le recevoir. Il voulait être de l'expédition, y faire sa charge d'hetman de campagne, et la reine lui dit simplement : « Illustre et très-cher, Votre Sincérité « fera bien de ne pas suivre le roi; car il se méfie « de vous. » Le lendemain ses compagnies d'ordonnance, sa garde furent cassées, et on assura que Casimir avait dit tout haut : « Les chiens « s'abreuveront du sang des protecteurs. »

Lubomirski s'éloigna. Aussitôt la révolte ressaisit son empire. Elle semblait voler de troupe en troupe, et de cantonnemens en cantonnemens. A peine éteint, l'incendie s'était rallumé plus violent que jamais. Les efforts du roi, ceux de la reine, ceux de Jean de Zamoysce, ceux de Czarnecki furent impuissans pour l'apaiser. Un autre eut cette gloire. Sobieski n'était pas loin encore; il accourut agitant l'étendard de la Pologne, parla avec son

1663. éloquence persuasive et impérieuse d'honneur, de sermens, de patrie; et son ascendant entraîna enfin dans la route du devoir, au-devant des ennemis de la république, cette armée qui, depuis trois ans, ne faisait du mal qu'à son pays.

octobre. Le grand-enseigne balaya devant soi les bandes étrangères jusqu'aux rives du Borysthène, et Jean Casimir revit à Ryszczew entre Tretchimirow et la métropole de la Russie ce beau fleuve échappé, depuis quatorze ans, à ses lois. Il fallut le franchir. Les Tartares devaient marquer le chemin à la cavalerie polonaise. Ils se placèrent, suivant la coutume de leur nation, sur des radeaux de bottes de paille ou de roseau, tenant par la queue leurs chevaux lancés à la nage et les chassant à coups de fouet vers l'autre bord. Le roi suivit avec toute l'armée. Il passa en vue de la vieille capitale des Russes; et, sa gauche appuyée au grand-hetman Sapiéha et à Michel Paz, maintenant second hetman de Lithuanie, qui s'avançaient sur la grande route de Moscou par la Russie Blanche, sa droite commandée par Jean Sobieski et soutenue par les Tartares, il s'en-

fonça fièrement, avec Czarnecki et Jean de Zamoysce, dans les champs de l'Ukraine, triomphant de poursuivre les Kosakes et les Moscovites au cœur même de l'hiver jusque dans leurs foyers. Sobieski, chargé de soumettre les tribus Kosakes, faisait tout plier, tout fuir. Cinquante villes lui ouvrent leurs portes. On remonte ainsi la Desna. On passe Nowogorod, on arrive devant Glukowa, clef de toute la Moscovie. Jean Casimir opère, sous les murs de cette place, sa jonction avec l'armée de Lithuanie, et fort de ce puissant secours, il entreprend un siège dont le succès doit livrer à ses invasions l'empire des czars.

1664.

février.

Deux jeunes Français, Guiche et Louvigny, fils du maréchal de Grammont, qui avaient voulu voir ces contrées lointaines, s'élancèrent les premiers à l'assaut. Ils ne purent que montrer leur valeur inutile à ces barbares, qui avaient alors des Français en tête pour la première fois. Le comte de Guiche fut blessé sur les murailles de Glukowa. Les assauts n'intimidèrent pas la garnison; il fallut entreprendre un siège régulier. Jean Casimir se consolait

1664. mars.

de ses échecs en contemplant la vaste étendue de territoire conquise par ses armes. Il voyait Sobieski maître de l'Ukraine, les Kosakes partout vaincus, ces peuples assujettis..... Assujettis! ils ne le seront plus à la Pologne; du moment où l'armée polonaise a levé ses tentes, des armées furieuses sont sorties de terre sous ses pas, et ayant à peine sur son front quelques poignées d'ennemis, elle est accablée sur les derrières et sur les flancs de bandes innombrables; elle est assiégée dans le camp de Glukowa plutôt qu'assiégeante. L'habile Alexis, qui avait attendu ce moment pour s'avancer avec toutes ses forces, approchait à grandes marches. Jean Casimir commanda la retraite, et se porta sur la Lithuanie. Le grand-enseigne eut ordre de se replier dans la direction du Borysthène. Il sut le faire sans perte. Mais l'armée royale souffrit et du froid et de la faim, et de son désordre et de sa terreur. Les Lithuaniens, le roi à leur tête, n'arrivèrent qu'à moitié détruits sous le canon de Mohilow. Et les Moscovites, désespérant d'entamer la Pologne du côté où la couvrait la retraite savante de So-

bieski, poursuivirent de place en place la fuite de l'armée royale, et achevèrent par des victoires les conquêtes commencées pour eux par les frimats.

1664. mars.

Irrité de ces désastres, Jean Casimir s'en vengea sur quelques Kosakes sans défense. Il enleva Georges Chmielniçki à sa retraite sacrée pour le jeter dans les fers, et fit fusiller, sous prétexte de trahison, l'hetman Wikowski, qu'il avait revêtu du titre de palatin de Kiowie en récompense de son attachement à la Pologne. C'était perdre une seconde fois par la violence les domaines déjà perdus par les revers.

Chose singulière ! Cette malencontreuse campagne ne devait être profitable qu'à la France. L'expérience que le comte de Guiche y avait acquise de la façon extraordinaire dont la Desna, le Borysthène, les fleuves les plus larges et les plus rapides peuvent être franchis, éclaira son audace huit ans après, dans une des grandes journées du règne de Louis XIV ; et le passage du Rhin, alors tant célébré, fut son ouvrage. Quand ce vaillant seigneur proposa son plan à Condé,

1664. monsieur le prince, qui comprit sans doute où il avait puisé une telle assurance, lui répondit que ces aventures ne pouvaient être tentées qu'avec des Polonais ou des Tartares (1). L'évènement prouva qu'on pouvait aussi les risquer avec des Français.

Les deux fils du maréchal de Grammont avaient été punis par l'exil de quelque indiscrétion dans la grande affaire des amours du roi; et ils se consolaient de l'exil par la gloire. C'était aussi par la gloire que toute la noblesse de France se consolait de la paix au milieu de laquelle Louis XIV achevait de grandir; on la voyait sans cesse porter aux extrémités de l'Europe, sous les bannières de la chrétienté, son aventureuse vaillance. Cette même année, les Turcs qui s'avançaient sur l'empire, qui même inquiétaient déjà Presbourg et Vienne, sans que Montécuculli pût les arrêter, furent surpris de rencontrer à Saint-Godard, en Hongrie, près de Javarin ou Raab, une nombreuse armée de gen-

août. 1.

(1) Mémoires du comte de Guiche sur les affaires de Hollande, tome II.

tilshommes français. Là, le comte d'Auvergne, le chevalier de Lorraine, les Rohan Guémenée, les Crussol, les Béthune, les Saulx, les Saint-Agnan, les Harcourt, les Villeroy, les Mouchy, prodiguaient leur sang pour l'empire, pour la croix, pour la renommée. A eux appartint l'honneur d'arrêter le cours des entreprises musulmanes; et Achmet Kiuperli, qui avait succédé à son père dans ce poste éminent de grand-visir où il est si rare qu'on achève en paix ses jours, fut réduit à s'enfuir vaincu aux pieds de Mahomet son maître. Léopold eut sa capitale sauvée, et dicta la paix.

1664. août.

Moins heureux, Jean Casimir, comme pour se distraire de la guerre extérieure et de ses revers, semblait s'attacher à rallumer dans son royaume l'incendie de la guerre civile. Wikowski n'était pas une victime qui pût suffire à ses colères. Il fallait que ses coups atteignissent une tête plus haute. Nous avons vu que Lubomirski n'avait pas obtenu la permission de suivre l'armée à son départ; mandé ensuite, il n'était pas venu. On s'en prit à lui des résultats de la campa-

1664. août. gne; on l'accusa de complots au-dedans et au-dehors; on prétendit qu'il s'était entendu avec Wikowski pour soulever la Russie et l'Ukraine; et tandis que, pour obéir au vœu des soldats, le roi rendait sa faveur au vice-chancelier Radjiewski, dont l'injuste bannissement avait suscité tant de malheurs, il résolut d'écraser le grand-maréchal de la couronne, le plus puissant seigneur du royaume par sa charge, l'un des plus puissans par sa fortune. Louise de Gonzague comptait réussir ensuite à reprendre sans peine les projets auxquels son cœur de reine et de Française ne savait pas renoncer. C'est le propre des pouvoirs contredits de croire qu'abattre les chefs d'opposition ce soit détruire les oppositions même. Se peut-il qu'après quelques mille ans les gouvernemens ne sachent pas encore que de simples hommes n'ont qu'une force d'emprunt? Cette force leur vient du sol. Ils la puisent dans les intérêts et les sentimens des masses. C'est là qu'il faudrait que pût atteindre la hache des tyrans.

septembre. Jean Casimir mit Lubomirski au ban de la république, comme traître au roi et à la patrie. Les

1664. septembre.

confédérations provoquées, leurs entreprises sur les biens du clergé dirigées ou soutenues, les secrets du sénat divulgués, les soldats payés pour élire criminellement un protecteur ou même un nouveau roi, l'étranger servi par des intelligences et des complots, tels étaient les principaux chefs d'accusation. Pour tourner contre le grand-maréchal les préjugés de la petite noblesse, on lui faisait même un crime d'avoir violé la loi d'égalité universelle, en ornant ses armes d'une couronne ducale, lui qui était prince de l'empire, et dont les domaines étaient de ceux que leurs propriétaires avaient, dans les derniers temps, pris l'habitude de qualifier des titres de duchés ou de comtés, sans encourir les réclamations d'aucuns pouvoirs. Étourdi de ce coup, Lubomirski se perdit en humbles soumissions (1). Mais la reine, le roi, le clergé voulaient des vengeances : ils ne se laissèrent pas fléchir. C'était courir au-devant de la guerre civile ; elle éclata.

octobre.

Lubomirski s'enfuit d'abord jusque sur les

(1) On a nié ce fait. Voyez les Lettres de Lub., page 78 de sa défense précitée.

1664. octobre. terres de l'empire ; tant d'intérêts se rattachaient à sa cause, que l'Autriche et la Pologne furent aussitôt remplies d'armements faits pour sa querelle, et tandis que Sapiéha et Michel Paz continuaient à plier sous le poids du prince de Circassie et de ses Moscovites victorieux, et que Sobieski ne parvenait à tenir en échec leur fortune qu'avec l'appui vacillant des Tartares, le novembre. grand-maréchal proscrit rentra bientôt à la tête de quelques vingt mille hommes, étrangers, petite noblesse, protestants, troupes des anciennes confédérations, qui avaient repris leur furie; c'est avec cette escorte, qu'il s'approchait de la capitale épouvantée, pour répondre aux sommations de la couronne.

La diète s'assembla. Le roi siégeait sur son 27. trône. Un huissier cite à comparaître le très-magnifique et très-illustre comte de Wisniczs, prince Lubomirski, grand-maréchal et deuxième grand-hetman de la couronne, hetman de la petite Pologne, staroste de Cracovie et d'une douzaine de places. L'huissier somme Sa Domination de répondre aux accusations de lèse-ma-

1664. décembre.

jesté. Sa Domination ne répond pas. Au bout de quelques jours, le fils de Lubomirski paraît ; et ce jeune homme accuse hardiment le trône au lieu de défendre son père.

La reine est seule coupable, dit-il; Sa Majesté Sacrée a violé tous les droits de la Pologne. Elle a prétendu, elle prétend encore séparer la Lithuanie de la couronne, et léguer le grand-duché au sang de France, comme patrimoine héréditaire des Jagellons. Pour faire fleurir les lys au milieu des neiges de la Sarmatie (1), aucun attentat ne lui a coûté. Elle a altéré les monnaies afin de corrompre les lois et les consciences. Elle a voulu livrer l'ordre équestre au cimeterre des Tartares; déjà elle a livré dès long-temps les destins de la patrie à un comité de Parisiens inconnus, domestiques, chapelains, religieuses, dames d'honneur, que l'ambassadeur de France gouverne. Non contente d'opprimer la république, elle passe le temps à insulter ses usages, ses lois, ses mœurs; on l'a entendue dire que,

(1) Tout ceci est textuellement extrait de la défense de Lubomirski.

1664. décembre.

pour cent mille florins, elle achèterait la Pologne entière; et si le grand-maréchal est en butte à toutes ses fureurs, pourquoi, sinon parce qu'il n'a pas voulu se prêter à perpétuer un tel régime, par une élection coupable; parce qu'il s'est refusé, suivant l'expression même de Sa Majesté Sacrée, à accommoder les vieilles têtes du sénat aux modes de France avec des peignes de fer (1)? Fallait-il souffrir qu'une main de femme pliât au joug l'antique liberté sarmate? Et quels présages de l'empire de ses neveux, que les attentats, les exils, les proscriptions, peut-être aussi les assassinats!

Lubomirski se présentait ainsi comme le vengeur et le martyr des droits de son pays. Le couple royal, oubliant les immenses services qu'il avait rendus contre Charles Gustave, et ne pensant, suivant l'usage des têtes couronnées ou peut-être de tous les hommes, qu'aux griefs récens, la cour fit jouer tous ses ressorts pour le perdre. Le clergé voulait le châtiment de ses en-

(1) Quia venerandæ senatorum canitiei, ut gallico componerentur ritu, ferreos pectines non admovit.

1664. décembre.

treprises autant par politique que par vengeance. Les grands n'étaient pas moins animés contre le chef des complots incendiaires de la petite noblesse; le grand-chancelier Leczynski, les Paz, toutes les créatures de la reine, le vice-chancelier Radjiewski, ambitieux de faire sa paix avec la cour et peut-être curieux de se venger, par l'intermédiaire de Jean Casimir, des revers que le parti suédois avait dus au zèle intrépide du grand-maréchal, d'autres encore employaient leur crédit et leur fortune à acheter des dépositions ennemies. Les tortures en donnèrent comme la corruption; et les jésuites, pour multiplier les témoignages, promettaient, dit-on, à bas prix (1), l'absolution des faux sermens.

Enfin les débats se fermèrent. L'instigateur de la couronne prit ses conclusions, et le roi siégeant sur son tribunal, les nonces frémissant et agitant le sabre autour de la salle du sénat, les sénateurs, auxquels était adjointe une députation des représentans de l'ordre équestre, pro-

22.

(1) Plaidoyer de Lubomirski, p. 83. Il cite un fait et nomme les personnes.

1664. décembre. 22. noncèrent sur ce grand procès. Lubomirski fut déclaré coupable à l'unanimité. Sur cinquante-trois juges, quarante-cinq le condamnèrent à la perte de ses honneurs et de ses biens. Trente-six votèrent de plus la mort. A cette nouvelle, Lubomirski, épouvanté, s'enfuit de son armée, et chercha un asile sur les terres de l'Empire.

1665. janvier. La cour triomphait, et cependant il s'en fallait de beaucoup que la fortune eût donné son dernier arrêt. L'ordre équestre se voyait frappé par la sentence lancée contre Lubomirski. Un 7. certain Téléphus rompit la diète. Une nouvelle mars. 12. diète, assemblée aussitôt après, aurait pu provoquer une transaction décisive : elle fut encore 28. rompue. Toutes celles qui suivirent eurent le même sort. On peut dire que le *liberum veto* régnait sur la Pologne, et avec lui la terreur et l'anarchie.

L'anarchie s'organisa. Léopold était intervenu près du roi et de la diète, en faveur du prince de l'empire proscrit. Le bruit d'armemens toujours plus formidables en Silésie encouragea les mécontens de l'intérieur, et les deux partis

se disposèrent méthodiquement à la guerre civile. On pressent la manière dont les forces étaient partagées. La cour avait pour appui la Lithuanie, les palatinats de l'Est, les grands, leur clientelle et le clergé. Le parti contraire s'appuyait sur les grandes villes, et en général sur les palatinats de l'Ouest, moins préoccupés des intérêts de l'ordre que de ceux de la liberté, disposés, par leurs relations avec l'Allemagne, à la tolérance religieuse ainsi qu'à la réforme du clergé, et exploités de longue date par les intrigues de l'Autriche. L'Autriche ne demandait pas mieux que de s'avancer au cœur de la Pologne, en donnant la main aux révolutionnaires et aux hétérodoxes, tandis qu'elle travaillait en Hongrie à extirper le protestantisme et la liberté par le fer et le feu.

1665.

Dans cette lutte, où tous les intérêts étaient si étrangement confondus, le succès devait dépendre de la décision de l'armée. Une partie demeurait confédérée pour la querelle de Lubomirski; d'autres paraissaient fidèles au sénat et à la royauté; le reste flottait encore. Dans ce

1665. péril, le roi remit au vainqueur de Slobodysza, pour s'assurer les corps chancelans, le bâton de grand-maréchal de la couronne. Sobieski se trouvait ainsi le premier des ministres, le premier des dignitaires de la Pologne. Czarneçki hérita du bâton d'hetman de campagne, qu'un caprice de faveur avait donné quelques années auparavant à Lubomirski; un caprice contraire le remettait aux mains dans lesquelles la justice aurait dû depuis long-temps le fixer.

Sur ces entrefaites, Czarneçki, blessé en combattant les Moscovites, vint mourir près de Lemberg, en Russie Noire, dans une simple cabane, où, surpris par la souffrance, il avait cherché un abri. A ce grand homme succéda encore Sobieski. Sobieski avait été étranger jusqu'alors aux mouvemens des factions; il ne s'était occupé que de la Pologne, quand des intérêts égoïstes armaient toutes les ambitions. Pour prix de seize années de sacrifices et de combats sans relâche, il devenait le citoyen le plus considérable de son pays pour les dignités et le pou-

voir. Ce choix entraîna la plupart des régimens indécis sous l'étendard de la royauté. 1665.

Le nouveau grand-maréchal quitta les frontières de l'Est, dont il était presque seul depuis long-temps le fidèle gardien. Il lui fallut venir à Warsovie pour recevoir les bulawas ou bâtons de ses charges, et disposer ses moyens de défense contre l'invasion des troupes impériales. mai. 8.

Dans ce voyage, il vit madame Zamoyska, veuve alors. La Pologne perdit prématurément le palatin de Sandomir, le plus populaire de ses grands seigneurs, et l'un des plus éclairés comme des plus braves. La palatine était dans tout l'éclat de sa beauté. Elle comptait à peine trente et un ans. Sous ses voiles funèbres, son port, sa conversation, son regard avaient une magie contre laquelle l'ame ardente de Sobieski fut sans défense. On a dit qu'il l'aperçut alors pour la première fois; on s'est trompé. Marie Casimire d'Arquien avait accompagné la cour dans plusieurs circonstances à Zolkiew même, et quoique Sobieski passât sa vie dans les camps, il serait difficile de croire que le

1665. juin.

cortège de la reine, et la compagne de Zamoyski, ne se fussent pas souvent offerts à ses regards. Nous avons même vu que tous deux, aux premiers jours de leur jeunesse, faisaient partie de cette marche triomphale sur la Vistule, par laquelle Jean Casimir ouvrit, seize années auparavant, la grande et terrible guerre dont les dernières secousses agitaient maintenant la Pologne. L'amour de Jean pour la France, sa littérature et ses arts, avaient dû former un premier lien entre eux; la précipitation extraordinaire de leur union attesterait seule des rapports déjà anciens. Jeune encore, passionné, plein d'esprit, brillant de grace, le héros mettait aux pieds de madame Zamoyska des honneurs, des richesses, de la gloire. La reine, qu'il intéressa au succès de ses amours, saisit vivement l'espoir de s'assurer, dans le tendre Sobieski, un serviteur plus fidèle à ses lois, plus docile à l'empire d'une femme, que le palatin de Sandomir; et comme la passion de Jean ne comprenait point de retards; que la guerre, qui grondait sur toutes les frontières, le rappelait

dans les camps; qu'il ne se sentait pas le courage de s'éloigner, même pour la patrie et la gloire, s'il n'était heureux, malgré les lois du deuil commencé à peine le mariage fut résolu. 1665. juin.

En Pologne, c'étaient le roi, les grands, les maîtres, qui engageaient la foi de leurs subordonnés. Mathieu Mateinski, jeune officier qu'unissait à Sobieski une de ces amitiés guerrières communes chez les Spartiates et chez les autres races du nord (1), alla donc en grande pompe, une couronne de romarin et de pierreries à la main, demander à la reine sa dame d'honneur. Le messager célébra, suivant l'usage, dans une longue harangue, les exploits miraculeux et les incomparables vertus du héros qui l'envoyait. La reine répondit, par la bouche de son chancelier, en portant au ciel les attraits, la modestie, les dons brillans de madame Zamoyska. Elle promit juillet. 2.

(1) Nous ferons voir ailleurs (Histoire des révolutions et des progrès de l'espèce humaine) que les Spartiates étaient une tribu de la race blonde et probablement d'origine slavone qui se maintint indépendante et glorieuse au milieu des races étrangères ou mêlées, en conservant longtemps intactes, sous le nom de lois de Lycurgue, ses coutumes primitives.

1665. juillet. la main de la palatine, et lui plaça au front la précieuse couronne déposée à ses pieds par le fidèle Mateinski.

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage durât trois jours, et la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son 5. empire une institution féconde en plaisirs. Un matin donc, avant le lever du soleil, le grand-maréchal se rendit au palais en personne, précédé de Kosakes et d'heyduques de sa garde qui agitaient des torches, suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses cliens, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures, lui même resplendissant de diamans et d'or, son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes, et de saphirs. La reine mena les deux époux dans sa chapelle, et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du Saint-Siège, Odescalchi, cette union que d'étranges événemens suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom

d'Innocent XII ; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

1665. juillet. 5.

Sur le seuil de la chapelle, l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poètes parasites qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand-maréchal et sa compagne des mérites sans nombre de tous deux. Quatre semaines auparavant, les mêmes voix et les mêmes discours auraient consacré les louanges du brave Zamoyski. Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi ; à une heure du matin il durait encore. Le roi, Louise de Gonzague, l'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de France, le nonce du pape, l'archevêque de Gnesne, et les deux époux, dans leurs atours magnifiques, s'étaient assis à une table dressée sur le trône même. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parens des mariés, sous le nom de gospodars et gospodines ou maîtres et maîtresses

1665. juillet. 5.

de la maison, remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se pressaient autour de la table royale, portant, à genoux, la santé de Leurs Majestés Sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent; on ne compta pas les pièces de bière abandonnées dans les salles voisines aux gentilshommes de la suite et aux valets. Enfin, un tapis de drap rouge, étendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparurent, annonça le bal destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Warsovie.

6. La matinée du lendemain fût consacrée à la réception des présens. Madame Sobieska, qui n'avait pas encore quitté le palais, se montra éclatante de parure et de beauté, sur le trône même de Louise de Gonzague, dont elle semblait, avec son air de satisfaction pensive, faire un premier essai. Le chancelier de la reine était à ses côtés. Mathieu Mateinski lut tout haut la

liste des seigneurs, réunis, la veille, au banquet royal, et à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient, en leur nom, pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noce qu'ils lui destinaient. La vanité, plus que l'affection, établissaient une émulation de largesses entre tous les grands de la cour, et le chancelier de la reine, qui répondait pour madame Sobieska aux complimens des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles. Un second banquet et un second bal remplirent le cours entier de la nuit suivante.

1665. juillet. 6.

Enfin, le troisième jour se leva. Le roi et la reine conduisirent en nombreuse cavalcade la grande-maréchale à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées suivant l'usage de peur qu'on les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelques cent mille livres le prix du banquet; ce n'étaient que quar-

7.

1665. juillet. 7.

tiers de chevreuil, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait, par des flots de fumée, les nuages qui troublaient déjà tous les yeux. Les clameurs joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit des instrumens; les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur part de l'ivresse commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs combats, tous les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts, apportés par les convives, disparurent aussi, mais sans être brisés; la plupart des sénateurs et des évêques n'étaient pas en état, plus que leurs laquais, de reconnaître leur argenterie et de la défendre. Les filles, les femmes des palatins ne pouvaient plus prendre ce soin au milieu d'un désordre toujours croissant; tout ce qui se tenait debout avait les armes à la main. Les coups de sabre

étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était plus qu'une orgie sanglante, et une affreuse mêlée.

1665. juillet. 7.

A la faveur du tumulte, les époux s'évadèrent. Le roi, la reine, les dames, une foule de grands les suivirent. On installa gaiement l'illustre couple dans la couche nuptiale, non sans que les jeunes seigneurs se plaignissent de n'avoir point, dans ce mariage d'une veuve, à promener le lendemain en triomphe dans les places publiques, suivant l'antique usage, les trophées de sa défaite; et tandis que les propos des assistans se perdaient dans le bruit des combats et des fanfares de la salle voisine, Jean Casimir, s'échappant de la chambre d'hyménée et des murs de Warsovie, courut, la nuit même, sans rentrer au palais, se réunir à son armée, pour arrêter les progrès de Lubomirski, déjà maître de la petite Pologne toute entière. Le grand-maréchal déchu était occupé alors à saccager, en haine de son successeur, le château, le musée, les haras de Zolkiew et l'héritage entier de Zolkiewski.

1665. Le grand-hetman Potoçki, chargé de quatre-vingts ans, prit le commandement des troupes royales. Le clergé les fortifia des foudres de l'église, et la guerre embrasa le royaume, depuis les monts Crapathes jusques aux bords de la mer Baltique. Sobieski remplit son poste dans l'armée; il défendit contre les confédérés les approches de Warsovie; et Lubomirski régna dans tous les palatinats de l'ouest et du nord.

Après quatre mois de marches stériles et de vains combats, les deux armées se trouvèrent en présence sous les murs de Thorn. Une grande bataille allait vider cette querelle confuse. Les forces étaient égales; deux chefs habiles se montraient à la tête des deux partis; ils craignirent de verser des flots de sang en pure perte, peut-être de compromettre leur renommée; et Lubomirski d'un côté, Sobieski et le roi de l'autre, s'éloignèrent sans coup férir.

novembre. 7.

1666. janvier.

Effrayé d'une première campagne sans résultats décisifs, Lubomirski demandait à traiter, et à traiter avec celui qui avait hérité de ses honneurs. Il trouvait dans Sobieski le génie le plus

propre à pacifier ces longues discordes. Tel était l'ascendant que le grand-maréchal prenait de jour en jour par son désintéressement, par sa modération, par son dévouement à la chose publique, que, les débats des diétines de Russie ayant exigé sa présence, on attendait avec impatience, dit une gazette française de ce temps, son retour à Warsovie. « Car, est-il ajouté, son « intelligence dans les affaires ne le rendait « pas moins considérable dans le conseil que sa « valeur dans les armées (1). » On ne savait pas alors que celui qui obtenait ces louanges serait bientôt un grand roi.

1666. février.

Une trève avait été conclue. La Pologne respirait. Une diète extraordinaire devait prononcer sur les différens de Lubomirski et de la couronne. Cette assemblée dépositaire de tant d'espérances se réunit enfin. Elle siégeait depuis près de deux mois, quand le nonce Maskowski se lève, salue le roi avec un respect insolent, et s'élance hors des comices en les dé-

mars. 17.

(1) Gazette de France du 20 février 1666.

1667. mai. 4. clarant dissoutes. Le *liberum veto* poursuivait ses œuvres ; Maskowski avait reçu deux mille écus pour cet attentat, et les deux partis s'en renvoyèrent l'accusation. On l'imputait à Léopold, à la reine, à Lubomirski ; quels que fussent les coupables, la Pologne expia cette trahison par de nouveaux malheurs.

juin. Lubomirski reparut en armes au cri de liberté. La reine, malade de chagrin et avide de vengeance, courut se mettre à la tête de l'armée. juillet. Les deux camps se joignirent à Montvy, non loin d'Inowrolocz, dans le palatinat de Wladislaw, contrée marécageuse, coupée de lacs et de rivières, où Jean Casimir, fort de vingt-cinq mille hommes, quand son adversaire n'en avait pas vingt mille, perdait, en attaquant, l'avantage du nombre. Toutefois, n'écoutant que 13. l'ardeur dont l'enflammait sa compagne, il donne l'ordre à ses troupes de franchir le Notech qui le séparait des factieux. Vainement Sobieski a voulu l'arrêter en lui représentant les périls d'une position mal choisie, en parlant de paix, en présageant des revers. Jean Casimir s'est

élancé; sa cavalerie se perd dans les marais; Lubomirski la foudroie, la disperse, la ramène vaincue. Sobieski ne peut que sauver les débris de l'armée royale, se retirer sur Warsovie, couvrir cette place, retarder par des manœuvres savantes les progrès des confédérés, et profiter à la fois de ses ressources pour ressaisir la victoire et de sa faiblesse pour imposer la paix à Jean Casimir. Inquiet d'avoir en tête un si habile adversaire, Lubomirski ne demandait pas mieux que de déposer les armes. Un traité fut signé à Langonicz sur la Pilcza. Par ce traité, le roi renonçait à ses plans d'élection, la plus chère pensée de Louise de Gonzague. De son côté, le chef des rebelles, content d'avoir obtenu gain de cause pour la constitution et pour Léopold, renonçait à ses honneurs. Il vint, dépouillé de ses charges, fléchir le genou dans le camp de Jarossyn devant son maître vaincu, et se retira, aux termes du traité, en Silésie, pour y attendre dans l'exil le pardon du roi et celui de la Pologne.

1666. juillet.

31.

août. 8.

Au même moment, le comte de Palfi, représentant de l'opposition hongroise, expiait au

25.

1666. août.

fond des cachots sa foi imprudente dans les libertés de sa patrie. Le comte du Buat avait la tête tranchée à La Haye sur un échafaud. L'incendie de Londres accusait la fureur des partis contraires. Et en faisant écorcher vif à Moscou un philosophe de ce temps, qui prétendait qu'un second baptême n'était point nécessaire aux chrétiens convertis à la foi grecque, le czar Alexis, d'ordinaire si habile, ouvrait témérairement son empire à des dissensions sanglantes, qu'un synode de l'Église d'Orient, tout entière convoquée à Moscou pour les finir, devait encore exaspérer. Décidément le grand siècle ne fut un âge d'or ni pour les peuples, ni pour les grands, ni pour les têtes couronnées.

Sobieski avait profité des premiers instans de la trève, pour voler sur les frontières, mener au combat sous un même drapeau les troupes confédérées et les troupes royales, battre les Moscovites et tenir en respect les Tartares, alliés changeans qui menaçaient la république de leur furie. Au milieu de ses victoires, une nouvelle diète s'assembla pour travailler à fermer les

longues blessures de la patrie. Elle venait d'être, comme toutes les précédentes, rompue par le *liberum veto*, quand une attaque d'apoplexie délivra Lubomirski de l'exil, et délivra de lui la Pologne : génie vaste, inquiet, ambitieux, habile, qui ne fut ni sans reproches, ni sans excuses; qui eut de grands torts après avoir rendu de grands services, entreprit plus qu'il n'osa, et finit par être funeste à la république autant qu'il lui avait été utile. La reine, en apprenant sa mort, triompha. Elle crut toucher au moment d'accomplir ses projets. Elle-même était aux portes du tombeau.

1666. décembre. 31.

Il y avait dix-huit ans passés que Jean Casimir et Louise de Gonzague étaient montés sur le trône du grand Wladislas. Il y avait dix-huit ans passés que le fléau des invasions et de l'anarchie frappait à coups redoublés sur la Pologne. Superstitieux et irrités, les Polonais attribuaient toutes leurs infortunes au mariage d'un cardinal avec sa belle-sœur. Mais Dieu ne punit que les rois pour les fautes des rois, et ne punit les nations que pour les fautes des nations. Casimir expiait

1667. janvier.

la faiblesse volage et entêtée de son caractère; Louise, sa domination impérieuse, indiscrète, égoïste peut-être; les Polonais, leurs mœurs vénales, et leurs lois insensées. La mort de Lubomirski sembla devoir tout pacifier. Le roi et la reine ne doutèrent pas que le sceptre ne devînt plus léger pour leur main fatiguée. Mais non! Les haines de l'ancien grand-maréchal et ses ombrages revivaient dans le corps entier de la petite noblesse. Les soldats s'étaient mis à livrer les provinces au pillage pour avoir leur solde; le peuple épuisé mourait de faim ou vivait dans le désespoir. Enfin, tous les cabinets étrangers convoitaient les dépouilles de la république. Tel était le spectacle qui frappa de tous côtés les regards de Louise de Gonzague.

Au bruit des discordes sanglantes de la Pologne, quatre-vingt mille Tartares s'élancèrent à travers les plaines de la Wolhynie, changées en déserts par les dernières invasions. Réconciliés avec cette race ennemie par le goût du pillage, les Kosakes accoururent sur leurs pas; le torrent arriva jusqu'au cœur de la Pologne. Madame

Sobieska fut sur le point d'être enlevée dans Zolkiew; repoussé par le grand-maréchal, le flot, en se retirant, laissa derrière soi la désolation et la terreur. Le Turc, qui venait de faire d'immenses efforts pour reprendre et terminer enfin l'interminable guerre de Candie, venger les injures de Saint-Godard, étendre ses établissemens dans la Hongrie, le Turc armait encore, à grand bruit, afin de venir en Pologne consommer l'œuvre de cette avant-garde de barbares.

1667. janvier.

Dans ces périls, la cour se hâta de mettre un terme à la guerre prolongée de Moscovie. Une trève de treize ans fut conclue, mais Alexis ne l'accorda qu'au prix de la cession définitive des Russies Blanche et Rouge, de l'Ukraine, de tout ce que l'insurrection des Kosakes et la fortune du czar avaient, depuis quinze ans, détaché de l'ancien empire des Slaves.

14.

Cet empire malheureux semblait une proie réservée à ses voisins. Rulhière assure avoir vu dans le département des affaires étrangères les pièces d'une négociation ouverte vers ce temps-là entre

1667. les puissances limitrophes pour procéder au partage. Louis XIV détourna la tempête; il se hâta de donner connaissance au roi de Pologne du complot des cours. Sa conscience se serait refusée à laisser périr un peuple qui professait le même culte que lui. Ceci explique certains avertissemens répétés par Jean Casimir en pleine diète, et depuis lors regardés comme prophétiques.

Sans doute, ce furent les dangers même de la république qui affermirent l'esprit élevé de la reine dans la résolution de tout tenter pour détourner, par une élection anticipée, les malheurs d'un interrègne. Une diète avait été convoquée. Le roi l'ouvrit malade et languissant; il renouvela sa proposition fatale, ne pensant pas que, Lubomirski tombé, il y eût d'opposition à des plans si sages. La Pologne entière se leva; et cette fois les grands, lassés de voir l'opposition de la couronne mettre sans cesse leur pays en feu, abandonnèrent, pour la plupart, les intérêts de la reine. Chaque palatin se trouva un autre Lubomirski. Ceux qui s'effrayaient le moins de l'introduction de la monarchie héréditaire n'étaient

mars. 7.

pas les moins prompts à redouter celle de la monarchie absolue. Le cri du sénat aussi bien que de la chambre des nonces et des diétines était: Point d'imitation de Richelieu et de Mazarin! Cette singulière conséquence du gouvernement fondé en France par le terrible génie du grand cardinal n'avait pas été remarquée encore : ce fut cet établissement du despotisme qui enleva un trône au sang de Louis XIV, et peut-être un peuple à l'Europe.

1667.

Un soir, la reine, se promenant dans ses jardins aux bords de la Vistule avec le chancelier de Lithuanie, Christophe Paz, essayait de vaincre les résistances de ce seigneur, autrefois le plus chaleureux défenseur, maintenant l'adversaire le plus décidé d'une entreprise qui aurait couronné, dans le duc d'Enghien, un parent de sa femme, Eugénie de Mailly-Lascaris. Louise s'anima au point de tomber évanouie ; elle ne reprit ses sens que pour s'écrier : *ergo moriendum ;* il faut donc mourir. C'était un des mots prononcés par Cinq-Mars, jeune, amoureux, plein d'ambition, et condamné à porter sa tête sur le billot fatal, vingt-

mai. 9.

1667. mai. 10.

cinq ans auparavant. Au bout de quelques heures, la reine avait cessé de vivre. Sa cousine, la grande-chancelière de Lithuanie, madame Sobieska, la femme du grand-référendaire Morstyn, les filles de la Visitation qu'elle avait appelées à Warsovie, un médecin de Paris (1), renommé dans la pratique de l'astrologie, entouraient leur bienfaitrice mourante. C'était comme une France qui se pressait autour de cette princesse, coupable d'avoir trop regretté, trop chéri la France. Sa mort sembla une délivrance au peuple sur qui elle avait régné vingt-deux ans. On ou-

(1) « On cherche ici un médecin qui veuille aller en Pologne; mais « on veut qu'il soit astrologue, chimiste, et qu'il ne saigne guères. Je « suis d'avis qu'on leur en fasse faire tout exprès, si ce n'est qu'on leur « en trouve un à la foire Saint-Germain. »

(*Guy Patin*, lettre 311, 18 avril 1664.)

« Nous avions en Pologne un de nos médecins nommé M. Ger- « main, homme d'honneur et savant; il y était allé pour la reine, et y a « demeuré quelques années auprès d'elle. Enfin, dès qu'elle est morte, *ex* « *syncope cardiacâ*, il est revenu à Paris, et il m'a aujourd'hui rendu sa « visite, et m'a appris que tout ce pays-là est bien barbare pour la méde- « cine. Heureux sont ceux qui vivent en France et y demeurent dans les « grandes villes telles que sont Paris et Lyon. Les autres même sont en- « core bien grossières.»

(*Id.* lettre 405, octobre 1667.)

1667. mai.

bliait que son grand cœur avait soutenu la lutte nationale contre l'étranger, et que son heureux génie avait ouvert la Pologne à tous les arts. Grace à elle, l'Occident réservait maintenant pour les Moscovites les noms de Scythes et de barbares. Amie des lettres et des sciences, elle encourageait de ses deniers toutes les entreprises utiles; sa protection s'étendait sur les arts, jusques dans les contrées lointaines. La France avait encore part à ses bienfaits; l'*Astrologia gallica* n'aurait pu voir le jour, ce qui aurait alors paru un grand malheur, si sa main généreuse n'avait donné deux mille écus, somme considérable dans le délabrement surtout des finances de la Pologne, pour élever ce monument aux progrès de la plus haute des sciences, et à la gloire de sa patrie.

juin.

Casimir, en butte de tous côtés à des tempêtes, restait sans conseil et sans courage. La nouvelle d'imminens périls arriva; les Tartares et les Kosakes, qui avaient été repoussés d'abord, revenaient à la charge avec une nouvelle furie et des forces nouvelles; cette fois les Turcs faisaient

1667. juin.

décidément leurs dispositions pour envahir la Pologne et la subjuguer. Le roi recourut en vain suivant l'usage aux cours étrangères dont les Polonais ne savaient qu'implorer l'assistance dans tous leurs périls sans jamais l'obtenir. Louis XIV avait commencé le cours de sa vie guerrière ; ennemi pour un moment, de la Grande-Bretagne, et pour toujours de l'Empire, il assujettissait la Flandre. La mort d'Alexandre VII laissait le Saint-Siège vacant. Venise n'avait les yeux que sur Candie ; la prévoyance ambitieuse d'Alexis se complaisait dans les dangers de la Pologne ; Léopold était plus empressé de donner à son allié une femme qu'une armée. A peine la reine Louise avait le pied dans la tombe qu'une ambassade autrichienne était venue étaler aux yeux du monarque sexagénaire, pour distraire sa douleur et séduire sa légèreté, les mérites divers de la foule accoutumée des archiduchesses.

Le Brandebourg seul promit à la république quelques compagnies. Mais qu'était le secours du grand-électeur dans ces extrémités? La Po-

1667. juin.

logne n'avait ni troupes ni finances, et, comme le roi, elle semblait avoir perdu tous ses soutiens. Les héros de la guerre de vingt ans n'étaient plus. Leurs derniers représentans, le vieux Sapiéha, grand-hetman de Lithuanie, et le grand-hetman de la couronne Potoçki, qu'Henri IV avait compté parmi ses pages, venaient de succomber sous le faix des ans. Michel Paz, qui succéda au premier, ne possédait quelque ascendant et quelque renom que dans le grand-duché. Le prince Démétrius de Wieçnovicz languissait. Jablonowski n'était encore qu'un soldat renommé. « Heureusement, écrivait alors « un contemporain (1), il nous reste Sobieski, « seul général au monde à qui on ne puisse être « agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui sache « être prodigue de sa fortune comme de sa vie « pour le salut de son pays, le seul à qui il soit « arrivé de paraître à sa patrie un plus sûr boulevard que des places fortes et des armées. »

Casimir, pour retrouver lui-même et donner

(1) *Andrææ Chrysostomi Zaluski* Epistolæ historico-familiares, t. 1.

1667. juin. à son pays un appui robuste, réunit au bâton de grand-maréchal que Sobieski avait déjà, celui de grand-hetman de la couronne. Jamais encore le même citoyen n'avait possédé à la fois ces deux offices, dont l'un est le premier des postes civils, l'autre le premier des postes militaires. Un seul homme devenait ainsi également puissant dans la guerre et dans la paix. Il avait sous sa main le palais, l'administration, l'armée; mais les Polonais ne murmurèrent pas de voir le vainqueur de Slobodisza porté si haut. Si quelqu'un pouvait renverser les Tartares, c'était celui qui avait déjà su les vaincre et les commander.

Sobieski fut arraché, pour sauver son pays, aux douceurs du premier repos que sa vie agitée eût connu jusqu'alors, un repos embelli par l'a- 18. mour et le mariage. Les deux époux se séparèrent, Marie Casimire pour fuir l'invasion et revoir la France, le grand-maréchal pour courir à l'ennemi.

L'invasion fut soudaine et effroyable. Les Kosakes s'élancèrent les premiers, et virent accourir à eux, au cri de religion et de liberté, le pay-

san de Wolhynie, toujours ardent à écraser ses maîtres. Ils avaient à leur tête un homme moins habile, plus grossier et encore plus féroce que Bogdan Chmielnicki. Sans avoir les mêmes griefs, Doroszensko était plus altéré de sang. Il marquait sa route par une longue traînée d'assassinats et d'incendies; et les Tartares l'aidaient à ne pas laisser ame vivante ni pierre sur pierre. Ils étaient plus de quatre-vingt mille. Toute la maison de Gieray, ayant à sa tête le sultan Galga, c'est ainsi que se nomme le frère du kan de Crimée, conduisait ces hordes terribles. Le kan Adel Gieray avait confié à ses lieutenans l'étendard triangulaire consacré par la foi des peuples, et trois mille janissaires les appuyaient, avant-garde d'une armée de plus de deux cent mille hommes, qui s'assemblaient en grande hâte sur les bords du Danube. Au même instant parut à Warsovie un envoyé Turc qui déclarait la guerre. Achmet Kiuperli était impatient de tourner contre la chrétienté la puissance Musulmane depuis longtemps perdue dans des fureurs intestines. La république crut voir fondre sur ses provinces

1667. juin.

1667. juin.

toutes les forces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Moins de dix mille reitres et nationaux demi-nus étaient tout ce que la Pologne avait à opposer à ce débordement de barbares, ou plutôt elle n'avait que Sobieski. Le chanoine Zaluski, que nous verrons un des hommes considérables de son temps, écrivait alors : « Mon oncle, le vice-« chancelier de la couronne, s'est écrié à la « lecture des dépêches qui annoncent l'invasion « des ennemis, et leurs forces et notre faiblesse, « que notre bonne étoile nous avait donné ce « héros, seul capable d'affronter, avec une poi-« gnée d'hommes, des amas d'ennemis. Rien ne « peut ébranler ce grand cœur. Le trésor est « vide : ses revenus y suppléent. Nous n'avons « pas de troupes, mais lui seul est une armée. « Il grève de dettes son patrimoine pour acheter « des armes, établir des magasins, enrôler des « soldats. »

La sédition avait dispersé, autant que la terreur, le peu de troupes à moitié allemandes qui défendaient ses frontières : ce que le nouveau

grand-hetman en put rallier refusait de marcher au combat s'ils n'étaient payés de leurs arrérages. Ils réclamaient douze millions : l'État ne les avait pas. Sobieski sut leur persuader de se contenter de faibles à-comptes avec des hypothèques pour le surplus de leur créance; il grossit leurs rangs, à force de sacrifices et de levées à ses frais, rassembla ainsi en quelques semaines vingt mille hommes autour de son étendard, et se portant en avant, il obligea les bandes immenses des assaillans à une marche plus circonspecte et plus lente, par quelques grands coups frappés avec bonheur sur leurs avant-postes. Il courut ensuite à Kaminiek, ravitalla cette place, unique boulevard de la Pologne; puis se confia, pour tout sauver, à un coup d'audace, de désespoir, de génie.

1667.

août.

Il avait imaginé de diviser sa faible armée, de lancer sa cavalerie dans des routes convenues sur le front et les ailes des barbares, d'aller droit à eux avec moins de cinq mille hommes, de se ranger pour les laisser passer devant lui, puis de se jeter, comme une victime dévouée, dans le

1667. septembre.

camp de Podhaïce, au milieu de leurs hordes sans nombre. Il compte les obliger ainsi à suspendre leur marche, à ne s'appliquer qu'à le détruire; et à l'abri des fortifications de son camp comme du sein d'une citadelle, il leur fera une guerre d'extermination où il périra, mais après les avoir épuisés. Ses plans arrivèrent au grand Condé, qui ne les trouva que magnanimes; il ne croyait point à d'autre succès pour le grand-hetman, que celui de mourir quelques jours avant sa patrie. Les Polonais en jugèrent comme le héros de Chantilly. Dès que la troupe se vit éloignée de la cavalerie, jetée sur les derrières de l'ennemi sans espoir de vaincre ni de fuir, séparée de son pays par les lignes profondes du Kosake et du Tartare qui couvraient déjà et la Gallicie, et la petite Pologne, et la Lithuanie, les soldats se soulevèrent. Ils se croyaient trahis; ils se jugeaient perdus. Sobieski n'eut qu'à passer dans les rangs et parler; sa singulière magie triompha d'abord de ces terreurs. Ils tombèrent à genoux, virent sans effroi l'ennemi s'arrêter, revenir sur ses pas, marcher à eux pour

les écraser. Ils reçurent le choc sans s'émouvoir. Tout en disputant le terrain pied à pied, le grand-hetman s'élança dans un défilé, fortifié à l'avance, au milieu duquel les barbares, qui le poursuivaient, tombèrent par milliers; après avoir fait un horrible carnage, il s'enferma enfin dans le camp retranché qui l'attendait.

1667. septembre. 28.

Podhaïce, qu'il avait choisi pour théâtre d'un héroïque sacrifice ou d'un combat fabuleux, est une petite ville forte, patrimoine des Potoçki, à quatorze lieues de Lemberg, sur les frontières du palatinat de Russie. Le siége fut mis aussitôt devant les murailles par ces bandes immenses. On vit alors ce qu'on a depuis admiré au début des campagnes d'Italie, le chef d'une petite armée répondre aux sommations d'un ennemi sous les pas duquel il semblait devoir être mis en poussière, en le déclarant perdu et menaçant sa tête. Toute la puissance des assaillans vint en effet se briser contre le camp de Podhaïce. Une bataille de seize jours, seize jours éternels pour la Pologne qui, tout entière en suspens, priait Dieu dans ses temples, et espérait en Sobieski;

octobre.

1667. octobre.

cette bataille inouïe usa l'immense armée qui avait contre soi des fortifications et du génie, qui avait pour soi le nombre et les conjectures du grand Condé.

Sobieski avait compté que Jean Casimir profiterait de ce laborieux sursis, pour réunir la Pospolite, et opposer à l'invasion, après la chute de Podhaïce, le corps entier de la noblesse. Mais Jean Casimir restait sans armée. La noblesse de la grande Pologne, éloignée du théâtre des dangers, ne répondit pas à l'appel de la couronne, parce que la saison des neiges était venue, et que les chevaux pouvaient périr de faim et de misère. La petite Pologne refusa de marcher, parce que la grande déniait ses services à la patrie; et pour punir l'une et l'autre Pologne, en les livrant toutes deux à l'extermination, la Russie Noire déclara qu'elle renonçait à se défendre, qu'elle ouvrirait aux tribus de l'Ukraine et de la Crimée tous les passages. Jamais nation ne s'était ainsi abandonnée elle-même. Par bonheur, elle ne fut pas abandonnée de Sobieski.

15. La dix-septième journée du siège de Podhaïce

1667. octobre. 15.

s'était levée. Il sortit des fortifications avec sa faible armée déjà décimée par ses succès, et la rangea en bataille au pied de ses retranchemens. Les divisions de cavalerie, auxquelles, en ouvrant la campagne, il avait donné rendez-vous sous les murs de cette même place pour tel jour, arrivèrent fidèlement au moment convenu. Les paysans du voisinage, las des dévastations des Tartares et frappés d'admiration pour les prodiges qu'accomplissait le grand-hetman, accoururent en armes. Les valets, d'ordinaire épars, se rallièrent autour du héros et lui formèrent une seconde armée plus nombreuse, non moins brave que la première. Enfin il fit à Dieu une prière et engagea la bataille. Déjà épuisées de leurs longs assauts, manquant de tout, ébranlées par la surprise et le respect, assaillies à la fois de toutes parts, les hordes ennemies plièrent bientôt, s'enfuirent, furent mises en pièces; au lieu de la mort, l'habile capitaine trouva la victoire, une victoire complète et décisive. Le sultan Galga, pour réunir ses débris, demanda la paix. La république était sauvée.

1667. octobre. Sobieski n'avait garde de repousser les dispositions pacifiques d'ennemis trop nombreux pour que leur désespoir ne pût encore être terrible. Il chargea son compagnon, Stanislas Jablonowski, palatin de Russie, qui avait glorieusement combattu, de traiter avec les barbares. Les négociations furent faciles et promptes. Les Kosakes et les Tartares, n'avaient pu rester en bons termes durant toute une campagne. On savait même que les Zaporogues venaient d'attaquer la Crimée, invasion que la gazette de France racontait, en donnant les Kosakes de l'embouchure du Borysthène pour des Kalmouks, qui adoraient la toison d'or, ajoutait-on, parcequ'ils habitaient Colchos (1). Le Sultan Galga conclut une alliance offensive et défensive avec la république qu'il était venu renverser.

17.

Doroszensko fit un traité à part; il promit de se soumettre quelque jour à la couronne, et de restituer à la noblesse les terres qu'elle avait possédées en Ukraine. C'étaient des clauses sur

(1) Gazette du 7 décembre 1667.

1667. octobre.

lesquelles on pouvait peu compter; mais elles attestaient l'utile effroi de ces vaincus innombrables; et à peine la paix de Podhaïce était signée, qu'ils se mirent à évacuer, à marches forcées, les palatinats envahis. Les populations fugitives purent rentrer dans leurs domaines. Elles trouvèrent, au lieu où étaient leurs villes, des cadavres, des ruines, du sang. Le reste de la Pologne, sauvé miraculeusement de tels désastres, courait dans les temples rendre graces à Dieu des succès de Sobieski. Jean Casimir s'y précipita. Jamais un seul homme n'avait répandu une si vive joie sur tout un peuple.

21.

L'Europe retentit des merveilles de Podhaïce. Le grand Condé sut gré à la fortune du démenti qu'elle lui avait donné. Toujours en prévenance avec la gloire, Louis XIV voulut, au retour de sa rapide conquête de la Franche-Comté, tenir sur les fonds baptismaux, avec la reine d'Angleterre, veuve de Charles I[er], le premier-né du grand-maréchal de Pologne. L'enfant auquel Marie d'Arquien donna le jour à Paris sous ces brillans auspices s'appela Jacques

1667. comme son grand-père le castellan de Cracovie, et Louis comme le roi de France.

La république ne demeura point en reste d'hommages. L'armée de Podhaïce fut reçue partout sous des arcs de triomphe; et lorsque, après avoir suivi pas à pas la retraite des barbares, exterminé leurs maraudeurs, ravitaillé Bialaçerkiew sur le Borysthène, assuré toutes les frontières, Sobieski annonça qu'il allait venir, aux termes des lois, rendre compte à la nation rassemblée en comices des actes de son commandement, la diète se leva tout entière en répondant que la république reconnaissante savait qu'il l'avait sauvée.

1668. janvier. Tranquilles du côté de l'étranger, les Polonais mettaient à profit les loisirs que leur accordait la fortune pour s'abandonner sans contrainte à toutes leurs dissensions. Le roi les inquiétait toujours et ne pouvait plus les contenir. Au lieu de se prononcer sur les offres de mariage dont le poursuivait l'Autriche, il s'était borné à étaler à tous les yeux dans son palais les portraits d'archiduchesses que lui avait adressés

1668. janvier.

Léopold; on ne doutait pas que cet hommage, malicieux peut-être, ne cachât une inébranlable fidélité aux intérêts de la cour de France, et aux inspirations de Louise de Gonzague. C'était Louise en effet qui régnait toujours du fond de son tombeau sur l'État et sur son chef. Déjà, on commençait à répandre le bruit de l'abdication prochaine de Jean Casimir, et on voyait dans cette résolution une dernière tentative pour assurer l'élection du prince français, devenu, par son mariage avec la fille d'Anne de Gonzague, neveu de la feue reine. De là, les cris, les fureurs, les confédérations, les rencontres sanglantes. La faction de Lubomirski était pleine de vie; elle siégeait toute-puissante au sein de la chambre des nonces. Dans la haine que lui inspiraient contre la France ces projets d'élection inconstitutionnelle, elle voulait chasser de Warsovie le représentant de Louis XIV; et le roi, le sénat, les hommes sages luttaient avec peine contre les passions acharnées, qui, habilement nourries par l'or de l'empereur, prétendaient envoyer au roi de France ce grand et

1668. février.

vain outrage. Le sabre intervenait sans cesse dans les débats, et semblait devoir seul les décider. Tout à coup les discordes cessèrent; on avait appris l'arrivée prochaine du grand-maréchal, et tout courut à sa rencontre, la diète, la cour, Warsovie tout entier. Les trois ordres le complimentèrent, et il prit place dans les comices au milieu des bénédictions d'un peuple avide de contempler ce grand homme, de qui la renommée disait qu'il avait en soi autant de vertus que la nature humaine en pouvait réunir (1).

mars. 1.

Enfin il se leva pour rendre le compte qu'il devait à la loi; et, au milieu d'un religieux silence, il raconta ses travaux avec une simplicité antique. Dédaignant les fleurs dont l'éloquence était alors prodigue, il étonna également par le naturel de son langage qu'on ne savait comment concilier avec sa renommée de savoir, et par le charme singulier de ses paroles qu'on n'avait pas moins de peine à concilier avec ce naturel extraordinaire. C'était la première fois qu'on en-

(1) Zal. ep. X.

tendait redire des batailles sans ouïr parler ni de Bellone, ni d'Ajax, ni de l'archange Michel. « Nos « succès, dit-il, en terminant d'une voix émue, « témoignent de la puissance et de la bonté de « Dieu. Comment méconnaître la grandeur de « celui qui a su, avec de si faibles moyens, ac- « complir de tels prodiges! Il nous a sauvés; « puisse-t-il nous donner maintenant la modé- « ration, la concorde et la puissance! »

1668. mars. 1.

L'évêque de Culm, vice-chancelier de la couronne, lui répondit au nom de la république, en reportant sur lui une portion des actions de graces qu'il avait élevées vers Dieu; mais sans imiter son simple langage. Le prélat rappelait que « les monstres font reconnaître « Hercule, les tempêtes Typhis, les combats « Achille, et les occasions la vertu; » il célébra longuement « cet autre Apollon facile à louer, « en le nommant plus grand que les grandes « choses, non moins grand que les plus grandes, « égal enfin à tout ce qu'il y a de grand sur la « terre (1). » Les applaudissemens qu'excita le

(1) Facile est Apollinem laudare in quo tot tantaque laudum argu-

1654. mars. 1. discours d'Olszowski confirmaient ses louanges, et valaient beaucoup mieux.

Les premiers instans d'effusion passés, les partis reprirent leur furie. Les nonces territoriaux poursuivaient dans le malheureux Jean Casimir les souvenirs de Louise de Gonzague. Ce prince, oubliant dans un moment de colère l'usage adopté par les rois des derniers siècles de ne parler du haut du trône que par la bouche d'un chancelier, s'emporta jusqu'à répondre aux cris de la diète : « Si vous êtes las de moi, je ne « le suis pas moins de vous ! » A ces mots, les 7. sabres brillèrent de tous côtés, et la diète fut rompue.

Dès lors, Jean Casimir ne fit plus mystère de ses desseins. Il ne s'était pas relevé du coup que lui avait porté la mort de sa compagne. Sans remplir son cœur changeant, cette princesse soutenait son ame. Privé de cet appui, il succombait au fardeau de la royauté. Des dégoûts avaient abreuvé d'amertume son long empire; bon et

menta sunt, magnis majorem, majoribus non minorem, maximis parem nominando.

généreux, il se sentait en butte à la haine publique. Sa faible main ne soutenait plus le sceptre que dans le double espoir de le léguer au neveu de Louis XIV, et de faire rentrer, avant de mourir, au sein de l'Église catholique, l'Église grecque, son antique rivale. Mais le synode rassemblé à Moscou avait trompé son attente; il ne se fiait plus aux promesses d'Alexis, qui mettait sa conversion au prix de la couronne de Pologne, bien résolu à trahir ses promesses plutôt que sa foi; et Casimir se persuadait toujours que si l'élection de son successeur se faisait lui vivant, il aurait assez d'empire pour transmettre au duc d'Enghien l'héritage des Jagellons ses aïeux. Ce malheureux prince croyait que sa retraite devait surprendre et briser tous les cœurs, en même temps qu'il craignait de ne pouvoir rester sur le trône, sans affronter les complots, les révolutions peut-être, et voir briller cette hache dont la faction de Lubomirski avait menacé sa tête. A tant de sollicitudes contraires ajoutons la plus décisive. Dans la tristesse du veuvage, sa conscience s'était ouverte au repentir des nom-

1668.

1668. juin.

breuses fautes de sa vie; âgé alors de cinquante neuf ans passés, et fatigué à la fois par les travaux et les plaisirs, il croyait sincèrement qu'une fois dans la retraite, il ne vivrait plus que pour les intérêts du ciel, pour les jouissances de la piété, pour l'amour de son Dieu. Sa passion était maintenant de descendre du trône comme du séjour des voluptés, et du séjour des orages.

Il consulta d'abord toutes les têtes couronnées. Les souverains s'accordèrent à le dissuader. Le pape offrit même à sa conscience tous les remèdes (*medicinas*) propres à la guérir de ses terreurs. Mais sa résolution était bien arrêtée;

12.

il convoqua le sénat, et les grands apprirent avec effroi sa ferme volonté de résigner la couronne au milieu de l'effervescence générale des esprits. Vainement essaient-ils de fléchir ses déterminations; ils échouent et lui déclarent que la république assemblée peut seule briser son ouvrage, qu'il faut des comices pour rompre les liens qui attachent le prince à ses peuples. En même temps, soit humeur des plans opiniâtres de la couronne, soit ménagement pour le sentiment des masses,

ils décrètent que la nouvelle élection ne saurait précéder l'abdication définitive. La Pologne voulait avoir son interrègne.

1668. juin.

Au bruit du dessein extraordinaire de Casimir, les esprits furent saisis d'épouvante. Il semblait que le malheureux monarque eût miné le sol de la Pologne pour la livrer malgré elle au duc d'Enghien. La noblesse monte partout à cheval comme si la patrie était en danger, ou plutôt avec bien plus d'ardeur. Les palatinats se confédèrent; c'était à se croire revenu au temps de la guerre de Lubomirski. Il ne manquait à la faction que son chef et des adversaires. Dans le tumulte, l'évêque de Béziers quitte Warsovie, craignant pour son caractère et peut-être pour sa vie. Attentive à ces désordres, l'Europe songeait à en profiter. Tous les princes convoitaient ou l'héritage de Casimir ou ses dépouilles. Les Moscovites surtout armaient à grand bruit. Les Turcs continuaient leurs apprêts immenses; une grande invasion était pressentie. Le sénat remit aux mains de Sobieski le droit royal de convoquer la Pospolite; et, tandis que son pays était en feu, il

25.

1668. alla sur les frontières s'occuper de le défendre.

août. 27. La diète d'abdication s'assembla, munie, sur tout ce qui regardait la retraite et la pension du roi, d'instructions défiantes, injurieuses, avares. L'irritation des esprits s'aggravait par leur incertitude. La gaieté avait reparu sur le front de Casimir; il partageait ses journées entre le soin des affaires, l'administration de la justice, les plaisirs de la table. On se demandait s'il avait renoncé à ses desseins, ou s'il ne comptait pas être obligé par le vœu public à garder la couronne et mettre sa condescendance au prix de l'adoption du duc d'Enghien pour héritier présomptif du trône. Au milieu de ces doutes, il ouvrit la diète sans trahir sa pensée, donna sa main à baiser aux nonces avec une rare aménité. Des cris pour demander l'abdication s'élevèrent. Les hommes graves firent comprendre l'odieux de ces brutalités; et, malgré une opposition puissante, les

septembre. 3. nonces se réunirent au sénat dans une tentative officielle que les grands jugeaient bienséant de faire auprès du roi pour le retenir au gouvernail. Mais si la démarche des sénateurs était sin-

1668. septembre.

cère, les sentimens hostiles de l'Ordre équestre, et leur vœu pour un changement de règne n'étaient que trop faciles à démêler dans les louanges prodiguées par le maréchal de l'Ordre à la résolution magnanime dont on semblait vouloir dissuader le prince. Jean Casimir eût-il éprouvé quelques regrets, il aurait compris que se rétracter n'était plus en sa puissance. Au point où les choses étaient venues, il lui fallait descendre du trône ou en tomber: il n'aspirait qu'à descendre.

Après s'être complu à prolonger quelques jours l'anxiété publique par un silence plein de mystères, apparemment dans l'espoir que l'élection de son neveu lui serait enfin proposée comme transaction et comme dénouement, il envoya le vice-chancelier déclarer à la diète, inquiète et attentive aussi bien que tout le public, son inflexible volonté. Les débats s'ouvrirent alors sur le revenu qui serait assuré à l'ex-roi; et des menaces, des appels aux armes accueillirent les humbles demandes du dernier représentant des trois dynasties qui avaient régné sur la Pologne. Les nonces, voyant partout des arrière-pen-

1668. septembre.

sées et des trahisons, faisaient sortir de chacun de leurs soupçons mille outrages pour le vieux monarque. Ses ennemis les plus acharnés lui disputaient maintenant le droit de rompre le lien qui l'unissait à la république, de vouer, disaient-ils, la patrie au veuvage; et pourquoi ces subites tendresses? Pour avoir un prétexte de contester des alimens à son exil. Après dix jours, ces débats cessèrent; une pension de trois cent mille florins fut votée; et Jean Casimir se rendit au palais de la diète, dans la chambre du sénat où se pressaient, avec toute la noblesse de Varsovie, les flots d'un peuple immense. Là, il prit place sur le trône de ses pères pour la dernière fois, et élevant la voix au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par les sanglots des officiers de sa maison, il s'exprima ainsi d'un accent haut et ferme (1):

16.

« Le moment est venu où la dette d'affection « paternelle, contractée envers cette république « par ma maison, depuis deux cent quatre-vingts

(1) Ce discours ne se trouve que plus ou moins paraphrasé dans les historiens français. Notre traduction est littérale.

« ans et plus, doit être enfin acquittée. Chargé « d'ans, épuisé par les travaux de la paix et de la « guerre, fatigué des misères des vingt et une « années qui viennent de s'écouler, votre roi, « votre père, renonce à ce qui est le plus estimé « du monde et remet en vos mains la couronne. « Polonais, je choisis pour trône le sépulcre, et « survivant à mes propres funérailles, je ne me « réserve, en échange d'un sceptre, que quelques « pieds de terre, notre dernière demeure à tous. »

1668. septembre. 16.

Ici, une vive émotion saisit l'assemblée. Les serviteurs du prince, les grands, les évêques tombèrent à genoux sur les marches de son trône; les nonces étaient touchés de ces dernières paroles du dernier fils des Jagellons. Des larmes roulaient dans tous les yeux; le bruit des sanglots troubla seul quelques momens cette enceinte, qui avait retenti de tant de violences et de malédictions. Jean Casimir ordonna froidement au grand-maréchal de faire sa charge. Sobieski, plus ému qu'un autre, frappa la terre de son bâton d'or; le silence se rétablit, et le roi continua :

1668. septembre. 16.

« Puissé-je mériter qu'une fois enseveli dans « la terre de ma patrie, entre les cendres de mes « aïeux, votre postérité garde ma mémoire, et « dise que je fus le premier dans les combats, « le dernier dans les retraites et les revers; que « je renonçai aujourd'hui, par passion du bien « public, à la grandeur royale, et rendis l'Empire « à ceux même qui me l'avaient donné, dans l'in- « térêt de la Pologne ! L'amour du peuple me fit « monter sur ce trône par ses libres suffrages; « maintenant mon amour pour la république « m'en fait descendre. Beaucoup de mes prédé- « cesseurs transmirent le sceptre à des fils, à « des frères. Je rends le mien à cette patrie « bien-aimée dont je fus et le fils et le père. « Me voici devenu de prince, soldat; de maître, « sujet; de roi, citoyen. Je cède la place à plus « fort et plus jeune que moi, à qui la volonté « de Dieu et les libres suffrages de la nation « déféreront mon héritage. Plaise au ciel d'in- « spirer à la république un choix conforme « aux intérêts de sa puissance et de sa gloire! « Dans ma solitude, libre de soins, je n'élèverai

« pas vers le Très-Haut de plus fervente prière.

1668. septembre. 16.

« Polonais, il ne me reste plus qu'à vous « rendre grace à tous de vos services, de vos « conseils et de votre dévouement. Si, malgré « mes efforts et mes vœux, mon gouvernement « a pu faire des mécontens, ce dut être la faute « des circonstances, la faute de la destinée. Je « les prie de me pardonner....

Ici, ce fut le roi que sa vive émotion empêcha de poursuivre. Ses forces étaient épuisées; il donna son cahier au vice-chancelier, qui poursuivit en ces termes :

« De mon côté, je remets toutes les offenses. « En vous disant adieu, je vous serre tous sur « mon cœur reconnaissant, qui gardera sou« venir de vous tant qu'il battra encore. Je vous « donne à tous et à chacun ma bénédiction pa« ternelle. Quelles que soient désormais les dis« tances qui me séparent de la Pologne, je ne « serai jamais séparé de cœur de cette mère ché« rie, à laquelle j'ordonnerai que mes cendres « soient rendues, pour ne pas reposer ailleurs « que dans son sein. »

1668. septembre. 16.

Il est, pour les partis comme pour les simples hommes, des instans où la conscience reprend ses droits sur eux, où ils connaissent le repentir. Par malheur, ces instans de remords et de sagesse sont rapides. Le discours de Casimir fit une impression plus vive que durable. Les diplômes d'abdication furent lus et signés au milieu d'une douleur sincère. Les deux Ordres saluèrent leur roi d'adieux respectueux et tendres. Puis il monta en voiture, sortit des murs de Warsovie, erra encore une année entière en Pologne, apparemment croyant appuyer de sa présence la candidature du duc d'Enghien, mais suspect et importun à ses sujets, nuisant par ce séjour extraordinaire à ses desseins comme à sa renommée, obligé enfin, par la méfiance publique, à quitter ce royaume de ses aïeux, dont il semblait ainsi n'avoir su toute sa vie ni se contenter, ni jouir, ni se passer.

Enfin, il dit adieu à la Pologne pour aller à Paris, à Evreux, à Nevers reprendre sa première vocation dans les abbayes de Saint-Taurin, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Martin, que

Louis XIV lui avait données. Mais il ne fut cette fois fidèle à Dieu que comme il l'avait été à Louise de Gonzague. Il passa le peu d'années qui lui restaient à vivre, entre la princesse palatine sa belle-sœur, Ninon de Lenclos et la veuve du maréchal de l'Hôpital. La maréchale, Marie Mignot, obtint surtout ses hommages, femme singulière qui n'aurait pas eu une destinée moins étrange que lui, s'il était vrai que, née blanchisseuse et mariée d'abord à un conseiller au parlement de Grenoble, elle épousa enfin le roi de Pologne. On l'a prétendu; quoi qu'il en soit, il finit par aller mourir, après cinq ans d'abdication, dans son abbaye de Nevers, aux lieux mêmes où Louise de Gonzague avait pris naissance. Nous verrons la nouvelle d'un grand désastre survenu à la Pologne hâter ses derniers instans, qui furent, comme toute sa vie, partagés entre de nobles douleurs, des préoccupations tendres, de tendres regrets et de pieux devoirs.

Ainsi, cette grande et puissante maison de Wasa finit tout entière dans les exils volontaires, comme peu après les Stuarts dans un exil forcé,

et peu avant les Ruriks dans les fratricides. La branche cadette et la branche aînée de ce tronc illustre, après tant de chocs et d'orages, mouraient épuisées et stériles loin des trônes paternels. Même dégoût de la puissance avait saisi Christine, jeune alors, sur le trône de Suède usurpé par des crimes, et le vieux Casimir sur le trône de Pologne conservé au prix de tant de misères. L'ambition des derniers représentans de Gustave Adolphe et de Sigismond ne demandait plus qu'une cellule dans les cloîtres de France et d'Italie! C'était bien la peine de troubler la paix des nations pendant tant d'années, et de se disputer, au prix de flots de sang, un empire, un titre, une ombre!

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

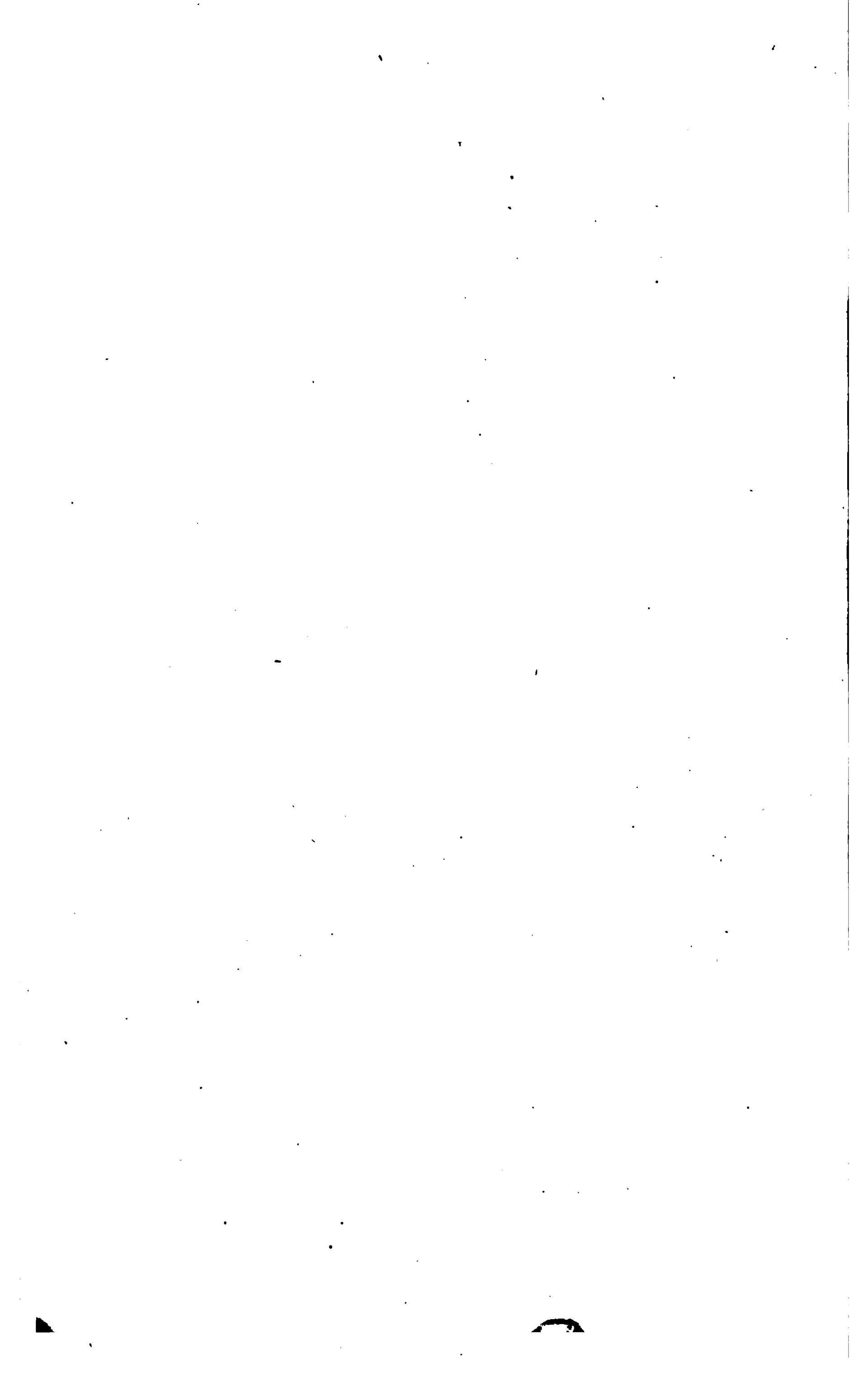
# DES MATIÈRES

## DU

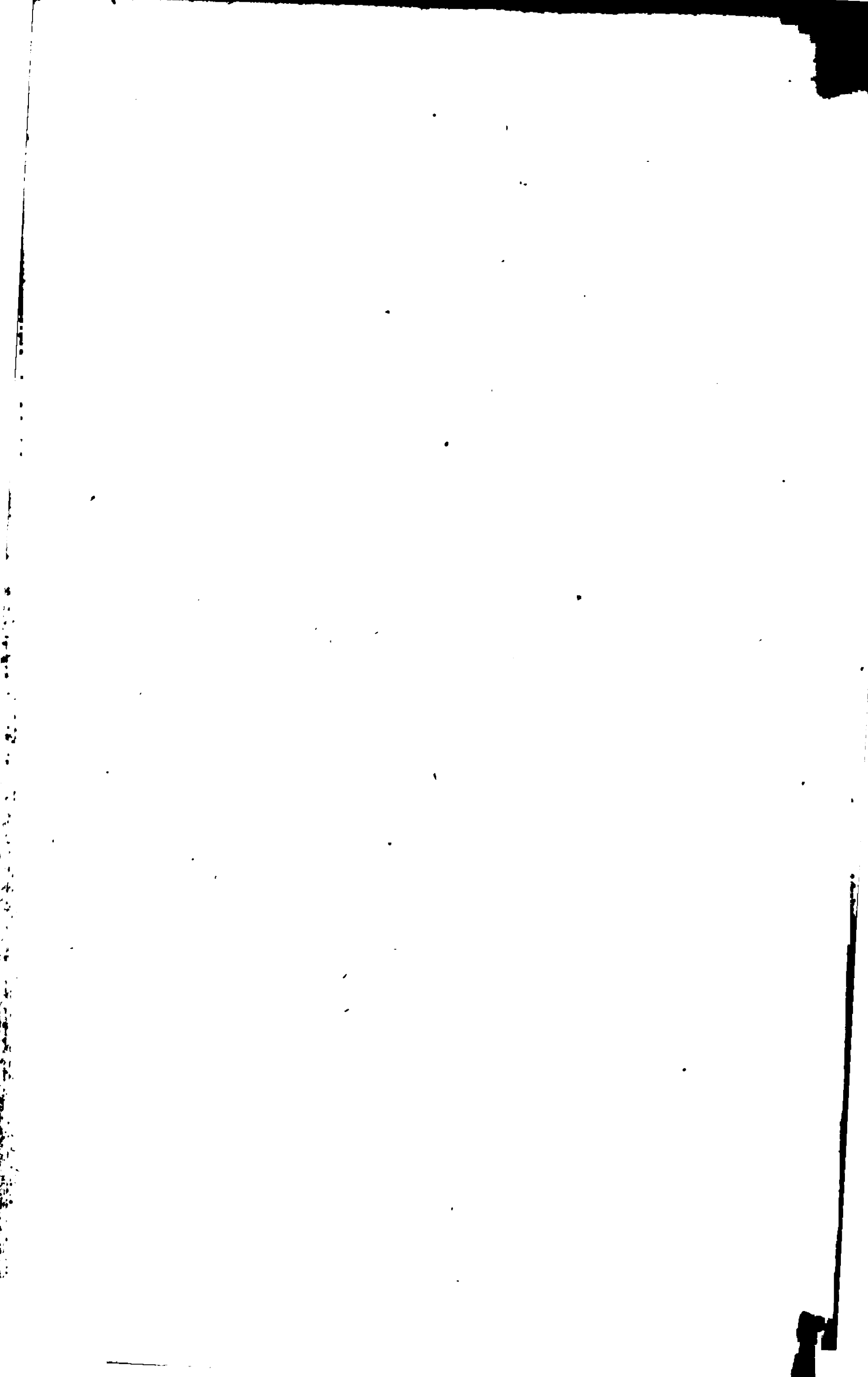
## PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.









E 1692



